

Les Cahiers de YERUSHALAIM
N° 4

**LA BONNE NOUVELLE
POUR TOUS LES HOMMES**

Joël PUTOIS

avec la participation de
Elzbieta AMSLER
Henri LEFEBVRE

« Je suis le chemin, la vérité et la vie »
(Jean 14. 6)

SOMMAIRE

Avant-propos		3
Prologue	Un Examen de Conscience	4
Première Partie	Pèlerinage aux Sources	9
Chap. 1	Remonter le temps	10
Chap. 2	Le Mystère de la Bonne Nouvelle	12
Chap. 3	Ne pas faire l'impasse sur la Transgression !	16
Chap. 4	Une Vision Chrétienne de la Résurrection	20
Chap. 5	Election et Universalisme	24
Chap. 6	La Bénédiction des Nations	26
Deuxième Partie	Le Mystère de l'Incarnation	28
Chap. 7	L'Incarnation au sens littéral	29
Chap. 8	L'Incarnation divine authentique	32
Chap. 9	Echapper au Labyrinthe	35
Troisième partie	Une Nouvelle Evangélisation	38
Chap.10	Evangéliser, pourquoi ?	39
Chap.11	Socle de base : l'Ecriture Sainte et le sacrement	43
Chap.12	Caractère synodal de l'Eglise – Corps de Christ	49
Chap.13	Place des Laïcs	53
Chap.14	Reformulation des vérités à croire	57
Chap.15	L'Esprit Saint et les charismes	63
Chap.16	Le Combat spirituel	67
Chap.17	Fraternité des religions	74
Conclusion	Vers le Point Oméga	77

Avant-propos

Après avoir édité 50 numéros de la revue trimestrielle YERUSHALAIM, l'association CŒUR a édité des Cahiers à périodicité annuelle.

Ce Cahier n°4 constitue donc comme un aboutissement, jusqu'à ce jour, du message que nous désirons porter.

Il faut bien reconnaître qu'il s'agit chaque fois de pénétrer un peu plus profondément dans une recherche des fondements de la foi chrétienne, ce qui nous fait aborder des sujets de plus en plus délicats.

Les lecteurs seront peut-être ici surpris notamment par les développements évoquant des spiritualités qui nous sont étrangères. Est-ce à dire que ce Cahier pourrait nous entraîner hors de la ligne judéo-chrétienne ? Il sera au contraire pour nous une occasion supplémentaire d'admirer un peu plus des merveilleux desseins de l'Éternel qui a été et sera toujours à la recherche d'une ouverture du cœur de tous les hommes sous toutes les latitudes.

Car, s'il n'y a pas de « salut universel », il y a bien un appel universel du Tout-Puissant à toute l'humanité :

«... car Il veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité »

(1 Timothée 2 :4)

Car Dieu se révélera toujours infiniment plus grand que nous ne l'aurons pensé !

Prologue

Un Examen de Conscience

Nous ne pouvons commencer ce 4^e Cahier sans faire référence au dernier chapitre du Cahier N° 3. Car les problèmes spirituels d'aujourd'hui n'émergent pas sur un terrain qui pourrait apparaître vide ou neutre, ou même mystérieux. Ils se manifestent comme la conséquence et donc la sanction des comportements religieux développés sur toute notre planète depuis plusieurs millénaires.

Plutôt que traduisant le « choc des civilisations », comme le disait, il y a peu, Samuel Huntington, ils constituent un « **choc des religions** ». Ces dernières se heurtent entre elles depuis la préhistoire, inconscientes du fait qu'elles ont toutes une même origine et une même finalité. Elle se sont vues différentes les unes des autres, parce qu'elles attribuaient à la Divinité des noms, des attributs, des pouvoirs différents, des cultes spécifiques revêtant les hiérarchies religieuses d'une autorité quasi-magique, etc. Elles ignoraient, en fait, qu'elles représentaient toutes un même effort de l'homme pour rejoindre la « **Réalité Ultime** », comme le faisait concrètement Moïse appelé au sommet de Mont Sinaï pour conférer avec l'Éternel et disposer son peuple à « l'Alliance » et aux « Promesses ».

Simplement, chacune de ces religions s'est efforcé de gravir un Mont Sinaï conçu en fonction de son propre patrimoine culturel héréditaire, et s'est fait son itinéraire d'ascension qu'elle pense et affirme être le seul authentique et même le seul possible. Or, il n'y a qu'un Dieu et qu'un sommet de la montagne où tous les peuples et leurs spiritualités sont attendus en un unique « Salut » apparemment final, mais sans doute initiateur d'un parcours ou d'un cycle ultérieur présentement inimaginable et indicible.

Distinguant dans l'évolution préhistorique de la vie et de la conscience sur la Terre le seuil à partir duquel l'« **hominidé** » est devenu un « **être humain** », il est révélateur que les archéologues et les ethnologues ont retenu le fait que cet « être humain » a commencé à enterrer ses morts. Et qu'il les a enterrés avec des objets familiers, parures, armes, habits, nourritures, parfois avec des esclaves, le harem, etc. C'est bien la preuve que depuis cette préhistoire est apparue innée en l'homme la croyance que la vie présente n'est pas la seule, ni la dernière, mais qu'une autre vie va suivre celle-ci. Et qu'au départ l'âme et même la personne visible du défunt vont « revivre » après une résurrection dans un monde aujourd'hui plus ou moins invisible.

Cette « idée » d'une résurrection à une autre vie, qui sous des formes innombrables, est parvenue jusqu'à nous, est-elle seulement le fruit d'une « intuition » élémentaire et spontanée de l'intellect de cet « hominidé » devenu « être humain », ou est-ce le don d'une « révélation » évolutive émanant d'une Puissance supérieure assimilée à une divinité ? La question mérite d'être posée. Et d'abord, une telle distinction entre intuition humaine et révélation divine est-elle légitime ? Une intuition humaine de ce genre peut-elle vraiment être le fruit du hasard ? Ou doit-elle sa source dans une relation cachée, évolutive et subtile entre **L'Esprit-Réalité Ultime** et la conscience de la créature humaine ?

Pourquoi, également, cette « idée » d'une vie nouvelle dans un environnement plus ou moins autre est-elle l'un des principaux points communs de toutes les grandes spiritualités et même de beaucoup de philosophies apparues sur cette Terre depuis l'aube des temps ?

Qui peut répondre de façon péremptoire à toutes ces questions et il faudrait dire à tous ces mystères ? Nous allons nous appliquer dans le présent Cahier à ouvrir quelques pistes de réflexion sur tous ces points. Il va nous falloir à la fois audace et prudence car c'est là un domaine normalement réservé aux spécialistes théologiens et biologistes. Nous n'avons nous-mêmes comme source d'inspiration que les Saintes Écritures et leurs prolongements directs. Et notre ardeur à nous engager dans cette entreprise d'exégèse des Textes provient d'abord de la contemplation de l'histoire humaine et notamment de la conscience des crises de multiples sortes qui ont de tous temps ensanglanté la terre et ébranlent aujourd'hui notre civilisation contemporaine.

Au début du 20^e siècle Paul Valéry, contemplant cette histoire, écrivait : « *Nous autres civilisations nous savons que nous sommes mortelles* ». Ne peut-on pas, ne devrait-on pas, en dire autant des traditions religieuses qui depuis des siècles couvrent notre planète, à la fois d'itinéraires de sainteté

personnelle, de champs de batailles et de cimetières ? Chacune semble ne pas oser sortir de ses enfermements identitaires, et paraît se sécuriser dans une auto-défense sans failles contre les autres et toujours hésiter à battre sa coulpe autrement que sur la poitrine de ses voisines.

Certes, pour ce qui est des Eglises chrétiennes, des pas considérables ont été faits au cours du 20^e siècle, dans la voie d'une authentique repentance des erreurs commises. Ceci semble bien dû à certaines prises de conscience. Celles notamment de l'énormité des crimes et génocides commis au sein même des nations chrétiennes occidentales durant ce 20^e siècle. Un tel retour sur soi est un phénomène nouveau. Mais l'essentiel des dites incontournables prises de conscience et réparations reste à faire ...

Pour ce qui est de l'Eglise Catholique, le pape Jean XXIII a justifié la réunion du Concile de Vatican II en prononçant cette parole de franchise et d'humilité : « *L'Eglise a besoin d'une nouvelle Pentecôte* ». Si l'on se penche avec loyauté sur l'histoire, et notre Cahier N° 3 s'est efforcé de suivre un tel parcours, on comprend qu'il s'agissait dans cette parole du pape, en matière de médication ecclésiale, de bien davantage que d'une simple piqûre de rappel.

Une nouvelle Pentecôte ? Qu'était donc devenue la première, celle du chapitre 2 des Actes des Apôtres, qui a inspiré toute la construction de l'Institution, issue mais divorcée du Judaïsme, qui a édifié un nouveau « temple », un nouveau « sacerdoce », un nouveau magistère et proclamé son infailibilité en tous domaines. Les paroles du Christ à ses disciples étaient apparemment claires :

« *Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai vers vous ...* » (Jean 14.18)
« *Le Saint Esprit que le Père enverra en mon nom, c'est lui qui vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que moi je vous ai dit* » (Jean 14.26)
« *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* ». (Matthieu 18. 18)

Qu'en a-t-il été de tout cela au cours de l'histoire ? Le Concile de Vatican II s'est réuni pour une réactualisation de la mission et de ces promesses. Les fruits en ont-ils été depuis lors à la mesure des enjeux contemporains ? Certes, en furent issues des corrections notables dans la pastorale, notamment un élargissement de la place laissée aux laïcs et aux femmes dans l'œuvre d'évangélisation, un renoncement implicite au monopole du Salut, une ouverture plus nette envers le Judaïsme et l'ensemble des autres grandes spiritualités. Mais aussi, au long des années suivantes, que de réticences et de retours en arrière dans la pratique par rapport à ces ouvertures variées...

A l'approche du troisième millénaire, le pape Jean Paul II a entendu inciter l'Eglise à faire publiquement repentance pour tous les actes qu'elle a commis au fil des siècles et qui étaient de ceux que l'Evangile réprouve. Et il a donné l'exemple par de multiples déclarations, prédications, discours, démarches, initiatives diverses, voyages, et même par son encyclique « *Ut unum sint* » de 1995. Et, plus précisément, il a au printemps de 1994 convoqué tous les Cardinaux en un Consistoire pour leur soumettre un ample document intitulé : « *Réflexions sur le Grand Jubilé de l'An 2000* ».

Le tout a été rassemblé par un journaliste italien, du nom de Luigi Accattoli, en un livre traduit en français en 1997 et portant le titre : « *Quand le pape demande pardon* » (Ed. Albin Michel 1997). On y lit que l'accueil des Cardinaux à cette initiative du pape et à ce document a été des plus réservé pour les uns et franchement négatif pour bien d'autres. Mais Jean Paul II a néanmoins persévéré dans son projet. Le livre de Luigi Accattoli expose en détail en 21 chapitres les torts de l'Eglise au cours de l'histoire ainsi rappelés par le pape concernant par exemple les Croisades, les divisions entre Eglises, les femmes, les Juifs, le schisme d'Orient, Galilée, les guerres de religion, Luther, Calvin, Jan Hus, les Indiens d'Amérique, la traite des noirs, l'Inquisition, le Rwanda, les Indulgences, les péripéties et scandales de l'histoire de la papauté lors de la Renaissance, etc.

Comment revenir de tous ces errements ? Comment tout homme peut-il avoir part à une pacification vraie des relations religieuses sur la planète ? Le Chrétien peut se risquer dans une telle recherche tout simplement en réexaminant avec humilité ce que Jésus a apporté aux hommes de son temps et à ses disciples, ce qu'il a demandé à ces derniers de transmettre à toutes les nations et jusqu'aux extrémités de la terre dans l'obéissance à l'Esprit Saint.

Il nous faut brièvement rappeler à cet égard la substance de nos trois premiers Cahiers : Les instructions du Christ à ses disciples ont été d'annoncer partout de sa part une « **Bonne Nouvelle** ». Et il a bien précisé ce qu'était et ce que n'était pas leur mission. Non pas de prêcher une nouvelle religion, mais d'appeler l'humanité tout entière à recevoir dans l'humilité, la repentance et la louange à Dieu, la substance de cette « **Bonne Nouvelle** ».

Mais, qu'est, en fait, cette « **Bonne Nouvelle** » ? Reprenons en, à travers 4 citations, les termes adressés aux disciples et au-delà d'eux aux hommes de notre temps :

1 « ***C'est votre avantage que je m'en aille ; en effet si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas à vous. Si au contraire je pars, je vous l'enverrai. Et lui, par sa venue, il convaincra le monde en matière de péché, de justice et de jugement*** ».
(Jean 16. 7-9)

« *Convaincre le monde en matière de péché, de justice et de jugement* ». Ceci veut dire, d'abord concernant le "**péché**", amener toute l'humanité à la conscience-repentance de toutes les fautes commises depuis la Transgression originelle d'Adam et Eve. Alors seulement, cette humanité pourra entrer dans la "**Justice**" de Dieu, et le sens ici de « *Justice* » est « **Justification** » devant Dieu, le fruit de celle-ci étant l'effacement progressif des conséquences de la Transgression originelle. C'est ce mot "*justice*" qui figure dans le livre de la Genèse (chapitre 15. 6 et 18) pour signifier l'entrée d'Abraham dans l'Alliance avec Dieu pour prix de sa **foi** dans les promesses. Cette Alliance, est-il précisé au patriarche, bénéficiera ultérieurement à sa descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel, image évoquant l'humanité tout entière.

Le texte s'exprime ainsi :

« *Abram eut foi dans le Seigneur et pour cela le Seigneur le considéra comme "**juste**"... En ce jour le Seigneur conclut une alliance avec Abram* »

Mais ce même mot lié au concept de « **justice** » figure aussi dans l'Evangile de Matthieu (3.15). Il est prononcé par le Christ au moment de son baptême dans le Jourdain par Jean Baptiste, auquel il dit :

« *Laisse faire maintenant, car il convient que nous accomplissions ainsi toute **justice*** »

Ce baptême dans le Jourdain inaugurait le ministère messianique du Christ et par cette parole confirmait l'annonce jadis faite à Abraham de la Justice-Justification-entrée de toutes les nations de la terre dans l'Alliance. Jésus dit bien : « *toute justice* ».

Enfin, *convaincre le monde en matière de "**jugement**"*. Ce mot "*jugement*", dans le grec de l'évangile de Jean est « **krisis** » dont la diversité des sens s'avère d'une grande pédagogie. En effet, tout homme devant un problème de vie doit prendre une « *décision* ». Il ne doit la prendre qu'après avoir fait en lui-même « *débat* » pour peser toutes les solutions possibles et leurs conséquences. S'il a bien mené ce débat, il est en mesure d'arrêter son « **choix** », lequel débouche sur la « *décision* ». S'il a bien, en temps utile, respecté activement les étapes que tout cela implique, le **dénouement** arrive et a chance d'être positif. Si, au contraire, il tergiverse ou conduit de travers son débat, prend une mauvaise décision, le dénouement risque d'être négatif et c'est la « **crise** ». Le concept grec de « *krisis* » couvre, on le voit, l'ensemble du processus. Et selon la parole du Christ ci-dessus, rapportée par Jean (16. 7 à 9), la *Justification* suppose donc de la part de tout homme, un débat de conscience, un choix et une décision de conversion personnelle dans l'onction de l'Esprit Saint.

2 « ***Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc : de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit. Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps*** ». (Matthieu 28. 18-20)

« *Tout pouvoir m'a été donné ...* », dit Jésus ressuscité : Lors du baptême du Christ dans le Jourdain, la voix du Père avait déclaré Jésus son « *Fils bien aimé* » parole complétée selon le texte de Matthieu par le mot grec « *eudokesa* », dont les traductions courantes (*qui a toute ma faveur, qu'il m'a plu de choisir, en qui j'ai mis toute mon affection, etc.*) apparaissent faire pléonasme avec « *Fils bien aimé* ». En fait la racine de ce mot « *eudokessa* » était à l'époque un terme du vocabulaire politique du Sénat d'Athènes, lorsqu'il s'agissait de conférer les « *pleins pouvoirs* » à un haut magistrat ou à un général en chef pour une mission précise.

Ce sont ces « *pleins pouvoirs* », dont Jésus tout proche de son ascension fait *usage en envoyant ses disciples baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit* » Ce baptême destiné aux nations qualifera celles-ci pour entrer dans la Justification-Alliance et bénéficier ensuite du Salut-Vie Eternelle.

Ceci est bien l'ordre de mission, qu'en vertu des « *pleins pouvoirs* » reçus du Père, Jésus, donne alors aux disciples. La théologie chrétienne traditionnelle conçue selon les impératifs de la philosophie grecque des Pères de l'Eglise, a interprété ce verset final de Matthieu comme une définition de l'essence divine trinitaire. A l'évidence ce n'était ni l'objet, ni la signification de cette parole ... Elle désignait la mission des disciples selon le "Plan de Création et Salut de l'Eternel.

Ajoutons que le Christ ne demande pas à ses disciples, juifs, de prêcher à leurs frères juifs une autre religion que le Judaïsme, ni de répandre parmi les nations de la terre une néo-religion originale, mais de les amener dans le baptême à une « *décision* » de conversion spirituelle « *Mort du Vieil Homme* » ... **condition nécessaire** pour accueillir la « *Bonne Nouvelle* ». Il s'agit bien là de la nécessité de cette « *nouvelle naissance* » que Jésus avait expliquée à Nicodème (Jean chap. 3), puis suggérée à la Samaritaine (Jean chap. 4).

3 « Vous n'avez pas à connaître les temps et les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. Mais vous allez recevoir une puissance, celle du Saint Esprit qui viendra sur vous. Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre ».

(Actes 1. 7-8)

Ce verset est une confirmation de l'envoi en mission des disciples. Juste avant de rejoindre le Père, Jésus leur demande d'être ses témoins jusqu'aux extrémités de la terre et il précise que leur champ de mission commence par Jérusalem et toute la Judée. C'est bien une nouvelle confirmation qu'il ne s'agit nullement de prêcher au Peuple d'Israël une religion autre que la spiritualité qui est issue d'Abraham, de Moïse et des Prophètes et qu'ils n'ont pas non plus à imposer à toutes les nations de la Terre une religion nouvelle et uniforme appelée à éradiquer toutes les autres. Leur mission est d'appeler tous les hommes, juifs et non juifs, à la « **conversion du cœur** » indispensable pour accueillir l'Annonce de cette « **Bonne Nouvelle** » dans l'onction de la Pentecôte.

4 « Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme ; alors toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine et elles verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel dans la plénitude de la puissance et de la gloire... Mais ce jour et cette heure, nul ne les connaît, ni les anges des cieux, ni le Fils, personne sinon le Père et lui seul...».

(Matthieu 24. 30)

« Ce jour et cette heure, nul ne les connaît, ni les anges des cieux, ni le Fils, personne sinon le Père et lui seul ». A ce verset, qui vise le futur retour en gloire du Messie, on peut ajouter ces autres paroles de Jésus :

« *Je ne fais rien de moi-même : je dis ce que le Père m'a enseigné* »

(Jean 8.28)

« *Le Père est plus grand que moi* » (Jean 14.28)

Voilà comment Jésus se situe lui-même dans l'humilité par rapport au Père, ce qui est difficilement compatible avec l'interprétation officiellement donnée par la tradition au qualificatif « *consubstantiel à Dieu* », qui lui a été attribué par le Concile de Nicée. Du moins, ce qualificatif n'est incompréhensible, que si on demeure enfermé dans la culture grecque, qui est celle de l'Occident. Si on s'en libère, ce terme « *consubstantiel* » est plein d'un contenu tout autre.

Nous voulons, dans ce Cahier, nous lancer dans un long périple pour tenter de préciser ce que pourrait être, cette « *Bonne Nouvelle* » que les disciples de Jésus ont été chargés de proclamer dans le monde, et ce que cette mission implique pour nous.

Pour l'heure, rendons gloire à Dieu de nous avoir confirmé en Jésus, notre frère, que son Amour pour nous, ses fils constamment rebelles, est indestructible.

Que chaque matin de notre vie soit un matin de Pâques où les Chérubins de la Genèse sont à nouveau présents pour nous annoncer que la mort est vaincue, qu'Il est ressuscité et désormais nous attend auprès du Père...

+ + +

Première Partie

PELERINAGE AUX SOURCES

Chapitre 1

Remonter le Temps

Durant des millénaires, la plupart des religions ont appris aux hommes à se massacrer entre eux. Cependant, l'étymologie latine du mot "religion" suggère a priori qu'elle est faite pour les "relier" entre eux. La religion, en effet, les précède, les accompagne et les prolonge comme un patrimoine commun. Du moins, elle le devrait ... Ses premières formes ont été rituelles et communautaires depuis la nuit des temps. Mais une révolution s'est amorcée au milieu du premier millénaire avant notre ère dans de multiples régions de la terre. Et toutes ont tendu vers une plus grande individualisation et intériorisation, de l'alliance de l'homme avec la divinité, d'abord alliance de la divinité avec le groupe, devenue peu à peu relation personnelle et directe avec chaque individu.

Des initiateurs exceptionnels de cette tendance ont été à partir de 600 avant J.C. Lao Tseu en Chine, Mahavira fondateur du Jaïnisme et le Bouddha en Inde, Pythagore en Grèce, Zoroastre en Perse et les grands prophètes d'Israël. Pourquoi une telle concomitance dans ce genre de novation ? L'une, au moins, des explications a été l'émergence des sociétés humaines concernées hors du souci dominant d'une recherche de la subsistance quotidienne. A l'abri de grandes villes et bénéficiant d'un certain confort matériel, l'homme a vu alors son horizon se dégager pour une interrogation sur le sens de la vie, et de l'après-vie.

Chaque homme s'est interrogé sur son propre destin et a recherché une relation personnelle avec le sacré et le divin. Ainsi se sont répandues les « religions à mystères », lesquelles confirment, chacune à sa manière, que Dieu est à la fois transcendance et immanence et qu'en l'homme est aussi une dimension de transcendance.

Chaque **religion** suppose une institution, une loi, et des rituels collectifs conduits par une caste de prêtres. A l'inverse, une **spiritualité** conteste toutes ces structures ; elle s'avère radicalement démocratique et personnelle, mais elle est fragile et tend le plus souvent avec le temps à sécuriser sa permanence dans un retour aux lois, rituels et caste sacerdotale. Ainsi a fait par exemple le Zoroastrisme après Zoroastre et le Christianisme rétablissant des structures cléricales aussi lourdes que celles du Judaïsme du Second Temple dénoncées par Jésus (Jean 4. 21-24).

Dans sa recherche de proximité avec la divinité l'homme manifeste le souci de son bonheur dans sa vie terrestre, mais aussi durant sa vie future. Ainsi sont apparus dans les civilisations antiques les rites funéraires préparant cette vie future. Le vaste « *Livre égyptien des morts* » en traite longuement. Il remonte, semble-t-il, à la V^e dynastie de l'ancien empire (vers 2.300 av. J.C.). Il s'applique à guider la préservation des corps des défunts par embaumement en vue d'une résurrection dans un environnement tout autre où les divinités abondent, qui pèsent les âmes, et orientent les destins ultérieurs en fonction des comportements durant la vie terrestre.

Le schéma d'un tel itinéraire « post mortem » varie selon le patrimoine culturel de chaque peuple. En Babylonie, « *l'Epopée de Gilgamesh* », roi d'Uruk vers 2.600 av. J.C., en donne une version spécifique. Les Mayas et les Aztèques ont eu les leurs. L'Hindouisme depuis plus de 4000 ans a sa version de la transmigration des âmes. Homère (fin du VIII^{ème} siècle av.J.C.) dans l'Odyssée conduit Ulysse en expédition aux « enfers ».

Le Judaïsme ne s'est intéressé à l'après-vie que très tardivement. La Bible mentionne comme séjour des morts le « **Shéol** » dans les Psaumes, chez Isaïe ou Ezéchiel, lieu de relégation, mais aussi d'attente mêlée d'espérance si on retient les sens multiples du verbe « **shaal** » de la même racine.

Le Judaïsme du premier siècle de l'ère nouvelle portait encore les traces d'une croyance en la « réincarnation », sans doute ramenée de l'exil à Babylone. La conversation de Jésus à ce sujet avec ses disciples ne trompe pas (Matthieu 17.10 et Marc 9.11). Pour ceux qui veulent bien y adhérer, la « Bonne Nouvelle » annoncée et incarnée depuis lors par le Christ, la rend désormais sans objet...

Jésus en a fixé les enjeux à ses **disciples** d'abord :

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même et prenne sa croix, et qu'il me suive. En effet, quiconque veut sauver sa vie, la perdra. Mais quiconque perd sa vie à cause de moi, l'assurera ... Car le Fils de l'homme va venir avec ses anges dans la gloire de son Père ; et alors il rendra à chacun selon sa conduite...»
(Matthieu 16. 24 ss.)

Puis Jésus a adressé à la **foule** pratiquement les mêmes paroles, en insistant sur divers points :

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même et prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive. En effet, qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi la sauvera. Et quel avantage l'homme a-t-il à gagner le monde entier, s'il se perd ou se ruine lui-même ? ... » (Luc 9. 23 ss.)

« De grandes foules faisaient route avec Jésus. Il se retourna et leur dit : « Si quelqu'un veut venir à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants ... il ne peut être mon disciple. Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite, ne peut être mon disciple ».
(Luc 14. 27)

Par tout cela Jésus montre aux hommes comment bénéficier du contenu de cette « **Bonne Nouvelle** » : Il a, par sa fidélité jusqu' à la mort, mérité de la miséricorde divine pour toute l'humanité la réouverture des Voies du Jardin de l'Eden-Salut-Vie Eternelle fermées depuis la Transgression originelle d'Adam et Eve. Mais pour avoir part à ce Salut, chaque homme est appelé à suivre dans sa vie de chaque jour cette voie de renoncement et ce passage par l'équivalent de sa croix personnelle.

C'est ce que confirme ce verset généralement peu cité et peu commenté de l'apôtre Paul s'adressant aux fidèles Colossiens.

« Je trouve maintenant ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous et ce qui manque aux détreesses du Christ, je l'achève dans ma chair en faveur de son corps qui est l'Eglise ».
(Colossiens 1. 24)

Manquerait-il donc, selon Paul, un élément d'efficacité salvatrice aux détreesses qui ont été celles du Christ faisant offrande sacrificielle de sa personne lors de sa Passion ... !? Voilà qui étonne plus d'un et surtout qui éclaire d'un jour nouveau les paroles sacramentelles, dites de consécration, prononcées par Jésus lui-même à la Dernière Cène, et surtout celles-ci : « *Faites ceci en mémoire de moi* » (Luc 22. 19). Cette invitation est le plus souvent tenue pour secondaire dans l'Eucharistie, alors qu'elle est **essentielle**. Jésus a-t-il voulu dire : « Offrez chaque jour au Père des cieux jusqu'à la fin des temps l'offrande que je fais de ma personne pour le Salut du monde ? Ou bien, en mémoire de moi, et comme je le fais moi-même, **offrez, vous aussi**, au Père des cieux chaque jour **vos personnes et vos vies** pour votre Salut et celui de l'humanité entière ?

Oui, qu'a-t-il voulu dire et qu'a enseigné aux croyants la tradition chrétienne depuis lors sur la nature et le contenu de la « **Bonne Nouvelle** » de Jésus-Christ et sur les conditions de sa juste réception ? Il nous faut revenir sur ce point fondamental, car tel est l'axe majeur de réflexion qui inspire le présent Cahier.

Chapitre 2

Le Mystère de la Bonne Nouvelle

Comme nous venons de le voir, l'âme de la foi chrétienne est liée à la mission du Messie attendu par le Peuple Juif et issu de son sein en Israël sous le règne de Tibère Auguste.

Pour le comprendre, il nous faut relire le livre de la Genèse. L'Éternel dans les Six Jours de cette Genèse primordiale a fait retrait (en hébreu : **tsimtsoum**, nous reviendrons plus loin - p.62 - sur ce mot) d'une part de son « **Etre** » pour donner de l' « **être** » à des créatures issues de Lui. Et parmi toutes ces créatures il en a distingué une, l'Adam-humanité, à laquelle il a conféré des nature et fonction exceptionnelles : Il l'a créée « *à son image et selon sa ressemblance* », et, selon le sens de l'image propre à la culture hébraïque, il a « *soufflé dans les narines d'Adam son "haleine-souffle" de vie divine (neshamah) et Adam est devenu un être vivant* » (d'une vie divine, donc appelée à être immortelle). Nous allons revenir, plus loin, sur tout cela de façon plus précise.

Une première mission est confiée à l'Adam : « *garder et cultiver le Jardin* ». L'Éternel y a ajouté celle de « *nommer* » les autres « vivants », c'est-à-dire les animaux, ce qui veut dire assigner à chacun sa place au sein de cette Création. On conçoit l'immensité du double rôle confié à cet Adam dans le déroulement du Plan divin. Car dès l'origine ce plan apparaît comme devant suivre un itinéraire, initié en un point et devant suivre un parcours pour aboutir à un accomplissement.

Car cet environnement-itinéraire est appelé par le texte de la Genèse : « **Jardin de l'Eden** », non pas un « Jardin » appelé « Eden », (c'est-à-dire Eden mis en **opposition** de Jardin), mais **complément du nom** Jardin : il s'agit donc d'un « Jardin » qu'il faudra parcourir pour aboutir en cet « Eden ». Ce dernier mot en hébreu désigne un lieu de « *délices, félicité, plénitude ...* ». Ce même texte de la Genèse implique donc dans le cadre de ce Plan une transformation-maturation évolutive du « Jardin », dont le soin est confié à l'Adam. C'est bien ce qu'évoque la mission, dont il est responsable comme « **fondé de pouvoir** » du Créateur, mission non seulement de **garder** dans l'axe prescrit, mais de « **cultiver** », c'est-à-dire de faire advenir, au long d'une dimension de temps, des fruits n'existant pas au départ... Le « fondé de pouvoir » est donc en charge de « réaliser » avec le temps ce que le Créateur s'est volontairement limité à ne poser que dans son « **principe** » durant les fameux Six Jours. Ce concept de « **principe** », d'où doivent sortir des fruits, est ce que signifient en hébreu les deux premiers mots de la Genèse : « *bereshit bara* ».

Remarque :

La notion de « Jardin » à parcourir, telle que nous venons ici de l'expliquer, renvoie évidemment à une autre image, donnée par Jésus, qui se disait, lui, **le chemin**, le chemin vers l'Eden !

La Transgression

Il nous faut concrétiser un peu ce que ce texte de la Genèse énonce de cette façon mythique, inévitable puisque du domaine de la Transcendance propre à la Pensée Divine. Et d'autant plus inévitable que les réalités évoquées dans ce premier stade de la Création ne sont plus. L'espace et le temps impliqués par ce premier stade se sont trouvés, non pas détruits, mais masqués par cette catastrophe spirituelle et cosmique de la Transgression par Adam et Eve du Plan-Alliance qui les unissait au Créateur.

Oui, du fait de cette Transgression, Adam et Eve cédant à la séduction du Serpent ont rompu le contrat d'Alliance implicite qui les unissait à l'Éternel. Les conséquences décrites par le Livre de la Genèse sont complexes. Nous avons traité ce point en détail dans notre Cahier N° 2 (*Qui est Jésus ?* pp. 77 ss.). Résumons ici les points essentiels :

- Adam et Eve ont été chassés du « Jardin », et donc de la perspective de l' « Eden »,
- Le principe de leur mission de « fondé de pouvoir » n'a pas été aboli, mais va devoir s'exercer dans un environnement autre, non plus harmonieux comme le Jardin de l'Eden, mais dur, violent, ingrat, comme celui que les animaux vont connaître, « *un sol maudit à cause de toi* », dit l'Éternel à Adam, Genèse 3.17),
- le corps de l'homme fait de la poussière du sol de lumière créé le Sixième jour n'est pas détruit ni remplacé, mais recouvert et protégé par une « **tunique de peau** » (Genèse 3.21), faite cette fois de la

poussière de ce « sol maudit ». C'est là un peu comme un scaphandre de protection. Un jeu de mot intraduisible existe en hébreu entre « lumière » et « peau »,
- c'est ce corps-tunique de peau qui est promis à la mort, en application de l'avertissement donné par l'Éternel lorsqu'il a prescrit à Adam : « *tu ne mangeras pas du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, sinon tu mourras* ». Mais il n'est dit nulle part que l'haleine de vie éternelle (*neshamah*), insufflée dans les narines d'Adam, lui est alors retirée.
- les animaux eux-mêmes subissent les conséquences de la malédiction du « sol ». Ils avaient tous été créés herbivores à l'origine. Ils sont devenus pour la plupart carnivores. La « chaîne de la vie » est désormais un carnage incessant.

Mais l'Éternel annonce aussitôt qu'il y aura un rétablissement final de l'harmonie :

- le serpent, personnification du mal, est maudit,
- une hostilité sera mise par l'Éternel entre ce serpent et la femme et entre leurs descendance respectives. La descendance de la femme meurtrira la tête de la descendance du serpent et celui-ci meurtrira la descendance de la femme au talon. Dans la culture hébraïque la meurtrissure au talon signifie ruse, tentations, pièges. La meurtrissure à la tête peut signifier une destruction du principe même du Mal.

Il est donc prévu dans le Plan de Dieu une issue heureuse de restauration de la Création tout entière avec, sauvegardée pour l'avenir, la vocation de l'homme à une vie éternelle. Et la confirmation de cette issue heureuse s'appelle la « **Bonne Nouvelle** » du Christ.

La Bonne Nouvelle ... d'une « restauration ».

Du fait de la Transgression et de sa sanction, l'ensemble du « créé » a subi une dégradation cosmique et spirituelle colossale. L'univers issu des Six Jours de la Genèse n'a pas été détruit, mais ce n'est plus celui dans lequel nous vivons, pensons, agissons et connaissons désormais la mort... A la suite de l'Adam-Eve transgresseur nous sommes dans un **cosmos d'exil**. Il déploie ses mécanismes selon une « horloge du Temps » seconde qui a démarré avec cet exil **hors du Jardin de l'Eden**. Mais l'« horloge du Temps » qui a présidé à la Création originelle n'est pas immobilisée ou détruite. Le texte de la Genèse l'exprime de façon subtile :

En effet, les Six jours de cette Création ne commencent pas par un « *Premier Jour* ». Les suivants sont bien dénommés « *Deuxième Jour* », « *Troisième Jour* », etc. Mais le « *Premier* » est nommé « **Jour Un** ». Car il est éternel. Il accompagne et accompagnera sans fin le plan Divin de Création jusqu'à son « accomplissement dénommé « **Salut** ». Il resurgira donc dans la conscience humaine lorsque la « **Bonne Nouvelle** » promise sera devenue réalité vécue, selon l'image tracée par l'Apocalypse de Jean, comme déjà dit plus haut :

« Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu ... et la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, je la vis qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, prête comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis venant du trône une voix forte qui disait : "Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il demeurera avec eux. Ils seront ses peuples et lui sera le Dieu qui est avec eux. Il essuiera toute larme de leurs yeux. La mort ne sera plus" ». (Apocalypse 21. 1 à 4)

Tout cela est donc inscrit en filigrane dans le texte de la Genèse... et ses prolongements.

Les péripéties de cette « Révélation »

Quand, descendant ainsi d'auprès de Dieu, cette restauration à neuf de la Création originelle abîmée par la Transgression, réapparaîtra à la conscience humaine, l'horloge du temps de l'exil cessera de tourner et son rouage le plus visible, **la mort**, ne sera plus, étant vaincue par la ré-apparition visible en gloire du « **Jour Un** ».

Pour l'homme la porte de sortie de cet exil est bien la mort biologique de la « **tunique de peau** », libérant enfin le corps originel modelé le Sixième Jour de la poussière du sol de **lumière**. Cette

libération est improprement appelée « résurrection » ce qui tendrait à signifier un retour à la vie biologique du « cadavre-tunique de peau ». La « Bonne Nouvelle » a été initiée et incarnée par le Christ sorti vivant de son tombeau au matin de Pâque. Il est apparu vivant désormais dans son corps **glorieux**, libéré de la tunique de peau dans laquelle il est né comme tout homme, a vécu, a annoncé la venue du Royaume, dans laquelle il a souffert et est mort. Il était le même homme, mais ressuscité, glorieux de son corps de lumière retrouvé et pour cette raison non reconnaissable par ses proches avec leurs yeux de « peau ».

Il avait annoncé et a alors confirmé que tout homme renonçant à lui-même et prenant sa croix pour le suivre, aurait part lui aussi à une « **résurrection** » semblable à la sienne pour une vie éternelle. Il ne s'agit donc pas de la revitalisation temporaire d'un cadavre, mais d'une re-naissance à la vie initiée par Dieu à l'origine en la créature humaine. Il s'agit là de *l'haleine de vie neshamah insufflée dans les narines d'Adam* avant la Transgression, Haleine de vie divine, donc à vocation immortelle.

Une confirmation émouvante en est donnée dans les Evangiles. Au matin de Pâque devant le tombeau vide les **Chérubins**, qui dans la Genèse (3.24) avaient été postés par Dieu à l'Orient Jardin de l'Eden pour interdire désormais à l'homme transgresseur l'accès à « **l'arbre de vie** », aliment de la Vie Eternelle, ces Chérubins sont là de nouveau, mais cette fois, pour dire aux femmes venues embaumer le corps du Seigneur : « *Ne cherchez pas le "vivant" parmi les morts, il est ressuscité* ». Ce qui veut dire : « *Désormais les voies de la vie éternelle vous sont ré-ouvertes, suivez-y Jésus ressuscité* ».

De même les Chérubins sont là à nouveau lors de l'Ascension pour dire aux disciples de ne pas rester à regarder en l'air mais de se préparer à leur mission toute proche de témoins, car Jésus qu'ils ont vu partir vers le ciel va revenir pour le grand accomplissement du temps. (Actes 1. 10-11)

Tel est le complément de « Révélation » annoncé et incarné dans le Messie Jésus de Nazareth. La croyance en une « résurrection des morts » était présente dans la foi de la grande majorité des Juifs du temps de Jésus, mais incomplète. Sa venue dans le Judaïsme était d'ailleurs relativement récente et aléatoire, car reposant sur un malentendu.

Lorsque des prophètes de la première Alliance, tel Elie ou Elisée, ont ressuscité des morts, lorsque Jésus lui-même a ressuscité le fils de la veuve de Naïn ou la fille de Jaïre et même son ami Lazare, il n'a fait que ramener temporairement des corps « tunique de peau » à une vie mortelle. Mais, précisément à Marthe sœur éplorée de Lazare qui vient de mourir, Jésus annonce prophétiquement une novation décisive qu'il va initier en sa personne dans sa Passion toute proche. Il révèle alors en termes voilés un tout autre genre de résurrection :

« Marthe dit à Jésus : "Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort... Jésus lui dit : " ton frère ressuscitera". Je sais, répondit-elle, qu'il ressuscitera lors de la résurrection au dernier jour. Jésus lui dit : "Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ?" Oui, Seigneur répondit-elle ... » (Jean 11. 21 à 26)

La pauvre Marthe répond : « Oui », par considération pour le Rabbi Jésus, mais elle ne peut saisir la novation immense que Jésus vient de lui dévoiler en trois étapes ascendantes :

Première étape : « **ton frère ressuscitera** ». C'est ce qui est communément admis par les Juifs de l'époque et, de fait Marthe répond : « *je sais qu'il ressuscitera* (comme tout le monde) *au dernier jour* »,

Deuxième étape : « **Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra** », dit Jésus... c'est-à-dire s'il meurt dans sa « tunique de peau », il ressuscitera au temps voulu. Voilà une confirmation réconfortante pour l'avenir qui prendra fin le Dernier Jour, mais jusque là subsiste l'épreuve de la mort-séparation ... !

Troisième et ultime étape : « **Celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais** ». Là est une affirmation révolutionnaire et paradoxale pour la foi juive. Car elle annonce que ce mort dans sa « **tunique de peau** » en est immédiatement libéré et re-commence sans délai à vivre, cette fois dans son « **corps glorieux** » de lumière caché jusque là sous ladite « tunique de peau » et préservé depuis la transgression par la miséricorde divine. Cette libération, qui ré-introduit l'homme dans la lumière originelle n'a pas à attendre le « Dernier Jour » de l'humanité. Elle s'est manifestée immédiatement

en Jésus dès l'aube du matin de Pâque. Bien sûr, avec nos yeux et nos sens de « peau », cette ré-introduction dans le Jardin de l'Eden demeure cachée tant que nous n'avons pas, à la suite du Christ Rédempteur, franchi le seuil de la mort-nouvelle naissance ...

Déjà une confirmation avait été donnée de tout cela par la présence corporelle et visible de Moïse avec Elie aux côtés de Jésus lors de la **Transfiguration** sur le Mont Tabor, une Transfiguration dans la « gloire » donc commune aux trois.

Et, comme s'il en était besoin, une troisième confirmation de cette libération en est donnée en ce même instant de la mort rédemptrice du Christ : « ...*le voile du Sanctuaire se déchira en deux du haut jusqu'en bas* ». (Matt. 27.51 et Marc 15.38), manifestant que le Saint des saints du Temple de Jérusalem est désormais ouvert à tout homme, qui retrouve donc désormais accès direct à la « Présence de Dieu ».

Et là aussi, on rejoint la substance même de la « **Bonne Nouvelle** ».

Chapitre 3

Ne pas faire l'impasse sur la Transgression !

Le Christ a donc de son vivant modifié radicalement ce que la tradition juive enseignait au Peuple Elu en fait de « résurrection des morts ». A vrai dire, nous venons de le dire, cette tradition était de source récente et assez aléatoire.

La revue SENS d'Avril 2011 a publié un précieux historique de cette tradition sous la plume de Edouard Robberechts, expert enseignant en philosophie juive à l'Université d'Aix-Marseille. Nous en citons d'abondants extraits :

« Toute personne qui s'investit dans l'observation de quatre choses, il aurait mieux valu pour ainsi dire qu'elle ne vienne pas au monde : ce qu'il y a en haut, ce qu'il y a en bas, ce qu'il y a en avant, ce qu'il y a après ; et toute personne qui ne respecte pas la Gloire de son Créateur, il eût mieux valu qu'elle ne vienne pas au monde » (Mishnah Hagigah 2.1)

On ne peut rêver critique de la métaphysique plus radicale ! Il semble, d'après ce texte, que tout ce qui ne concerne pas notre vie en ce monde, mais cherche à s'échapper du monde pour voir ce qu'il y a au-delà (au-dessus, en dessous, avant, après), risque de nous faire perdre le principal : notre vie présente en ce monde, là où s'exerce notre responsabilité réelle, et où Dieu nous attend, parce que c'est ici et maintenant qu'il a voulu que nous soyons.

L'affaire semble donc claire : à quoi bon se poser des questions qui nous dépassent - et dans l'abîme desquelles nous risquons de nous perdre - alors que la vie nous est donnée, nous présente sans arrêt des questions bien plus urgentes et des défis bien plus précis qu'il nous incombe de relever - si du moins nous tenons encore à cette vie et la vie de ceux qui nous entoure.

Pourtant, et contrairement à ce qu'une telle assertion aurait pu laisser croire, nos rabbins se sont quelques fois laissés aller à évoquer l'au-delà, et ont semblé nous inviter à outrepasser ces mêmes limites qu'ils nous avaient enseignées. La résurrection dont nous allons traiter ici constitue à cet égard un exemple patent. Notre hypothèse de lecture sera néanmoins que les rabbins ne se sont autorisé ce genre de dépassement que dans l'exacte mesure où cela leur permettait de renforcer ces limites qu'ils semblaient outrepasser et donc de ramener "in fine" l'homme à ses responsabilités dans le monde présent : la métaphysique ne les intéressait que pour autant qu'elle leur permettait de renforcer une éthique toujours fragile et parfois chancelante au cœur de l'histoire... D'où le nombre somme toute réduit de textes qui traitent de ces questions dans la tradition.

Parler de la résurrection, ce sera donc pour nous garder la conscience vive que nous risquons à chaque instant, ce faisant, de transgresser les limites de l'humain, de son action et de sa responsabilité et donc de prendre la place de la Transcendance - faisant comme si les clés de la vie et de la mort nous appartenaient... et ainsi de ne pas respecter la Gloire de notre Créateur.

Cela étant dit, tournons-nous maintenant vers la question de la résurrection... pour ce faire, nous ferons un rapide détour biblique, avant d'explicitier certains textes classiques de la tradition concernant la résurrection.

La Bible hébraïque

La Torah ne parle quasiment pas de la résurrection. Elle n'a d'ailleurs pas de mot spécifique pour la désigner. Un seul passage du Deutéronome semble l'évoquer explicitement : « Maintenant voyez : moi je le suis et il n'y a pas de dieu(x) avec moi ; je ferai mourir et vivre, j'ai frappé et je guérirai et personne ne délivre de ma main »(Dt 32,39)... C'est bien celui que Dieu a frappé, qu'il guérira et c'est donc bien celui qu'il fait mourir, qu'il fera revivre.

Le Talmud ne s'y est pas trompé : seul ce texte constitue pour lui une réponse pour ceux qui affirment qu'il n'y a pas de résurrection de la Torah. Pour tous les autres textes bibliques qu'il avance en faveur de l'idée de résurrection, le Talmud se contente d'affirmer qu'on peut en "déduire la résurrection de la Torah" - non qu'on l'y trouve explicitement. Tous ces autres textes ne contiennent que des allusions à la résurrection, trop dissimulées pour pouvoir faire doctrine. C'est donc à l'aide du midrash - de l'interprétation - que les

rabbins tirent de ces textes des arguments en faveur de la résurrection comme phénomène général destiné à l'ensemble du genre humain - ou en tout cas aux justes parmi eux.

Car la résurrection est bien attestée chez les Prophètes : Elie ressuscite le fils de la veuve de Sidon (1 Rois 17), Elisée ressuscite le fils de la Chounamite (2 Rois 4). Un verset d'Isaïe (26.19) semble explicite : " Que tes morts revivent, comme mon cadavre, qu'ils se lèvent. Réveillez-vous, chantez, ceux qui dorment dans la poussière, car la rosée est une rosée de lumières et la terre laissera échapper ses ombres"...

Dans le contexte de prophétie apocalyptique du livre de Daniel se produit un retournement qui voit la délivrance du peuple et s'accompagne de la résurrection des morts : "Et beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, ceux-ci pour la vie éternelle, ceux-là pour l'opprobre et la honte éternels". (Daniel 12.2)

La grande différence entre la prophétie classique et la prophétie apocalyptique est que la prophétie classique est à même de décrire l'intervention divine dans l'histoire narrée comme habitée par une certaine présence divine... La prophétie apocalyptique n'est plus du tout dans le même cas de figure. Elle naît d'une crise de la prophétie classique, de ce qui semble un retrait du divin et d'une incapacité corrélative à décrypter l'histoire comme habitée par une espèce de justice immanente. Cette prophétie apocalyptique va décrire un sens complètement caché à l'histoire - une histoire en elle-même absurde par sa violence et son injustice — mais qui un jour se dévoilera et bouleversera du tout au tout ce qu'on avait cru voir et comprendre dans l'histoire : la justice qui avait été bafouée sera restaurée, le juste qui était mort, malheureux et persécuté, la crapule qui avait vécu dans le bonheur et la sérénité, ressusciteront, seront jugés par Dieu, les uns pour le bonheur éternel et une récompense infinie, les autres pour ce qu'ils méritent.

Il est clair que cette littérature est une littérature de désespoir, face à l'éthique et à la capacité de l'homme de restaurer les conditions d'une réelle justice dans l'histoire. Et comme toutes les littératures de désespoir, elle peut avoir des effets catastrophiques - apocalyptiques — parce qu'elle pousse à des actions désespérées. C'est sans doute pourquoi les rabbins ont cherché à en restreindre l'influence et à en couper "l'impetus", sans d'ailleurs jamais tout à fait y réussir. Mais ils en ont gardé l'idée d'une résurrection des morts nécessaire au rétablissement de la justice... Il faut un salaire ou une punition pour chaque acte, sans quoi la responsabilité devient risible dans l'histoire, et les actes finissent par devenir indifférents.

Cela peut peut-être s'expliquer par le fait que la prophétie classique se préoccupe avant tout de la justice en ce monde ...et non d'un au-delà qui de toute façon ne lui appartient pas ... Et cela d'autant plus que l'exemple égyptien reste proche : L'Egypte n'a-t-elle pas été de tout temps un monde fasciné par la mort et l'au-delà ?

La Résurrection des corps

Mais l'époque où les rabbins commencent à parler systématiquement de résurrection des morts, et à en faire une exigence propre de l'éthique, est précisément une époque où les grecs bien présents en Judée et en Méditerranée, défendaient, eux, l'idée de survie ou d'éternité de l'âme. Cette doctrine de l'éternité de l'âme était donc bien connue des rabbins. Or, à tout prendre, une survie de l'âme n'est-elle pas plus vraisemblable et plus universellement admise ou espérée qu'une résurrection des morts, avec tous les problèmes "techniques" qu'elle pose et qui sont longuement débattus dans le Talmud ?

L'éternité de l'âme permet en effet avec beaucoup d'élégance de nier quelque part la mort ou de lui enlever son dard. N'est-ce pas avant tout une libération puisque l'âme désormais libre de ses turbulences, lourdeurs et souffrances corporelles, s'élève enfin dans le ciel éthéré et altier de l'esprit ? La doctrine douteuse de la résurrection des morts suppose une mort réelle et un séjour au tombeau avec sa cohorte bien réelle de vers et de vermisseaux, qui semblent bien ternir définitivement tout espoir de rassemblement et de recouvrement du corps !

Nous avons déjà rappelé le contexte de justice et de jugement dans lequel s'exprime pour la première fois l'exigence de résurrection collective. La résurrection exprime en ce sens la nécessité d'un jugement extérieur à une histoire qui en elle-même n'en a plus, parce qu'elle est devenue l'histoire de la force et de la violence... Un texte du Talmud (TB Sanhédrin 91 a-b) explicite cette exigence de justice, en prenant en compte la possibilité d'une survie de l'âme et en la rejetant précisément pour des raisons d'éthique. Ce texte fondamental montre que les rabbins étaient parfaitement au courant du dualisme grec corps-âme et qu'ils se sont vus dans l'obligation de le rejeter, non pour des raisons métaphysiques, mais parce qu'une

telle conception s'avérerait incompatible avec l'ordre de l'action et de la responsabilité humaine dans l'histoire.

Même s'il faut distinguer en l'homme une certaine dualité, celle-ci reste relative à l'ensemble actif qu'elle constitue et donc à ce qui peut juridiquement être exigé d'elle. Le dualisme s'avère en ce sens une doctrine métaphysique délétère au niveau de l'éthique, car alors l'homme n'est pas véritablement responsable de ses actes puisqu'il est travaillé par deux principes contradictoires qui s'opposent en lui. Cette doctrine n'est donc pas rejetée parce qu'elle est vraie ou fausse, mais parce qu'elle remet en question l'exigence première des rabbins, l'exigence éthique de la responsabilité humaine résumée par la Torah dans les mitsvot.

A l'inverse, si la résurrection des corps est dès lors acceptée, ce n'est pas parce qu'elle est vraie ou fausse dans l'absolu, mais parce qu'elle seule permet de fonder l'éthique et la responsabilité humaine dans l'histoire... Cette exigence entraîne en effet à penser que l'identité humaine n'est pas rassemblée ou résumée dans l'âme, que le corps fait partie de cette identité et ne se réduit pas à un simple instrument, jetable après usage. Il fait partie de la dignité humaine.

On trouve cette idée dans le récit de la création de l'homme : "Le nom Dieu forma l'homme poussière de la terre, il insuffla en lui une aspiration (une âme Neshamah) de vie et l'homme advint vers une personne vivante". (Genèse 2.7) Dans ce texte l'âme comme le corps sont des expressions de la volonté divine et c'est leur mise ensemble qui voit l'homme émerger à lui-même, à son identité et à son défi ».

Nous avons retranscrit ces développements d'Edouard Robberechts car ils décrivent largement la façon dont le judaïsme conçoit la résurrection, et les raisons qu'il a de n'en parler qu'avec les plus extrêmes réserves.

Il y a ajouté un complément où il compare la mort et la résurrection à cette phase du réveil de l'homme chaque matin lorsque son esprit et son corps reprennent leur relation de la veille. Ce complément nous semble d'ailleurs peu convaincant, car on se réveille tel qu'on était avant de dormir, alors que la résurrection est à l'évidence une expérience transformante ...

Puis, Edouard Robberechts donne une dernière précision qui, elle, nous paraît précieuse, commentant ce verset d'Isaïe déjà cité plus haut :

« Puissent donc tes morts revenir à la vie, et les cadavres des miens ressusciter ! Réveillez-vous et entonnez des cantiques, vous qui dormez dans la poussière ! Car ta rosée est une rosée de lumières et la terre laisse échapper ses morts »

(Isaïe 26.19)

Edouard Robberechts poursuit son commentaire :

Dieu fait descendre la rosée qui fera revivre les morts. Or le texte ne dit pas que Dieu par l'intermédiaire de cette rosée, a fait revenir les âmes dans les corps ! ... L'âme ne revient plus dans le corps : elle est désormais ce qui tourne le corps vers une extériorité qui le dépasse - Elle met le corps en relation avec la Transcendance. L'âme dans cette expérience n'est pas décrite comme une substance : elle est bien une aspiration à une extériorité qui la dépasse. Elle se meut désormais de manière dynamique dans cette relation à l'extériorité, comme un va-et-vient continu entre la Transcendance et le corps.

La Résurrection des morts ainsi vue comme l'accès à une **extériorité** qui nous remet en relation consciente avec la Transcendance : voilà à quelques nuances près, énoncée par Ed. Robberechts, notre conception chrétienne de la Résurrection et de la Bonne Nouvelle.

Lors de cette résurrection, l'âme ne s'applique pas à tirer le corps (tunique de peau) du tombeau où il vient d'être inhumé, mais l'âme reprend son union intime avec le corps **glorieux de lumière** qui, lui, était demeuré dans l'intimité de la Transcendance comme avant et depuis la Transgression, et l'expulsion du Jardin de l'Eden. Corps glorieux caché depuis lors à nos yeux humains de peau !

Nous nous permettons de faire cette remarque: pour se repérer dans cette conception du mystère, il faut commencer par prendre acte de la Transgression originelle d'Adam et Eve et comprendre en fonction d'elle le plan Divin d'Alliance et de Salut que Dieu a élaboré et suivi patiemment durant toute l'histoire biblique, pour la restauration de sa Création abîmée. Or, le judaïsme traditionnel reste sur

une non-reconnaissance de la Transgression et de ses conséquences, mettant à notre avis un voile sur les implications multiples de la Chute, et ne pouvant de ce fait envisager qu'une forme de « résurrection-revitalisation » des « cadavres-tuniques de peau ».

Mais, ce dernier commentaire d'Ed. Robberechts nous semble apporter une nuance, pour ne pas dire une certaine contradiction, à cette position générale.

Il est grand dommage que, si proche du but, Ed. Robberechts ne précise pas davantage sa vision des choses. Dans tout son développement, il n'a pas cité une fois le mot : « **transgression** ». Comme si le drame cosmique qu'elle évoque n'était pas mentionné dans la Bible ?! Comment donc comprendre tout le chapitre 3 de la Genèse ?

Pour ce qui nous concerne, la **Bonne Nouvelle** initiée par Jésus de Nazareth implique une vision des choses qui s'accorde avec une lecture du livre de la Genèse restituée dans son intégralité.

Nous allons détailler maintenant comment on peut comprendre dans ce cadre ce qu'est effectivement la résurrection, puisque cette notion est au cœur de la **Bonne Nouvelle**.

Chapitre 4

Une vision chrétienne de la Résurrection

Bien des Chrétiens ont sans doute oublié ce que signifie le mot : « **Evangile** ». Il vient du latin « *evangelium* », lui-même provenant de deux mots grecs : “*eu*” qui veut dire : “*bien*” et “*aggellos*” qui désigne “*celui qui apporte une nouvelle*”. L'ensemble évoque donc la « **Bonne Nouvelle** ». C'est, bien sûr, la Bonne Nouvelle de Jésus-Messie. Mais qui est ce Jésus Messie ? La théologie chrétienne au long des siècles s'est évertuée, à travers les méandres de son inculturation dans la philosophie néoplatonicienne, à définir en termes rationnels la personnalité combien mystérieuse de ce Jésus de Nazareth.

Le recul des siècles écoulés depuis la vie, la mort et la résurrection de ce personnage a écrasé pour nous en une formule globale le processus complexe qu'a suivi notre perception de sa personnalité. Après maintes formulations durant les grands Conciles des IV^e au VI^e siècles (cf. notre Cahier N° 3) les multiples clans théologiques en présence se sont accordés sur une formule qui soustrait dorénavant le problème à tout examen au fond. Le Christ a été défini : « **vrai Dieu et vrai Homme** ».

Mais comme il est illusoire de jamais savoir « **Qui est Dieu ?** » dans son « essence », la dite formulation n'est qu'un enfermement sémantique. Et l'on peut ajouter que la question : « **Qui est l'Homme ?** » est, elle aussi, environnée de mystère. L'Homme, nous dit la Bible, a été tiré de la poussière du sol et l'Éternel a investi en lui une dimension de Sa Divinité. Alors, l'Homme ne pourrait-il pas répondre lui aussi à une définition semblable, ou symétrique : « **vrai Homme et vrai Dieu ?** » Et on rejoindrait là, concernant l'homme lui aussi, le concept de « consubstantiel » !

Là encore c'est l'apôtre Paul qui nous apporte un enseignement positif visant notre Père des cieux pour réduire la méconnaissance qu'en ont les hommes :

« Ce que l'on peut connaître de Dieu est pour eux manifeste : Dieu le leur a manifesté. En effet, depuis la création du monde ses perfections invisibles, éternelle puissance et divinité, sont visibles dans ses œuvres pour l'intelligence. Ils sont donc inexcusables, puisque connaissant Dieu, ils ne lui ont rendu ni la gloire ni l'action de grâce qui reviennent à Dieu. Au contraire, ils se sont fourvoyés dans leurs vains raisonnements et leur cœur insensé est devenu la proie des ténèbres... »
(Romains 1. 19 ss)

Ce qui souligne bien que Dieu ne peut être connu en Lui-même, mais seulement à travers ses œuvres, donc dans la relation qu'il maintient, dans la sollicitude et la miséricorde, et qu'il manifeste à l'égard de sa Création. A Moïse qui, devant le buisson ardent, lui demande son Nom (c'est-à-dire : Qui Il est ?) Dieu répond seulement : « **Je suis qui je serai** » et ajoute : « **Tu diras aux fils d'Israël : Je suis m'a envoyé vers vous. C'est là mon nom à jamais, c'est ainsi qu'on m'invoquera d'âge en âge** » (Exode 3.14)

Le même principe d'humilité intellectuelle doit guider notre Christologie : « **Qui est Jésus ?** ». Avançons avec précaution dans cette interrogation et en suivant les étapes :

Rétrospective de l'histoire

Notre Christianisme est greffé sur l'Alliance conclue entre l'Éternel et Noé, puis Abraham, et donc le Nouveau Testament peut être considéré comme un développement-midrash de ce qui est donné dans la Torah. Notre histoire n'est pas dissociable de celle de la première Alliance, toujours en vigueur. Sinon notre Christianisme serait greffé sur un arbre mort !

Jésus n'est pas venu nous enseigner une métaphysique ou une théologie de l'essence divine. Parlant de Dieu qu'il appelait son « **Père** » (et son « **Dieu** » : cf Jean 20.17), il s'est contenté de nous dire : Considérez-le et priez-le comme « **votre Père** ». Il est resté muet en fait de théologie.

En revanche, l'essentiel de son message et donc de sa « **Bonne Nouvelle** » a été de faire évoluer de façon décisive, par rapport à la Tradition Juive, notre compréhension de ce qu'est l'« **Homme** ». C'est-à-dire l'Homme à travers sa Création, l'Alliance avec son Créateur et sa vocation originelle à une Vie Eternelle. Il a non seulement explicité tout cela dans ses Paroles, mais il a initié « **qui est l'homme** » dans le Plan de Dieu. Il l'a initié dans sa propre vie, dans son ministère messianique, dans l'offrande libre de sa personne et dans sa résurrection.

Bien sûr, tout cela constituait une novation radicale par rapport aux idées reçues de son temps, non seulement radicale, mais de nature à être considérée comme largement blasphématoire, car impliquant un retour de la créature humaine dans l'intimité du Dieu « Transcendant et tout Autre ». Et par conséquent une novation dans le genre d'adoration que Dieu attend désormais des hommes.

Lorsqu'au tout début de son ministère public il a commencé à dire que le véritable culte que Dieu attendait, ne se célébrait pas dans un Temple, ni à Jérusalem, ni ailleurs, et que Dieu devait être adoré « **en esprit et en vérité** » (*car Dieu est « esprit »*), il a choisi de sortir des limites géographiques et du contexte spirituel et clérical d'Israël et il a annoncé cela à une étrangère, la Samaritaine et aux habitants de Sychar en Samarie. A Jérusalem, il eut été lapidé sur le champ pour outrage à la Tradition mosaïque.

Mais, dans la suite de son ministère il a peu à peu dévoilé l'intégralité de son message explosif. En Inde, le Bouddha s'était trouvé dans des circonstances comparables vis-à-vis des Brahmanes qui régentaient l'Hindouisme et le système des castes. Rejeté par eux, il avait choisi de quitter l'Inde et d'aller prêcher ailleurs, ce qui lui a permis d'avoir la vie sauve. Jésus, lui, par fidélité à sa mission, a choisi de rester et il l'a payé de sa vie.

Mais, ce faisant, il n'a pas répandu une nouvelle religion rendant obsolète la Tradition de ses Pères. Il l'a simplement remise en mouvement dans l'axe, grandement oublié par les générations successives, de ce qu'avaient transmis de la part de Dieu les Prophètes bien des siècles auparavant.

Une Pédagogie évolutive

En quoi le message de Jésus était-il réellement explosif pour les autorités du Temple ? Il nous faut remonter le fil de l'histoire :

Au pied du Sinaï, Moïse a groupé les descendants d'Abraham évadés d'Egypte et que 400 ans d'enfermement dans le contexte égyptien avait transformé en horde barbare et païenne, contrainte de ne plus songer qu'à sa survie. Dieu se souvenait de son « Peuple Elu », mais Il n'avait pas pour autant oublié les autres « nations » de la terre dispersées jadis devant la Tour de Babel.

Car, sont sortis d'Egypte avec les fils d'Abraham, et ce n'est pas le simple fait du hasard, une multitude de « **gens de toute espèce** » (Exode 12.38), avant-garde de ces autres « nations ». Et c'est l'ensemble de ce peuple composite et « nouveau » qui a reçu de l'Eternel au pied du Sinaï le don des Dix Paroles, socle fondateur de l'Election, de l'Alliance, de la Torah et du Plan de Salut du Créateur en faveur de l'humanité tout entière.

Mais dans ces Dix Paroles et dans les enseignements complémentaires donnés par Dieu à Moïse au Sinaï, il n'a pas été question de la résurrection des morts, ni de la vocation humaine à une Vie Eternelle. C'est le Peuple Elu qui a été qualifié d'éternel par succession des générations, non pas visant chaque individu de ce Peuple. La métaphysique d'une autre vie après la mort et les pratiques funéraires de l'Egypte païenne étaient trop proches de ce Peuple encore dans l'enfance spirituelle. Il fallait une coupure radicale. Dieu a choisi de reporter à plus tard ce point fondamental de sa « Révélation ».

Et à l'égard de son « Peuple », non seulement durant les 40 ans de l'Exode au désert, mais au long de nombre de générations ultérieures, Dieu s'est borné, à une « **Pédagogie des Automatismes** ». La vie quotidienne du « Peuple » a été encadrée dans la soumission à de multiples observances. C'est le genre de pédagogie qui convient pour les enfants dès le berceau pour construire et « formater » peu à peu leur « logiciel » biologique, psychique, et affectif.

Le principe est bien simple : « *Tu es gentil et obéissant ... Papa et Maman te font caresse et tendresse. Tu es vilain, alors tu es puni* ». C'est clair, nécessaire ... et cela n'exclut pas la tendresse.

Mais, bien sûr, lorsque l'enfant grandit et atteint l'âge de raison, la pédagogie authentique doit évoluer pour commencer à formater en lui un « logiciel » d'autonomie progressive, puis une conscience de sa responsabilité personnelle, puis enfin un élargissement de sa compréhension de la destinée humaine.

En effet, durant les siècles ultérieurs, après l'établissement du Peuple Elu dans la Terre Promise, les prophètes d'Israël ont manifesté de la part de l'Éternel un tout autre genre de Pédagogie axée sur une éthique et une responsabilité morale plus large, et plus directement spirituelle, incluant la « souffrance du juste », la constatation que le pécheur peut triompher, au moins temporairement. Car, sur la terre d'exil telle qu'elle est, le secret des destinées humaines n'est pas tant dans les **causalités**, ce qu'impliquait la Pédagogie des Automatismes, mais de façon essentielle, apparemment, dans des **finalités** invisibles à nos intelligences humaines.

Le paradigme de cette Pédagogie « tout autre » est, dans la Bible, le livre de **Job**, ce juste souffrant qui découvre, mais seulement à la fin de son épreuve, non sa cause (satanique) mais sa finalité (bien heureuse). Il y a là comme une nouvelle « **Pédagogie de l'Accomplissement personnel** », suggérée d'ailleurs dès le 6^e siècle avant l'ère nouvelle par les Prophètes.

De même que Job dans son épreuve demande à Dieu des comptes, le Christ agonisant sur la croix s'écrit : « **Père, pourquoi m'as-tu abandonné ?** », citant le Psaume (22. 1). Mais dans ce verset du Psaume en hébreu, le mot « **pourquoi ?** » peut être traduit par : « **pour quoi ?** », impliquant alors non plus une **causalité** antérieure, mais une **finalité** dont l'horizon est « en avant », c'est-à-dire pour l'homme en direction de son retour à sa **Source-Transcendance** ...

La Révélation de la Résurrection dans le Judaïsme

D'ailleurs, les rabbins de la Septante traduisant en grec ce verset du Psaume 22, ont choisi de traduire l'hébreu « **lama** » (pourquoi / pour quoi) par le grec : « **ina** » qui signifie non pas : « à cause de », mais « **afin que-en vue de** ». Le secret explicatif de la souffrance du juste ne serait donc pas à rechercher dans une culpabilité antérieure personnelle, comme l'affirmaient les « amis » de Job, mais dans la vocation à un devenir transcendant et à sa préparation.

Et nous touchons là encore le cœur de la **Bonne Nouvelle**. Nous l'avons esquissé plus haut : « **La mort vaincue** » via la résurrection des morts, et « **Dieu tout en tous** » en une Vie éternelle dans l'intimité de Sa Transcendance, telle est bien la vocation ultime de l'**Homme** révélée dans le livre de la Genèse et restaurée-initiée en Jésus Christ.

Oui, il s'agit bien là d'un complément décisif de la Révélation faite par Dieu à son Peuple Elu et aux rameaux greffés dessus, comme l'est le Christianisme. Ce complément a été dévoilé au long de plus de deux millénaires et il a encore aujourd'hui une immense part de l'humanité à conquérir, même parmi les croyants, pour illuminer la terre entière.

Le judaïsme qu'exprime Ed. Robberechts, nous l'avons noté plus haut (chap.3), ne partage pas cette vue de la vocation humaine. Et il déclare même que la croyance en la résurrection ...

« ... constitue une littérature du désespoir, face à l'éthique, à l'obligation et à la capacité de l'homme de restaurer les conditions d'une réelle justice dans l'histoire. Elle peut même, dit-il, avoir des effets catastrophiques. C'est sans doute pourquoi les rabbins ont finalement cherché à en restreindre l'influence, sans toutefois y réussir. Mais ils ont gardé cette résurrection comme nécessaire au rétablissement de la justice dans l'histoire. Elle reste totalement dépendante de cette exigence de justice »... .

On retrouve là l'éternel débat entre judaïsme et christianisme, le judaïsme reprochant au christianisme de trop reporter le rétablissement de la justice dans l'eschatologie, alors que ce rétablissement doit, selon lui, être impérativement réalisé dès ce monde-ci.

Certes, il faut bien reconnaître qu'il y eut quelques exagérations sur ce point au sein du christianisme dans les siècles passés ; mais convient-il pour autant d'en tirer une critique-rejet de principe ? Dans son discours sur le Jugement Dernier, le Christ, selon Matthieu (chap. 25. 31), insiste effectivement sur l'obligation de tout homme d'être dispensateur de justice et même de compassion agissante vis-à-

vis de son prochain dès ce monde-ci. C'est même à cette seule condition que l'homme pourra entrer ensuite dans la « **Béatitude Eternelle** », "Venez les bénis de mon Père ... !" Il y a là tout le contraire d'une littérature du désespoir... Ce monde-ci n'est qu'un itinéraire de restauration, un préalable à la Réalité Ultime du « Royaume-Eden ».

Le Judaïsme reste en chemin dans sa croyance en une résurrection des morts. A partir d'annonces partielles par les Prophètes d'Israël tels Elie, Elisée, Isaïe, Jérémie, Ezéchiël, Daniel, portant sur le retour des morts à une vie demeurant mortelle, donc temporaire, il en est venu à la croyance en l'immortalité de l'âme que lui a apportée la culture grecque comme suite à son contact avec Alexandre le Grand au IV^e siècle avant l'ère nouvelle. Puis il s'est ouvert plus largement à la résurrection des morts au temps des Maccabées sous l'effet des souffrances imposées aux Juifs pieux par les persécutions de la part des souverains grecs héritiers d'Alexandre.

Sous des formes diverses commentées par le Talmud, le Judaïsme admet la résurrection des morts comme condition d'éthique et de justice dans l'histoire. Dans cette résurrection, explique encore Ed. Robberechts, rappelons-le, le « **nefesh** » de l'homme, c'est-à-dire son « **âme animale** » se trouve comme désarçonnée et sortie d'elle-même entraînée vers sa « **neshamah** » **esprit-souffle divin** insufflé dans les narines de l'Adam originel. Cela signifie que : *le « moi » n'est plus fermé sur lui-même et sur sa survie biologique. Il parvient à s'ouvrir à une relation qui transfigure sa vie, laquelle se découvre comme vivant déjà dans un au-delà d'elle-même. Ce moi découvre alors en lui-même plus que lui-même ».*

C'est peut-être là, ajoute encore Ed. Robberechts, l'un des sens du « **Lekh Lekha** » adressé par Dieu à Abraham lorsqu'il lui demande de quitter *son pays, sa famille, et la maison de son père*. Dieu ajoute ce « **Lekh Lekha** » qui signifie « **va vers toi** » ... formule mystérieuse qui évoque "au cœur du cœur" de l'homme cette « **neshamah** » originelle insufflée (Genèse 2.7), qui est en lui à la fois le centre de gravité de sa personne humaine, c'est-à-dire de son **identité**, et une étincelle de divinité et d'immortalité, c'est à dire de sa **vocation** à la vie éternelle.

Election et Universalisme

Cloîtré dans son Election initiée en Abraham, et soumis à la Pédagogie des Automatismes sous Moïse durant les 40 ans au désert, le Peuple Elu a vécu en permanence partagé entre deux tensions opposées : d'une part, l'obligation de se tenir à l'écart des nations païennes alentour, de peur de se laisser entraîner par contagion dans l'idolâtrie et, d'autre part, la mémoire de la troisième Promesse faite par l'Éternel à Abraham, d'être « *père d'une multitude de nations* » lesquelles sont appelées à « *se bénir* » dans la descendance du Patriarche. Par cette deuxième promesse, paradoxalement, le Peuple Elu est fondamentalement appelé à une cohabitation active avec tout le reste de l'humanité.

On sait ce qui est résulté de la première tension. Dès l'entrée des Hébreux en Canaan l'Éternel ordonna à Josué le massacre systématique de toutes les populations locales, hommes, femmes, enfants, vieillards, etc. Ce fut exécuté à Jéricho, Aï, Jérusalem, Hébron, etc. Durant les générations suivantes établies sur la Terre Promise, cette précaution cruelle visant à préserver la pureté de la foi du Peuple Elu, ne fut guère efficace. Parmi la quarantaine des rois d'Israël et de Juda qui succédèrent à Saül, David et Salomon, seule une poignée d'entre eux resta fidèle à l'Alliance avec Dieu, les autres se laissèrent corrompre par le paganisme des nations environnantes, comme l'avait prévu et craint Moïse dans ses derniers jours. Le châtement du Peuple infidèle fut le même que celui de la Tour de « Babel », la dispersion, c'est à dire la séparation entre le Royaume du Nord avec dix tribus, capitale Samarie, et le Royaume du Sud comportant les deux tribus de Juda et de Benjamin capitale Jérusalem.

Quant à la deuxième tension, celle visant la communion avec les nations appelées à « *se bénir dans la descendance d'Abraham* », force est de constater qu'elle est toujours demeurée en jachère, la séparation franchissant ainsi les siècles et perdurant aujourd'hui encore dans l'ensemble du Judaïsme. Il est évident que la constante persécution dont furent l'objet les juifs au long des deux millénaires précédents et les périls qui menacent présentement l'Etat d'Israël ne sont pas propres à faciliter une quelconque ouverture à cet égard. La séparation demeure radicale entre Israël et les « *nations bénies* ». Aussi peut-on comprendre que Dieu se soit résigné à bénir celles-ci par des voies distinctes, car l'histoire biblique est complexe, et les conclusions que l'on peut en tirer sont subtiles. Dieu reste agissant de part et d'autre des deux tensions dont il s'agit.

En conséquence de ces déviations, et selon une pédagogie divine correctrice, le Peuple Elu a donc été emmené en exil, en deux étapes : D'abord en - 722 Sargon II roi d'Assyrie a détruit le Royaume du Nord, dit Royaume d'Israël, et dispersé ses Dix Tribus parmi les nations, où elles se trouvent toujours aujourd'hui. Ensuite, en - 597 le roi de Babylone Nabuchodonosor a détruit Jérusalem capitale du Royaume de Juda, rasé le Temple et déporté en Mésopotamie l'essentiel des deux Tribus restantes de Juda et de Benjamin. Théoriquement le Peuple Elu a dès lors cessé d'exister dans toutes ses composantes : Etat, roi, temple, sacerdoce, élite du peuple, tout a disparu.

Mais par une coïncidence, qui ne peut être l'effet du hasard, à cette même époque du 6^e siècle avant notre ère et dans cette région de Mésopotamie et contrées en relation avec elle, une révolution spirituelle s'est produite parmi les nations païennes. Apparaissent ainsi, comme déjà mentionné plus haut : Lao Tseu en Chine, le Bouddha réformateur des religions védiques en Inde, Zoroastre en Perse, et bien sûr c'est le temps où se manifestent les grands prophètes d'Israël en exil en Babylonie. Ces derniers sont envoyés par l'Éternel pour préserver le Peuple Elu de la désespérance et lui confirmer que l'Alliance perdure, que les exilés vont être ramenés dans leur pays, que Jérusalem sera reconstruite, le Temple relevé, le sacerdoce et le culte rétablis, bref que l'identité nationale et religieuse du Peuple va ressusciter.

C'est effectivement ce qui va se réaliser par la grâce de Dieu et par le ministère de Cyrus roi des Perses, qui détruit l'empire de Babylone et libère en - 538 tous les peuples qui s'y trouvaient asservis et amenés là en déportation. Les déportés d'Israël (une bonne partie tout au moins) rentrent à Jérusalem conduits par Zorobabel, satrape du roi Cyrus et de religion zoroastrienne. Tout se passe selon les annonces des prophètes. Et c'est l'époque où la Torah attribuée à Moïse, et transmise depuis lors par tradition orale, est mise par écrit. Israël, en effet, avait pris conscience que les scribes et

autres sages transmetteurs oraux de la Torah durant les générations précédentes avaient été décimés lors des invasions passées et qu'il était donc prudent de mettre la tradition en sûreté par voie écrite.

Le Pentateuque et d'autres livres ont donc été mis par écrit lors de ce retour des exilés à Jérusalem. Et il est frappant de constater l'ampleur des emprunts faits par ses rédacteurs aux cultures et spiritualités antiques babyloniennes, sumériennes, akkadiennes, védiques, zoroastriennes, avec lesquelles les déportés avaient été en contact durant le demi-siècle de leur séjour forcé en Babylonie.

Curieuse évidence que ce qui a constitué et constitue toujours le texte sacré du Judaïsme et du Christianisme, texte réputé inspiré par Dieu, provient en fait pour partie de traditions multiples des divers peuples dits « païens » que nous venons de mentionner : Mésopotamiens, Sumériens, Akkadiens, Perses, et même Hindous. Alors, une question est incontournable : le contenu de ces emprunts était-il le produit d'intuitions purement humaines de ces mêmes peuples ou constituait-il des éléments partiels de révélations authentiquement divines, que ces peuples païens avaient reçues eux aussi ? A chacun de répondre dans un sens ou dans l'autre en son âme et conscience. Mais on ne peut éluder cette question capitale : Dieu ne se serait-il pas réservé d'amorcer ainsi subtilement la relation de « *bénédition des nations de la terre dans la descendance d'Abraham* », selon la troisième « promesse » faite jadis au Patriarche et demeurée depuis lors en jachère ? Et cette amorce subtile se serait opérée durant le temps de l'exil du Peuple Elu en Babylonie...

Par exemple, le récit du déluge dans lequel la divinité demande à un personnage (Noé) de construire une arche, de s'y mettre à l'abri et de sauvegarder avec lui un exemplaire de toutes les espèces animales vivantes, tout ce récit-là provient directement d'un texte mésopotamien dit : « *Poème du Supersage* » écrit vers - 1700, adapté ensuite sous forme de l'« *Epopée de Gilgamesh* ». La description de l'aventure de Moïse abandonné après sa naissance sur les eaux du fleuve est calquée sur un récit légendaire concernant le roi Sargon d'Akkad, enfant, abandonné lui aussi sur les eaux du fleuve et miraculeusement « sauvé des eaux », pour accomplir de grands exploits ...

Bien d'autres emprunts, a priori étranges, à des traditions païennes peuvent être cités. La création d'Adam tiré de la terre, le mythe de la Tour de Babel, sont d'origine sumérienne. La description du « panthéon » des divinités sumériennes comporte l'existence d'anges et de toute une cohorte de dieux, puis d'une triade de dieux, laquelle évolue peu à peu vers la prééminence d'un dieu particulier parmi les autres, puis d'une approximation d'un monothéisme. Le dieu « **Enlil** » sumérien primitif, dieu de l'air et du vent, devient « **Ellil** », dieu de l'air et du ciel chez les Akkadiens, puis est appelé « **El** » par les Cananéens. Et ce dieu « **El** » devient « **El – Elohim** » chez les Hébreux. C'est cet « **Elohim** » dont il est question dans la révélation hébraïque contenue dans les livres de la Genèse, de l'Exode, etc. C'est le Dieu qui s'est manifesté à Abraham et a noué une Alliance éternelle avec lui et sa descendance.

Que penser de tout cela ? Sinon que, quel que soit le mode de communication entre Dieu et les hommes, des éléments de révélation divine, multiples mais au total convergents, ont été manifestés par ce Dieu Un à des époques diverses, à des Groupes humains nombreux, selon des processus différents et ont engendré des cultures et spiritualités variées, mais en général convergentes ...

Lorsque les fils de Noé se sont dispersés après le déluge sur toute la surface de la planète, chacun a emporté avec lui une part de l'Alliance conclue au sortir de l'arche avec l'Eternel et déclarée par Lui « *perpétuelle avec tout être vivant et toute chair qui est sur la terre* ».

Dans ce texte de la Genèse (chap. 9), le mot **Alliance** est répété par Dieu 7 fois. Bien sûr, ces fils de Noé ont été à l'origine de nations, civilisations, cultures et religions diverses, oubliant pour la plupart leur Source commune. Mais L'Eternel a mis son arc dans la nuée pour être certain, Lui, de ne jamais oublier Son Alliance.

Il nous faut poursuivre ci-après sur ce point essentiel

Chapître 6

La Bénédiction des Nations

S'il en est bien ainsi, en nouant bien plus tard une Alliance spécifique avec la descendance d'Abraham déclarée « Peuple Elu », le Dieu Un n'a pas pour autant abandonné à leur triste sort, hors des voies du Salut, toutes les autres nations. La troisième « Promesse » faite par l'Éternel à Abraham tient toujours. Elle est dans l'axe de celle jadis promise à Noé et ses fils.

La descendance du Patriarche Abraham doit devenir aussi nombreuse que les étoiles du ciel ! Les citations à cet égard des paroles divines rapportées dans la Bible sont sans équivoque :

« Pour moi, voici mon alliance avec toi : tu deviendras père d'une multitude de nations. On ne t'appellera plus du nom d'Abram, mais ton nom sera Abraham, car je te donnerai de devenir le père d'une multitude de nations ... » (Gen. 17. 4-5)

« Abraham doit devenir une nation puissante en qui seront bénies toutes les nations de la terre »

(Gen. 18. 18)

« C'est dans ta descendance que se béniront toutes les nations de la terre, parce que tu as écouté ma voix ».

(Gen . 22.18)

Et, l'Éternel commence à concrétiser cette « Promesse » au temps de Moïse à l'occasion de l'Exode hors d'Égypte :

« Les fils d'Israël partirent de Ramsès pour Soukkoth, environ six cent milliers de fantassins, les hommes sans compter les enfants. Tout un ramassis de gens monta avec eux ».

(Exode 12. 37-38)

Ce « ramassis de gens », avant-garde des nations païennes, qui est sorti d'Égypte lui aussi avec Moïse, a donc reçu de l'Éternel au pied du Sinaï, avec les fils d'Israël, leur intégration dans le « Peuple Elu », le bénéfice de « l'Alliance », le don des « Dix Paroles », celui de la Terre Promise, etc... c'est-à-dire leur « *bénédiction dans la descendance d'Abraham* », selon cette troisième promesse faite à Abraham. D'ailleurs, le verbe hébreu traduit par « *se béniront* », peut signifier aussi : « *seront greffées sur* ».

Le tout a été initié et géré par Moïse au confluent des cultures Égyptienne et Abrahamique. Durant les 40 ans de maturation au désert, ce Moïse a donné au Peuple composite ainsi rassemblé son autonomie dans l'Alliance, l'Élection et la Loi émanant de l'Éternel. Et ce même Moïse a annoncé avant de mourir que Dieu enverrait plus tard à son Peuple Elu un « autre Prophète » tel que lui et que le Peuple devrait écouter.

Et la suite de l'histoire biblique semble bien confirmer qu'en Jésus, l'Éternel a rassemblé « **tout le ramassis de gens** » de l'humanité tout entière pour le greffer sur les descendants d'Abraham ... Les rédacteurs du Nouveau Testament ont eu soin, d'ailleurs, de présenter Jésus de Nazareth comme le « **nouveau Moïse** » et Jésus a confirmé la réalisation en sa personne de cette prophétie, lorsqu'il a dit :

« Abraham a tressailli de joie à la pensée de voir mon jour. Il l'a vu et il s'est réjoui ».
(Jean 8.56)

Mais les générations ultérieures de l'Église au cours des siècles suivants ont donné de ce Jésus, de sa nature et de sa mission, une tout autre présentation, dont les principes fondamentaux étaient étrangers au Nouveau Testament de culture juive, car fondus, eux, au creuset de la philosophie grecque néo-platonicienne. Cette pensée grecque a inspiré la formation de la Théologie chrétienne devenue traditionnelle au cours des 20 siècles passés et toujours dominante dans les esprits et les enseignements. Et tout cela a confirmé le divorce contre nature, et il faudrait dire : « contre révélation et volonté divines », entre la Première Alliance et l'Alliance renouvelée en Jésus-Christ.

Il est fréquent d'entendre des Autorités du Judaïsme réserver au Peuple Elu la filiation issue d'Abraham, ne concédant aux « non-juifs » que la filiation à partir de Noé, de même que les sept Lois dites noachiques, comme si les filiation et Lois noachiques ne concernaient pas Israël lui aussi. Cependant, la lecture du livre de la Genèse ne prête pas équivoque à cet égard : c'est avec Noé qu'est nouée par l'Éternel une Alliance nouvelle avec l'ensemble de l'humanité. Le texte est clair :

« Le Seigneur vit que la méchanceté de l'homme se multipliait sur la terre : à longueur de journée, son cœur n'était porté qu'à concevoir le mal et le Seigneur se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre. Il s'en affligea et dit : j'effacerai de la surface du sol l'homme que j'ai créé, bestiaux, petites bêtes et même les oiseaux du ciel, car je me repens de les avoir faits. Mais Noé trouva grâce à ses yeux ». (Genèse 6. 5-9)

Dieu va déclencher le déluge, pour éliminer toute la Création des « vivants », à l'exception de Noé et des siens et d'un exemplaire des espèces animales vivantes. Il s'agit donc en Noé d'une véritable **re-Création** de « l'humanité » à venir et des animaux. La Bible l'exprime sous cette forme mythique du déluge, dont l'origine est sumérienne nous l'avons dit. Mais ce n'est pas la première fois que Dieu a dû ainsi procéder à une re-Création et on comprend qu'il soit « affligé » de cette péripétie renouvelée de son œuvre. Car avec Adam et Eve, l'Éternel a déjà connu l'échec. Et déjà il a dû réaménager radicalement sa Création ; le texte l'exprime là aussi de façon mythique, nous l'avons vu : Il chasse Adam et Eve du Jardin de l'Eden et les revêt d'une « **tunique de peau** »...

Processus a priori mystérieux, mais qui peut rejoindre ce qu'évoque la science contemporaine: après la Transgression et l'expulsion du Jardin de l'Eden, une **re-Création** globale du vivant a été lancée par l'Éternel à partir du « biologique » élémentaire, lequel au long des milliards d'années d'une « **Evolution re-Créatrice** » a conduit à partir des êtres unicellulaires multipliés dans les océans jusqu'aux espèces animales terrestres actuelles et à l'« homo-sapiens » que nous sommes devenus. Car les animaux qui nous accompagnent sur cette terre sont nouveaux par rapport à ceux issus des Six jours de la Genèse. Ceux-ci, nous l'avons déjà dit, étaient tous herbivores. Aujourd'hui la chaîne de la vie repose sur un carnage permanent. Et sur ce « *sol maudit* » à cause de la Transgression (Genèse 3.21) l'homme naît, vit et meurt, non plus dans son **corps tiré du sol de lumière** le Sixième Jour, mais dans sa « **tunique de peau** » opaque, fragile et mortelle. La finalité ultime du Plan de Création de l'Éternel demeure inchangée, mais a dû prendre des voies nouvelles, que nous avons commentées dans notre Cahier N° 1 « Méditation sur les Sacrements » (chap. 4 p. 65 ss), sous la forme de notre « parabole de l'Autoute », mythique elle aussi.

Au temps de Noé, l'Éternel a donc connu un deuxième échec de sa Création et s'en afflige. Mais il préserve cette fois en Noé et les siens la souche biologique de la **tunique de peau** humaine, de même que les espèces animales existantes. Et, le déluge terminé, le Créateur noue une Alliance proclamée éternelle avec Noé et ses fils et donc avec toute l'humanité nouvelle qui naîtra d'eux.

Il est donc évident que l'Alliance et les Lois noachiques concernent tous les hommes nés et à naître depuis lors. Le Peuple Elu en a reçu et en porte l'héritage comme toutes les nations de la terre. La finalité du Plan divin de Création-Salut est « Une » pour tous les hommes, bien que ses cheminements concrets puissent être particuliers pour tels ou tels. Encore faut-il préciser que comme tout don de Dieu, Ses Alliances sont sans repentance, ce qui condamne bien des affirmations proclamées au cours des âges tant par le Judaïsme que par la Chrétienté : l'Alliance avec Noé n'a pas rendue obsolète en sa finalité l'Alliance originelle avec Adam ; l'alliance conclue avec Abraham n'a pas réduit à néant celle nouée avec Noé, et ainsi de suite, l'Alliance avec Moïse n'a fait qu'« accomplir » celle initiée avec Abraham, comme celle renouvelée en Jésus-Christ n'abolit nullement, mais « accomplit » l'Alliance en Moïse.

Et nous ne sommes pas au terme de cette chaîne des Alliances qui sont en fait une pédagogie divine ascendante, à la fois Une dans sa finalité et multiple dans ses voies. Puisque lors de la venue du Messie (pour les Juifs), et de son « retour dans la gloire » (pour les Chrétiens) cette unique Alliance se verra sans aucun doute « accomplie » selon des voies nouvelles et présentement inimaginables.

En nouant avec l'humanité ces Alliances « en chaîne » conséquences des péripéties que rencontre son Plan, Dieu chaque fois « **s'incarne** », en une re-Création complémentaire, confirmant que le « **Jour Un** » de la Genèse est toujours en vigueur ...

Deuxième Partie

Le Mystère de l'Incarnation au Gré des Intuitions Théologiques

Il est toujours risqué de parler de la Transcendance puisque par définition si l'on peut dire, elle est indéfinissable, innommable et même impensable par nos intelligences humaines. C'est un concept « limite » qui suggère que Dieu Transcendant est « au-delà » de toute pensée.

Il en résulte, bien sûr, que dans les religions monothéistes, le concept « d'Incarnation » apparaît lui-même inanalysable. Il traduit l'effort humain de suivre l'Absolu à la trace non seulement dans son « essence » et dans ses Projets-Finalités, mais dans l'itinéraire suivi pour leur réalisation, itinéraire pour le moins mouvementé, nous venons de le rappeler. Et lorsqu'il s'agit de traduire tout ceci dans une rationalité théologique, l'expérience fait apparaître une immense incertitude dans le choix des mots et concepts disponibles pour en donner une expression.

En fait, il y a plusieurs manières de comprendre ce que peut viser ce concept de l'**Incarnation**. C'est bien ce dont il faut prendre conscience.

L'incarnation au sens littéral

Le mot "incarnation" vient du latin. Il signifie : « *dans la chair* » et implique la venue d'un « esprit-âme » dans un corps. A cet égard, chaque être humain est une incarnation. Et ce recours au concept d'**incarnation** pour expliquer la venue des âmes dans des corps lors de la naissance des êtres humains, n'est pas le monopole de la théologie chrétienne. Dans la spiritualité juive, par exemple, il est présent, mais selon des applications multiples parmi les Sages d'Israël.

Nous lisons dans le Traité d'E.E.Urbach "Les Sages d'Israël" (p. 247) que divers Sages ont déclaré que les âmes de toutes les générations d'Israël étaient présentes lors du don de la Tora. Ceci implique donc une « préexistence des âmes ». Le livre cité poursuit, faisant allusion au futur « Messie » :

« Le fils de David ne viendra pas avant que ne soit accomplie dans sa totalité l'incarnation de toutes les âmes en un "guf" ... Voici comment Rachi explique ce terme de "guf" : il y a un trésor appelé "guf" dans lequel au moment de la création furent formées et placées toutes les âmes destinées à naître ».

Mais d'autres Sages ont attribué au terme "guf" le sens de "corps". Les âmes en question sont donc celles destinées à être revêtues de corps. Tel est leur destin depuis les Jours de la création. Nous reviendrons plus loin sur ce point capital de la « préexistence » des âmes et de leur « incarnation » à propos du Christ.

A notre sens, le concept d'incarnation peut s'appliquer à bien des formes d'interventions concrètes du Créateur au sein de sa Création. Là encore le génie intuitif juif a formé des concepts précieux pour évoquer des manifestations de la Transcendance dans cette Création.

Le même Traité d'E.E. Urbach (p. 226) dit

« L'existant est exprimé en action et en mouvement ; en l'absence d'action et de mouvement, il y a le « rien », le « pas quelque chose », littéralement le « pas de parole ». Davar, l'« être-chose » ou « parole » ne désigne que ce qui existe. Il n'y a donc pas de différence entre théorie et pratique, l'abstraction n'existe pas. La consistance de ce qui est réel est manifestation de force et d'action, qui sont vie. La vie est conçue comme force... ».

On mesure ici l'abîme qui sépare ainsi la pensée juive de la pensée grecque et l'incompatibilité de leurs « logiciens » (pour employer un terme moderne) de fonctionnements respectifs. Le Grec se meut dans l'abstraction des « idées » platoniciennes, considérées comme les racines de « l'Être ». Le Juif ne se réfère qu'aux « manifestations », car dans la « Révélation » dont il a été le bénéficiaire, rien ne lui a été dit de l'« Être » des choses et encore moins de « l'Être » de Dieu. C'est pourquoi au livre de la Genèse, à chaque Jour de la Création, Dieu « **dit** » et cela « **est** » : *La lumière fût ... les poissons grouillent dans la mer, etc.*

Comment cela apparaît-il, et quel rapport cela peut-il y avoir avec notre thème de l'incarnation ? Le génie juif a enseigné, à cet égard, deux concepts incontournables, dont nous avons parlé plus haut (p. 21) et sur lesquels nous devons revenir maintenant.

Le Tsimitsoum :

C'est l'intuition des Sages du Talmud que Dieu a tout créé à partir de rien, alors que les dieux de l'Olympe n'avaient fait, disait la Mythologie, que mettre de l'ordre dans un « chaos » pré-existant (et ces dieux demeuraient soumis au Destin). En hébreu le verbe « créer », au premier verset de la Genèse, est « *bara* » qui signifie en fait « *tirer hors de ...* » On pourrait donc traduire : Dieu a tout tiré hors de Lui-même, c'est à dire que Dieu a « *accouché* » *des commencements du ciel et de la terre...* ». Et le concept de « **Tsimitsoum** », (comme nous l'avons énoncé p. 23) veut dire que l'Éternel, pour créer, a « **fait retrait** » d'une part de « son « **ÊTRE** » pour émettre hors de Lui des « **êtres** » distincts de Lui, mais issus de Lui, insufflés de son « **Souffle-Esprit-Neshamah** » et donc divins

par leur source. La Transcendance de Dieu par rapport à l'ensemble de sa Création signifie que Dieu est extérieur à cette Création, ce qui distingue les monothéismes de l'Hindouisme par exemple.

Mais, pour sa relation avec l'Homme, Dieu a établi une passerelle spécifique évoquée au livre de la Genèse :

« Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance »

(Gen. 1. 26)

« Le Seigneur Dieu ... insuffla dans ses narines (d'Adam) l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant ».

(Gen. 2. 7)

Si Dieu est « **Esprit** », et s'il a créé l'homme à son image et selon sa ressemblance, l'homme est donc une « âme-esprit » incarné dans un corps. Mais de quel genre d'esprit est-il pourvu ? Pour répondre, il faut entrer dans quelques précisions de vocabulaire :

Comme tous les animaux la créature humaine est pourvue d'un corps (hébreu : **basar**), mais il a été fait à l'« image » (hébreu : **tselem**), et à la « ressemblance » (hébreu : **demout**), et il a reçu l'« haleine de vie-esprit » (hébreu : **neshamah**). Il est de plus animé comme tous les animaux de *respiration, souffle, sens, vie biologique et mentale, instincts* (hébreu : **nefesh**).

Il est essentiel, au point où nous en sommes parvenus, de bien concevoir et accepter la pensée que l'homme, et lui seul parmi toutes les créatures, a reçu « l'haleine-de-vie-esprit » spécifique, insufflée en lui par Dieu, et donc de nature divine, qui lui permet une relation privilégiée avec le Créateur, et lui confère une étincelle de vie divine, donc une vocation à l'immortalité. En hébreu le mot haleine-souffle (**neshamah**) signifie aussi ce que nous appelons l'« **Esprit Saint** » figuré par les mots « **vent** », « **souffle** » en français et par « **pneuma** » dans le grec de la Septante (pour ce verset de Genèse 2.7 ci-dessus).

Ce mot « **neshamah** » n'est utilisé dans la Première Alliance que pour ce verset de Genèse 2.7 et quelques versets de Psaumes et du livre de Job visant l'ensemble des « vivants », c'est à dire des hommes et des animaux. Mais, la plupart du temps, lorsque la Première Alliance vise l'**Esprit Saint** investi par Dieu en l'Homme pour le « configurer » au plus haut niveau de l'image et de la ressemblance de l'Eternel, le texte utilise alors le mot « **ruah** ». C'est le cas de tous les hommes du Peuple Elu auxquels Dieu confie une mission exceptionnelle pour la bonne issue de son Plan de Salut et leur confère donc Son puissant secours pour qu'ils puissent assumer cette mission comme il faut... ou lorsque le secours ou la miséricorde divine sont nécessaires au Peuple de l'Alliance. Les citations à cet égard abondent. Par exemple :

« ... le palais est abandonné, la ville tumultueuse est délaissée ... jusqu'à ce que d'en haut l'esprit soit répandu sur nous. Alors le désert deviendra un verger »

(Isaïe 32. 14-15)

« Ne crains pas, mon serviteur Jacob, le Redressé, celui que j'ai choisi ... Je répandrai mon Esprit sur ta descendance ... »

(Isaïe 44. 2-3)

« Je vous donnerai un cœur neuf et Je mettrai en vous un esprit neuf ... Je mettrai en vous mon propre esprit ... »

(Ezéchiel 36. 26-27)

« Je mettrai mon esprit en vous et vous serez vivifiés »

(Ezéchiel 37.14)

« L'Esprit du Seigneur fondit sur lui et Samson, sans avoir rien en main déchira le lion ... »

(Juges 14. 6)

« Samuel prit la corne d'huile et il lui donna l'onction au milieu de ses frères et l'esprit du Seigneur fondit sur David à partir de ce jour-là »

(1 Samuel 16. 13)

La Shekhina :

Comme on le voit, la « **vie** » insufflée en l'Homme est : « *Parole, Haleine-Souffle, Esprit, Action et Mouvement* ». Tout cela émane d'un Dieu-Esprit dont la Puissance est « **manifestée** » à l'Homme et en l'Homme selon un deuxième concept, celui de la **Shekhina** !

C'est la « **manifestation** », dans l'Immanence de la Création, des puissance-parole-action du Dieu Transcendant. C'est ainsi que Dieu :

- parle à l'homme, par exemple à Moïse dans le buisson ardent,
- « descend » dans la nuée sur la Tente d'Assignation du désert de l'Exode,
- guide son peuple concrètement durant les 40 ans de cet Exode,
- inspire les prophètes pour transmettre ses volontés,
- est invisiblement présent dans le Saint des Saints du Temple, etc.

La **Shekhina** est également implicite à chaque instant dans le Nouveau Testament. Par exemple, la personne de l'ange Gabriel (nom qui signifie : Puissance de Dieu) venant pour l'Annonciation à Marie. De même, l'action de fécondation virginale de Marie, l'éclat du Christ lors de la Transfiguration, sa résurrection au matin de Pâque, de même que la présence des Chérubins de la Genèse (3.24) qui sont là devant le tombeau vide pour accueillir les femmes et leur annoncer la résurrection de Jésus et celle qui va suivre de l'humanité entière. Car le fruit en est pour elle la ré-ouverture de l'accès au Jardin de l'Eden, et à « l'arbre de vie ». Tout cela est « **shekhina** » par laquelle le Dieu-Esprit Transcendant intervient et, en quelque sorte **s'incarne** à des degrés divers dans l'Immanence de la Création.

Remarque

A vrai dire, le Judaïsme a hérité ce concept d'un très ancien Hindouisme : En effet celui-ci a désigné en langue sanscrit par le concept de la « **Shakti** » les notions de « pouvoir », « puissance », « force », « énergie ». et traduit la manifestation d'un Pouvoir Divin, de la Conscience et de la Force suprêmes, la Mère divine source de tout pouvoir, car cette Puissance de manifestation et d'action divines est représentée comme une Déesse dans cet ancien Hindouisme.

Que les mots « **Neshamah** », « **Ruah** » et « **Shekhina** » en hébreu soit des féminins, n'est donc pas fortuit

Nos théologiens chrétiens depuis des siècles auraient dû expliquer la « **Présence réelle** » du Christ dans l'Eucharistie, non pas par une « **transsubstantiation** » qui ajoute de l'énigme au mystère, mais par la **Shekhina** qui respecte le mystère, sans heurter le sens commun. Mais ils ignoraient l'hébreu, avaient divorcé d'avec la culture juive du Nouveau Testament, et ne raisonnaient qu'en fonction de leur conception de « l'Être » de Dieu, Alors que « l'Être de Dieu » est au-delà de toute compréhension et expression humaine.

Remarque

La compréhension de ce que représente authentiquement ce concept de « **Shekhina** » peut être compromise par certaines expressions du vocabulaire biblique concernant Dieu, avec un certain risque d'anthropomorphisme. Nombreux sont les passages de la Bible hébraïque, du Pentateuque notamment, qui parlent de la « **face** » de Dieu. Il est certain qu'il y a là un langage symbolique, ou « sapientiel », mais d'aucuns peuvent s'y tromper. Par exemple :

Exode 33.11 : « *L'Eternel parlait à Moïse face à face comme un homme parle à son ami* ».

Exode 33.20 : « *Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre* ».

Lévitique 17.10 : « *Je tournerai ma face contre l'homme qui ...* »

Deutéron. 5.4 : « *L'Eternel vous parla face à face sur la montagne* » .

Dans l'histoire de la Chrétienté ce risque d'anthropomorphisme a été constant et s'est déployé notamment dans l'art chrétien (cf. au plafond de la Chapelle Sixtine !). Ce risque n'a jamais conduit à des formes d'idolâtrie, mais a teinté l'évolution des formules théologiques. Mettre en parallèle et en « cohabitation » dans la personne de Jésus-Christ la « **nature-homme** » et la « **nature-Dieu** » est dangereux, car on peut oublier qu'il y a une Transcendance radicale entre les deux « natures » et qu'il est pour le moins prétentieux de vouloir mettre ainsi en formule la « **nature** » de Dieu.

Jésus était bien conscient de cela. Dans son entretien avec la Samaritaine (Jean chap. 4) il avait précisé : « **Dieu est Esprit** . » On ne l'adorera plus désormais dans un temple ...

Bien des siècles auparavant, le grec Parménide avait prononcé cette parole inspirée : « **La Pensée et l'Être ne font qu'un** ». Nos Pères grecs des grands Conciles l'avaient sans doute oublié.

Toutes ces réflexions doivent demeurer présentes à l'esprit lorsque l'on veut avancer dans la compréhension de ce qu'est une « Incarnation » selon la Bible.

Chapitre 8

L'incarnation divine authentique

Avatar ou Shekhina ?

• L'Incarnation-Avatar ?

Dans de nombreuses traditions religieuses, il est fait état d'**incarnations divines occasionnelles**, c'est-à-dire de la venue d'un « esprit » divin, donc immortel, dans un corps temporaire.

On trouve de tels récits dans la mythologie de l'Hindouisme. Le dieu Vishnou en la personne de Krishna, par exemple, serait né et aurait grandi comme un homme pour donner un message aux hommes, puis, ayant donné ce message, serait mort, et serait retourné dans la sphère céleste des divinités.

Pour Krishna, il n'est pas question d'une résurrection après sa mort. Un dieu n'a que faire d'un corps d'homme lorsqu'il retourne dans le Panthéon des dieux : Krishna était un esprit-dieu investi pour un temps limité dans un corps-homme.

Cela n'est aucunement une « incarnation » vraie. Krishna n'est pas une incarnation proprement dite, mais ce que cette littérature appelle un « avatar » de dieu, ce qui est tout différent.

De tels exemples abondent aussi dans la Mythologie gréco-latine, racontant que des dieux et déesses de l'Olympe-Panthéon se seraient approchés, manifestés aux humains.

Remarque :

Dans le langage courant, le mot « avatar » est employé dans une signification seconde, de sorte que cette notion peut être confuse. Voici comment la base de données Wikipedia explique ce terme :

Dans l'hindouisme, un **avatar** (**avatâra**, en sanskrit "descente", au sens de "descente du ciel") est l'incarnation d'une divinité sur terre, en réponse à un besoin de l'humanité.

« Pour la sauvegarde du bien, déclare Krishna dans la Bhagavad-Gîtâ, pour la destruction du mal et pour le rétablissement de la loi éternelle, je m'incarne d'âge en âge. » (IV, 8) ...

La notion d'avatar n'a été pleinement développée que dans la mythologie tardive, mais elle se trouve déjà contenue dans les Upanishad. Sous forme personnifiée, le principe ultime, qui a manifesté le monde, s'y incarne à nouveau : «L'ayant façonné, il y entra» (Taittirîya Upanishad, II, 6).

Le vaïshnavisme distingue plusieurs types d'avatars, Krishna y étant seul considéré comme un avatar complet de Vishnu (Purnavatara) en tant que principe ultime. Les autres avatars sont alors décrits comme des incarnations partielles ou des manifestations de certains aspects du divin. La fonction première de l'avatar est cependant chaque fois la même : rétablir le dhârma ou la loi éternelle en instaurant les principes de connaissance appropriés à l'époque à laquelle il se manifeste. À cette fin, l'avatar est parfois assisté de vibhûti ou pouvoirs spéciaux, alors personnifiés sous forme de compagnons qui le soutiennent dans sa tâche.

Si la notion « d'avatar » est bien comprise dans l'Hindouisme, il faut bien reconnaître qu'elle correspond hélas à certains courants de pensée dans le Christianisme par rapport à la personne du Christ : nous allons le découvrir plus loin.

• L'Incarnation Shekhina

Il est tout-à-fait remarquable que le livre des Actes des Apôtres (14. 8) cite l'épisode suivant de la venue de l'apôtre Paul et de son compagnon Barnabas à Lystres, ville d'Asie Mineure. Paul dans la rue guérit un infirme de naissance. La foule (de culture grecque) crie au miracle et prend Paul et Barnabas pour Hermès et Zeus qui auraient pris figures d'hommes pour faire à la ville l'honneur d'une visite. Et cette foule se met en devoir de célébrer un sacrifice d'animaux en hommage à ces dieux. Paul, bien sûr, détrompe, mais à grand'peine, cette foule.

Et Paul ne peut avoir oublié cette aventure de Lystres intervenue vers l'an 46 ou 47, lorsqu'il a écrit son Epître aux Colossiens une dizaine d'années après. Il y traite précisément de l'Incarnation en Christ, et s'exprime de la façon suivante:

« *En lui, (Christ) habite corporellement toute la plénitude de la divinité* ». (Colossiens 2.9)

Pour caractériser la présence de la divinité en Christ, Paul aurait pu dire simplement : "Christ est Dieu".

Il ne le dit pas, mais il use d'une périphrase : « *en lui habite corporellement ...* ». en insistant même, puisqu'il précise « *toute la plénitude de ...* ».

Concernant cette incarnation de Dieu en Christ, Paul a voulu prévenir deux risques de déviation dans l'esprit des Colossiens :

- Le risque de les faire sortir du monothéisme, ce qui est bien impensable de sa part à lui, Paul, juif et pharisien.
- Le risque de les laisser s'orienter vers un Christ-avatar de Dieu, car l'ambiance spirituelle du paganisme ambiant allait dans ce sens.

Il a même ajouté le mot « corporellement », qui a priori ne s'imposait pas, mais par lequel il tenait à préciser que l'incarnation divine imprègne la totalité de la personne de Jésus de Nazareth, âme-esprit certes, mais corps aussi.

Donc, le Christ n'est pas une âme-esprit-Dieu investi à titre temporaire dans un corps-homme, ce qui serait un avatar.

Et Paul confirme, s'il en était besoin, qu'il demeure là dans une conception fidèlement juive, et non pagano-grecque, de l'incarnation en Christ : il emploie le verbe grec « *habite* », un peu insolite en la circonstance, parce que, bien qu'écrivant en grec, il pense en hébreu, et qu'en hébreu « habiter » est « shakhan » de la même racine que Shekhina.

Pour Paul, la nature de la divinité incarnée en Christ, n'est pas de l'ordre de l'avatar, qui serait une manifestation temporaire de Dieu en milieu humain, ni du domaine d'une spéculation sur l'« Être », mais est bien de l'ordre de la Shekhina, manifestation exceptionnelle de l'Eternel.

D'ailleurs, l'évangéliste Jean dans son fameux Prologue écrit lui aussi, parlant du Christ, Fils de Dieu :
« *Il a habité parmi nous* » (Jean 1. 14)

• **Des querelles bien déplacées**

Il est incompréhensible que les Pères de l'Eglise n'aient pas tenu compte de cette Epître aux Colossiens, lors des grands Conciles Christologiques des 4^e au 6^e siècles. Elle eût rendu et rend toujours aujourd'hui sans objet leurs querelles et intrigues sur la nature de la divinité du Christ ou en Christ.

Ces Pères grecs étaient prisonniers de la philosophie dualiste platonicienne. Pour eux, lorsque Dieu s'incarne, c'est l'Esprit divin qui prend possession d'un corps humain. Autrement dit en Jésus, Dieu se serait incarné dans un homme incomplet, un corps humain formé dans le sein de Marie, et dans lequel l'Esprit de Dieu lui-même a constitué l'âme. De là, les spéculations sans fin des Conciles attribuant à l'unique personne de Jésus deux natures distinctes, l'une divine cohabitant avec l'autre humaine. Comment s'étonner que dans l'esprit de beaucoup de penseurs de l'Eglise, la nature divine en Jésus ait dominé, voire écrasé la nature humaine. D'autres ont affirmé qu'il y avait « union » entre ces deux natures mais sans, bien entendu, pouvoir préciser de quelle *sorte* d'union il s'agissait.

Nous avons commenté tout cela dans nos Cahiers 2 et 3. Il est bon d'y revenir.

Le Nouveau Testament montre Jésus comme un homme, certes exceptionnel, car « envoyé de Dieu » avec des pouvoirs surhumains, et étant même pour ses disciples le Messie attendu par Israël pour sa libération, mais nullement Dieu en personne. Les deux disciples rentrant chez eux à Emmaüs le soir de Pâque, désespérés par l'issue dramatique de la Passion, décrivent ainsi leur Rabbi à l'inconnu rencontré en chemin :

« ...Jésus de Nazareth, qui fut un prophète puissant en action et en parole devant Dieu et devant tout le peuple ... Nous, nous espérions qu'il était celui qui allait délivrer Israël ... »
(Luc 24. 19-21)

Les premiers siècles de l'ère chrétienne ont été remplis des luttes théologiques entre Pères de l'Eglise lors des grands Conciles Œcuméniques des 4^e au 6^e siècles pour définir « Qui » est le Christ en tant que Dieu incarné. Ces péripéties s'expliquent par le fait que les Autorités de l'Eglise étaient alors en grande majorité de culture grecque et interprétaient les témoignages du Nouveau Testament selon leurs modes de pensée néo-platonicienne. Ils sont demeurés imperméables à l'immense patrimoine culturel et spirituel qui depuis des siècles traduisait l'expérience qu'avait le Peuple Elu des façons multiples qu'avait l'Eternel de se manifester concrètement parmi les hommes et dans les hommes, sans sortir de Sa « Transcendance ».

L'Incarnation est alors décrite par la Théologie chrétienne traditionnelle comme *'la venue de Dieu dans la chair'* et le résultat est réputé donner un être à la fois homme et Dieu. A bien réfléchir, c'est là maximiser les énigmes. D'abord, personne ne sait « **Qui** » est Dieu. Et le mot « chair » a de multiples sens. Si de plus l'expression théologique doit en être traduite d'une langue dans une autre, c'est-à-dire de l'hébreu de la culture juive au grec des Pères de l'Eglise, il s'ajoute aux mystères intrinsèques les aléas de tout passage d'une culture humaine à une autre. Par exemple en hébreu, puisque c'est la langue-véhicule de notre « source » principale, le mot « chair » : « *basar* » peut signifier : *viande, chair, corps, créature, homme, parent, parenté* ».

Alors, quel sens choisir si on veut traduire ce mot en grec ? Réponse : « Celui qui vous arrange selon ce que voulez démontrer ! Car le grec offre des mots différents pour chacun de ces sens !

Les péripéties théologiques de la christologie ont atteint un sommet lors du Concile d'Ephèse en Juin-Juillet 431, Concile auquel est resté attachée dans l'histoire l'appellation familière de « brigandage d'Ephèse ». S'y sont affrontées dans des conditions de violence, y compris physique, inouïes les définitions de l'incarnation dans le Christ données par deux Eglises chrétiennes différentes, celle d'Antioche dont Nestorius, Patriarche de Constantinople, était issu et l'Eglise d'Alexandrie dont le patriarche était Cyrille. Nestorius soutenait que en Christ étaient « *deux natures, divine et humaine, en une personne* ». Cyrille répondait qu'au contraire en Christ étaient « *une personne en deux natures, divine et humaine* ».

Il n'y a pas là une simple et loufoque plaisanterie. L'opposition est profonde : Nestorius plaidait pour une « *christologie des natures* » et Cyrille pour une « *christologie de la personne* ». Nestorius et l'Ecole d'Antioche, insistaient sur la pleine humanité et la pleine divinité du Christ, d'où résultait une union de ces deux natures complètes, mais demeurant distinctes. Et, c'est la nature humaine du Christ, qui seule est née de Marie, qui seule est morte sur la croix et est ressuscitée. Donc il est impensable que Marie soit réputée « *Théotokos* » c'est-à-dire « *Mère de Dieu* ». Elle n'est « Mère » que de la nature humaine du Christ.

Cyrille et l'Ecole d'Alexandrie répliquaient : Non ! On ne peut couper en deux la personne du Christ. Pour former la « nature » du Christ, le Verbe s'est fait chair en une union indissoluble des natures humaine et divine fondues en une seule nature christique. Il en résulte donc que lors de la conception de Jésus, la nature humaine a été radicalement absorbée par sa nature divine. Le Verbe de Dieu a totalement assumé la nature humaine, dont il s'est revêtu.

Cela a donné ultérieurement la doctrine monophysite (copte) ne voyant subsister dans le Christ que la seule nature divine, celle-ci ayant absorbé la nature humaine.

Et donc, selon cette doctrine d'Alexandrie, c'est le Christ tout entier un et indivis, homme **et** Dieu, Verbe incarné, qui est né, a souffert et a été crucifié. Il a suffi à certains Pères de l'Eglise de la fin du 2^e. siècle, partisans de la doctrine du Docétisme, de radicaliser cette conception de l'incarnation pour affirmer que l'apparence humaine du Christ était pure illusion, qu'il avait un corps seulement céleste et éthéré, un peu à la manière des fantômes, c'est-à-dire non fait de matière. Certains penseurs, tels Noëtos de Smyrne et Sabellius le Lybien, soutinrent même que Jésus et Dieu le Père étaient la même « personne », que c'est donc en Jésus le Père lui-même qui est né de Marie, est mort sur la croix et s'est ressuscité lui-même le troisième jour... On trouve même cette conception dans certains cantiques de nos églises !

Le gâchis est consternant !

Echapper au Labyrinthe

Si l'on demeure enfermé dans le dualisme néo-platonicien, on ne peut sortir de ce labyrinthe théologique et métaphysique. Alors, Jésus est-il homme ou Dieu, ou est-il les deux, mais comment ? Qui peut répondre, autrement que par des raisonnements aléatoires ou des affirmations gratuites ? Comment en sortir ?

En revenant dans le creuset de la culture juive du Nouveau Testament, les titres donnés à Jésus par ses contemporains ont abondé : *Fils de l'homme, Fils de Dieu, fils de David, Seigneur, Messie, roi des Juifs, Rabbi*, etc. Mais pratiquement chacune de ces appellations avait des sens différents pour les Juifs et pour les païens. Et surtout ce titre de Messie qui lui a été donné par ses proches et la foule juive de son vivant, mis en doute lors de sa Passion (comme le prouve l'abattement des disciples d'Emmaüs) a pris de l'ampleur après sa résurrection.

Tant que la majorité dans l'Eglise est demeurée judéo-chrétienne, c'est-à-dire jusqu'aux générations qui ont suivi la destruction du Temple et de Jérusalem en 70, Jésus a été vu comme un **homme** envoyé par Dieu pour une mission exceptionnelle de transformation-accomplissement du monde, mais en aucun cas il n'a été considéré comme Dieu. Il est vrai que dans la littérature talmudique, le Messie attendu par Israël est compris de multiples façons qui vont de la condition simplement humaine à des états de nature plus spécifiquement spirituels qu'on pourrait qualifier d'intermédiaires entre la nature divine et la nature humaine. Mais cela reste dans le sillage des livres bibliques sapientiaux qui ne font que traduire par un mode d'expression hellénisé la diversité des formulations du monothéisme hébreu (comme, par exemple, pour la Sagesse dans le livre des Proverbes). Et en aucune manière ce Messie n'est fait l'égal de Dieu.

Par contre, lorsqu'après 70 l'Eglise-mère juive s'est trouvée dispersée hors de Jérusalem et du territoire d'Israël parmi les pagano-chrétiens de la diaspora, les vues portées sur la nature intime du Christ se sont complexifiées de façon croissante ... et dangereuse ! Cette tendance était favorisée par l'ambiance culturelle environnante dans cette diaspora.

Chez beaucoup de penseurs chrétiens de culture grecque le Christ a été vu un peu comme Héraclès, (Hercule dans le Panthéon romain) héros devenu dieu. Il est fils né des amours de Zeus et d'une mortelle, Alcmène. Jésus n'est-il pas engendré par l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire par Dieu Lui-même, en une mortelle, Marie de Nazareth : quelle différence ? Dans ce contexte de culture grecque, nous l'avons vu, il est habituel de considérer selon la mythologie traditionnelle que les dieux de l'Olympe peuvent prendre occasionnellement un corps humain pour venir se manifester de manière visible parmi les hommes.

Et, de façon plus prosaïque, des empereurs romains, tels Domitien, n'ont pas hésité à se proclamer « fils de Zeus » ! Alors, Le Christ n'est-il pas bien plus grand qu'un empereur romain ? Comment donc sortir de ce labyrinthe métaphysique grec ?

Tout simplement, comme nous l'avons déjà dit, en méditant l'Ecriture Sainte, Première Alliance et Nouveau Testament, de culture juive. L'Incarnation authentique ne résulte pas de la cohabitation dans un même être de deux natures, l'une divine et l'autre humaine. Elle procède, par la grâce de Dieu d'une **métamorphose** de la personne humaine toute entière, corps-âme-esprit, pour la rendre aussi intensément qu'il se peut, selon ce que dit le livre de la Genèse, « à l'image et selon la ressemblance de Dieu ».

Mais, sera-t-on tenté d'objecter, tout homme depuis l'Adam de la Genèse a été créé ainsi, alors quelle différence avec le Christ ? Réponse : Sur le plan des principes, il n'y a pas de différence, paradoxe apparent dont l'apôtre Paul nous permet de nous dégager, dans ce verset que nous avons déjà cité, lorsqu'il écrit :

« ...en lui (Jésus) habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Coloss. 2.9)

En bon juif, tenant de la Transcendance absolue de Dieu, et du monothéisme sans concession, il s'est bien gardé de dire : « Jésus est Dieu ». Il a tout de même émis l'affirmation péremptoire qu'en Jésus réside *la plénitude de la divinité*. Et il a même appuyé en précisant : « **toute** » la plénitude ... Comme s'il pouvait y avoir des plénitudes partielles !

Plutôt que d'affirmer que « Jésus est Dieu », Il a donc employé une périphrase dont la signification profonde n'est perceptible que reçue et insérée dans la culture juive. Car dans son verset, nous l'avons dit plus haut, mais il faut le rappeler ici, il y a **deux mots-clés** :

Il a employé, en grec, le verbe « **habiter** » assez imagé en la circonstance pour évoquer une réalité de cette ampleur, alors que la richesse du vocabulaire grec lui offrait bien d'autres mots. Il a choisi ce verbe parce que, écrivant en grec à des chrétiens de culture grecque, il pensait en hébreu sa langue maternelle et spirituelle. En hébreu « **habiter** » se dit « **shakhan** » qui est de la même racine que « **shekhina** ». Pour Paul, donc, la divinité en Christ est de l'ordre de la « **shekhina** », manifestation visible de la Présence-Puissance de Dieu. Elle n'est pas de l'ordre de « **l'Être** ».

Et Paul a ajouté dans son verset le mot « **corporellement** », qui a priori semble ne pas s'imposer. Pour lui, affirmer « **toute la plénitude de la divinité** » ne suffisait donc pas ? En fait, il a voulu prévenir toute tentation possible des Colossiens baignant dans la diaspora païenne de culture grecque de voir en Jésus un « **avatar** » de Dieu et non une « **incarnation vraie** ». Pour Paul, Jésus n'est pas la descente d'un « **Esprit-Âme Dieu** » dans un « corps-homme », un peu, pour employer un langage moderne, comme on placerait un moteur dans une carrosserie de voiture. Pour Paul, la Présence-Puissance de Dieu imprègne la totalité de la personne de Jésus, non seulement âme et esprit, mais corps aussi. Rappelons-nous ce verset du livre de la Genèse (2.7) précisant que l'Éternel souffla dans les « **narines** » de l'homme (Adam) son haleine de vie (divine). Par les « narines », le souffle divin a imprégné toute la personne de l'homme.

Ces subtilités fondamentales ont échappé à la grande majorité des Pères de l'Église qui au long des siècles ont formulé les dogmes chrétiens. Elles sont de même étrangères à la grande majorité des théologiens d'aujourd'hui, comme bien sûr aux catéchèses communes.

Certains auteurs de nos jours ont cependant perçu les clés du mystère. Notamment le Père Frédéric Marlière dans son livre « *Et leurs yeux s'ouvrent* » (p. 234) :

« Bien que Jésus soit venu parmi nous en notre horizontalité existentielle, ce n'est pas le Verbe, rigoureusement parlant, qui est descendu dans sa nature humaine, mais c'est elle (en sa réalité ontologique) qui a été élevée à la verticalité divine. L'incarnation est donc une assumption qui exalte la nature humaine à un tel point de perfection qu'elle en est divinisée ... ».

Cela peut en effet qualifier ce que Jésus a reçu et accompli en vertu de ce type d'incarnation, mais par assimilation et grâce de Dieu, cela concerne tout homme aussi. Le Père F. Marlière, en effet poursuit sa pensée :

« ... C'est de là que vient le scandale de l'Évangile. D'une part, en effet, cette assumption ne concerne pas seulement la nature personnelle de Jésus, mais la nôtre aussi, avec son péché, ses misères, sa souffrance et sa mort. Elle n'apparaît, d'autre part, que dans sa manifestation sensible donc discursive ou progressive, à travers les faits et gestes du Christ ».

On le voit, le Père Marlière rejoint, en parlant « **d'assomption** » pour esquisser ce qu'est l'Incarnation vraie, cette notion de « **métamorphose** » de la nature humaine que nous avons suggérée plus haut. Comme on est loin, là, des abstractions rationnelles des Pères grecs spéculant sur les métaphysiques de l'« **Être** » et des « **natures** ». Le Père Marlière, sans le dire, adopte la seule clé qui respecte le mystère sans le violer. Pour lui, l'incarnation ne juxtapose, ni ne fusionne les natures divine et humaine, elle amorce une **métamorphose** ontologique de l'être humain dans ses trois composantes corporelle, psychique et spirituelle, en direction de sa finalité ultime, le retour dans l'intimité du Créateur et Père. Et cette finalité est bien évidemment ce en quoi consiste la « Bonne Nouvelle ».

C'est bien ce que Jésus avait annoncé à ses disciples, juste avant de rejoindre le Père et de s'asseoir « **à la droite de la Majesté dans les cieux** » (Hébreux 8. 1) , lorsqu'il leur a promis leur métamorphose radicale dans la venue sur eux du baptême de feu de la Pentecôte, actualisant ce que le prophète Joël avait annoncé en son temps de la part de Dieu:

« Après cela, je répandrai mon Esprit sur toute chair ». (Joël 3. 1)

Toute cette manière de penser le mystère de l'Incarnation semble une offense à la Tradition Théologique de la Chrétienté dans son ensemble. Mais c'est sans impertinence que nous pourrions souhaiter à cette Chrétienté d'avoir le courage de reformuler les « vérités » qu'elle enseigne depuis des siècles. Car elle s'est écartée non seulement de ce disait et ne disait pas le Nouveau Testament, mais également des enseignements de Maîtres chrétiens bien plus proches de nous et d'une autorité difficilement contestable.

Saint **Thomas d'Aquin** a écrit, en effet, dans sa Somme (III q. 16, a.6), concernant l'Incarnation :

« ... quand nous disons "le verbe s'est fait chair", il n'y a aucune espèce de mutation dans le verbe, mais seulement dans la nature humaine transformée dans l'unité de cette personne humaine. Et quand on dit que Dieu s'est fait homme, on ne le comprend pas comme une quelconque transformation de la part de Dieu, mais seulement de la part de la nature humaine ».

De même, le théologien franciscain **Jean Duns Scot**, contemporain, à une génération près de Thomas d'Aquin, a fourni une précision complémentaire présentant l'Incarnation comme une union, c'est-à-dire une certaine « **relation** » entre Dieu et la nature humaine assumée :

« Cette relation entre Dieu qui assume et la nature humaine assumée est réelle prise du côté de la nature humaine assumée, elle est de « pure raison » prise du côté de Dieu qui assume »..

C'est cette « relation » **transformante** qui selon le Plan divin de Création-Salut conduit peu à peu l'humanité tout entière vers l'accomplissement de sa vocation ultime. Celle-ci est pour l'homme de rejoindre sa Source Première dans le Jardin de l'Eden ré-ouvert, accomplissement compromis par la Transgression originelle, mais dont le Christ, Homme Nouveau, Dernier Adam, selon la formule de l'Apôtre Paul (1 Corinthiens 15. 45) a restauré les voies d'accès en toute plénitude par sa mort et sa résurrection, clés de la mort et de la résurrection de tout homme de bonne volonté ...

Ne sagit-il pas là de l'Unique et merveilleuse BONNE NOUVELLE qui soit digne d'être proclamée ?

Troisième Partie

UNE NOUVELLE EVANGELISATION

Si la BONNE NOUVELLE est bien de portée universelle, il en résulte que ceux qui en ont été les premiers bénéficiaires privilégiés, les chrétiens, ont aussi un devoir premier de se mettre en situation de proclamer cette BONNE NOUVELLE dans les meilleures conditions possibles.

L'Évangélisation, qui est l'annonce de cette BONNE NOUVELLE, devait donc constituer l'activité essentielle, prioritaire, des différentes Eglises.

Il serait bien présomptueux de notre part de vouloir définir les conditions à remplir pour tous les chrétiens. Dans cette troisième partie nous allons apporter des propositions concrètes pour ce qui concerne l'Eglise Catholique dans laquelle nous vivons la foi chrétienne.

En espérant et comptant sur la bénédiction de l'Éternel sur Son Eglise, tout entière, bénédiction qui seule enrichit !

Evangeliser : pourquoi ?

Selon quels principes ?

De nos jours le Christianisme se développe rapidement dans certains pays comme la Chine, l'Amérique latine, divers pays musulmans tels que l'Algérie. Mais il se développe sous la bannière des Jeunes Eglises, Evangéliques, Pentecôtistes, etc. Parallèlement les vieilles Eglises traditionnelles comme l'Eglise Catholique se vident de fidèles, de pratiquants, de séminaristes. Si en masse les fidèles catholiques quittent leur Eglise pour rejoindre des Eglises Evangéliques ou Pentecôtistes, il faudrait se demander pourquoi.

La sécularisation en Europe a des racines complexes. Lorsqu'il se produit une catastrophe naturelle, un attentat, un meurtre odieux, les foules vont assister à un « service religieux » dans la paroisse catholique du coin... où en temps ordinaire elles ne mettent jamais les pieds. Pourquoi ? On a accusé le Siècle des Lumières d'être à l'origine de cette sécularisation. Mais au départ les penseurs de ces Lumières ont érigé des principes qui sont nettement issus de l'Evangile: Liberté, Egalité, Fraternité.

Certes l'application sociologique de ces principes n'a pas été depuis lors à la hauteur de ce qu'on pouvait en espérer. Mais il aurait fallu les accompagner d'une véritable catéchèse, laquelle sans doute aurait opté pour en inverser les termes en disant : Fraternité, Egalité, Liberté.

Car la « Liberté » ne s'improvise pas. Si on commence par proclamer la « **Liberté** », la nature faillible des hommes la fera dégénérer en « **Licence et Permissivité** ». Ensuite, « l'**Egalité** » sombrera dans l'« **Egalitarisme** », c'est-à-dire un « **nivellement par le bas** ». Il faut donc enseigner d'abord que tous les hommes sont « **Frères** », issus d'un même Père. Donc entre eux devra se développer par l'amour fraternel et l'entraide une « **Egalité des chances** » et non un appétit jaloux d'égalité visant un « **nivellement des situations** », qui n'est qu'utopie despotique, comme on l'a bien constaté dans le « marxisme ». Alors la « **Liberté** » vraie résultera, non de l'Institution d'une gouvernance autoritaire et répressive, mais de la capacité de chaque citoyen de s'administrer à lui-même la discipline de comportement individuel et fraternel, fruit du renoncement à soi-même, nécessaire à la paix et à la promotion sociale.

A tout prendre, il semble que la sécularisation ambiante depuis les **Lumières** ne provienne pas essentiellement d'une progression d'un athéisme philosophique, mais d'une, protestation implicite contre les abus de pouvoirs d'une Institution Ecclésiale autoritaire et répressive: la progression de cet athéisme n'est qu'une conséquence. L'Eglise a depuis Constantin vécu en collusion avec le pouvoir civil, prétendant même souvent le dominer. Elle a lutté de front durant des générations contre le développement de la « démocratie » politique, comme elle avait lutté contre les évidences de la science qu'exposaient Copernic et Gallilée, comme elle a plus tard condamné le « Modernisme », au lieu de le « spiritualiser ».

Une autre cause de sécularisation à notre époque dans l'hémisphère occidental est l'hypertrophie du confort de vie durant les « 30 Glorieuses ». Semblable sécularisation a jadis détourné spirituellement le Peuple Elu installé dans l'opulence de la Terre Promise, succédant au dénuement des 40 ans au désert de l'Exode. Les derniers discours de Moïse à son Peuple sur le point d'entrer dans cette Terre de Canaan, montre que Moïse ne se faisait guère d'illusion sur la future fidélité des Hébreux à l'Alliance avec l'Eternel !

Les esprits s'agitent de nos jours dans l'Eglise Catholique pour souhaiter et entreprendre une Nouvelle Evangelisation. Le plus souvent, il ne s'agit que de modifier les catéchismes, de faire face à la pénurie croissante des prêtres par quelques élargissements mineurs du rôle des laïcs dans la pastorale.

Il nous faut être bien conscients que redresser le cours des évolutions contemporaines implique des changements drastiques à la fois dans les modes de gouvernement de l'Institution et dans les manières de vie et de penser de chaque baptisé. Il en est de l'Eglise comme de notre présente

Démocratie politique et économique. Les racines de leurs graves crises respectives plongent dans un passé de nombreux siècles pour l'une et de plusieurs décennies pour l'autre.

La timidité n'est plus recevable. C'est le courage et la lucidité qui s'imposent, avec l'aide du Paraclet que Jésus a promis d'envoyer pour faire ressouvenir ses disciples de ses enseignements. Alors, devrait d'abord s'imposer la simple mémoire, car le Concile Vatican II avait tracé sept orientations précises, qu'il est bon de rappeler. En fonction desdites orientations et de diverses pistes de réflexion tirées de l'Écriture elle-même, on trouvera donc dans les chapitres ci-après dix propositions qui nous semblent élémentaires :

Propositions du Concile Vatican II

Et modalités implicites de leur application.

1re Proposition conciliaire : Une Église peuple de Dieu

Passage difficile d'une Église cléricale à une Église des baptisés

Tâche prioritaire : La formation de communautés responsables

2e Proposition conciliaire : Une Église missionnaire

Passage difficile d'une Église de chrétienté à une Église missionnaire

Tâche prioritaire : La transmission de la foi

3e Proposition conciliaire : Une Église qui met en évidence la Parole de Dieu

Passage difficile d'une Église du rite à une Église de la Parole

Tâche prioritaire : La mise en évidence de la Parole

4e Proposition conciliaire : Une Église au cœur du monde (ferment)

Passage difficile d'une Église d'adaptation au monde à une Église de participation à la mutation du monde

Tâche prioritaire : La participation au défi de la civilisation

5e Proposition conciliaire : Une Église centrée sur la personne

Passage difficile d'une Église des normes à une Église de l'expérience humaine et spirituelle

Tâche prioritaire : L'accompagnement des personnes

6e Proposition conciliaire : Une Église ouverte aux cultures

Passage difficile d'une Église uniforme à une Église plurielle

Tâche prioritaire : L'accueil véritable des diversités, notamment culturelles

7e Proposition conciliaire : Une Église servante et pauvre

Passage difficile d'une Église soucieuse de l'ordre social légitime à une Église soucieuse des pauvres

Tâche prioritaire : Le parti pris pour les pauvres

Nos Dix Points de base suggérés pour la Nouvelle Évangélisation

1. Importance de l'Écriture Sainte dans la formation des Chrétiens,
2. Nature et Fécondité des Sacrements,
3. Caractère Synodal de la hiérarchie de l'Église,
4. Place des Laïcs dans la vie de l'Église,
5. Admission des femmes dans les « ministères »,
6. Reformulation des « vérités à croire » : Actualisation. Inculturation,
7. Recours à l'Esprit Saint – Paraclet,
8. Engagement et fermeté dans le « combat spirituel »
9. Restauration de l'exercice des charismes,
10. Fraternité entre toutes les grandes Religions. Le Christianisme est une Bonne Nouvelle adressée à toutes : Réconciliation des Églises et Solidarité des Religions

Remarque

Il n'est pas inutile avant d'aller plus loin de se pencher quelque temps sur le concept de « nouvelle évangélisation » dont il est fait ici mention.

Le terme vient, comme il a été dit, de certains milieux d'avant-garde au sein de l'Eglise Catholique. L'idée était de faire appel à l'ensemble de l'Eglise pour qu'un renouvellement en profondeur soit entrepris afin que le visage de l'Eglise soit débarrassé des clichés vieillots qui lui collait à la peau et ce, en vue de mieux se faire entendre du monde moderne en rapide évolution. Il fallait donc se tenir à la fois dans l'axe central des Ecritures et de la Révélation, tout en faisant apparaître les domaines où des aggiornamenti semblaient nécessaires. Tout en s'écartant évidemment de toute critique à l'égard de la façon dont l'Eglise avait géré jusque là l'annonce de l'Evangile au monde !

Défi impressionnant, s'il en est, démarche redoutable et risquée car il s'agit de ne pas laisser croire qu'il pourrait y avoir un autre Evangile !

Cette initiative née au sein de l'Eglise Catholique était donc motivée par un désir de réforme interne. Elle se trouva peu à peu relayée jusqu'aux plus hauts niveaux de l'Eglise et rejoignait ainsi certaines orientations du Concile Vatican II. Les 10 propositions exposées ci-dessus le sont dans cette perspective.

Comment fut accueillie cette initiative dans les autres milieux religieux ? Ce mouvement d'idées y fut observé avec attention, et même avec une certaine sympathie globale. Mais il suscita pourtant parfois certaines inquiétudes : on pouvait se demander si à la faveur de l'évolution ainsi souhaitée, on n'assisterait pas à une certaine radicalisation dans les rapports extérieurs. Est-ce que, sous le vocable « évangélisation », on n'assisterait pas au retour d'un certain prosélytisme agressif ? Par exemple, le judaïsme ne pouvait-il craindre un retour de l'appel à la conversion des juifs ? Même si ces craintes ne furent pas publiquement exprimées, elles furent assez présentes pour qu'un certain raidissement put être perçu.

Est-ce à dire que les mêmes préoccupations d'une meilleure lisibilité du message donné n'auraient pu trouver un écho, et faire des émules dans les autres églises ? A notre connaissance, il n'en fut rien. Ce n'est pas qu'un semblable rafraîchissement n'aurait pas été nécessaire ; on a toujours intérêt à bien ajuster le message que l'on veut donner, à la situation ambiante. Mais les autres courants religieux avaient alors d'autres préoccupations plus prioritaires.

Une mention particulière mérite d'être apportée concernant le courant des « Evangéliques ». En effet ce courant est reconnu comme étant particulièrement porté sur l'Evangélisation, à tel point que les médias, hélas souvent mal informés, parlent, non pas des « évangéliques », mais des « évangélistes ». Lapsus ou ignorance, on ne sait ! Mais cette erreur de langage est du moins symptomatique, car ce milieu religieux est également reconnu comme celui qui se développe le plus rapidement dans le monde, d'une part au dépens des incroyances diverses et des religions non chrétiennes, d'autre part aussi il faut bien le reconnaître au dépens des autres églises qui assistent à une certaine fuite de leurs membres vers les églises évangéliques dans lesquelles ils trouvent une ambiance fraternelle plus porteuse.

Cette caractéristique est suffisamment intéressante dans le cadre du présent Cahier, pour qu'on y consacre quelques lignes.

Ce qui fait la force des évangéliques c'est la conviction que l'on ne naît pas chrétien, mais qu'on le devient par une adhésion volontaire, lucide, intériorisée. Cette « conversion » du cœur provoque, par l'action de l'Esprit Saint, une « nouvelle naissance », un nouveau départ dans la vie, lequel renverse les priorités, modifiant fondamentalement, non seulement les convictions religieuses, mais aussi les équilibres de vie. La conversion est attribuée à l'action intérieure de l'Esprit de Dieu qui fait de cet homme qu'il a visité une « nouvelle créature », un « enfant de Dieu », assuré désormais d'avoir reçu par grâce, sans aucun mérite, le salut éternel.

Il est évident que tout homme recevant brutalement une telle conviction se retrouve immédiatement être un nouvel homme qui déborde de reconnaissance et du désir de partager sa découverte. L'évangélisation est donc pour lui l'action naturelle, quotidienne, totalement spontanée, sous forme du témoignage. Il ne se pose pas de questions théologiques complexes, étant propulsé sans avoir besoin de formation particulière dans les premières manifestations du combat spirituel. Il est tout prêt de recevoir l'action de l'Esprit de Dieu dans sa vie, puisqu'il est conscient d'avoir été l'objet de l'attention personnelle et profonde du Seigneur.

Bien évidemment, il n'est encore qu'un enfant spirituel, ayant à recevoir les attentions de ses frères, eux-mêmes enfants de Dieu, et la vie d'église lui est précieuse car c'est là qu'il peut acquérir l'expérience d'une lecture enrichissante des Ecritures.

Ce descriptif standard des « évangéliques » peut paraître dithyrambique, mais il est probable que bien des « évangéliques » s'y retrouveront peu ou prou.

L'intérêt d'une « Nouvelle Evangélisation » dans les Eglises traditionnelles, où elle apparaît d'une nécessité urgente, devrait, semble-t-il, s'inspirer des méthodes et comportements qui font le dynamisme des communautés évangéliques.

Ce point de vue n'est-il pas trop simple, voire simpliste ? Comment le relier aux enjeux tels qu'ils sont développés dans ce Cahier ? Une réponse est suggérée dans les chapitres suivants qui sont consacrés à expliciter les 10 points proposés pour une telle « Nouvelle Evangélisation » au sein et au travers de l'Eglise Catholique.

Socle de base : L'Écriture Sainte et les Sacrements

L'Écriture Sainte

D'abord il est nécessaire de redonner à cette Écriture Sainte la première place dans la formation spirituelle et morale des baptisés... que ce soient les baptisés dans l'enfance, les catéchumènes à l'âge adulte, ou les candidats au sacerdoce dans les Séminaires. Un ami impliqué récemment durant plusieurs années dans la catéchèse d'une importante institution d'enseignement catholique, s'est vu conseiller : « *Ne parlez pas aux adolescents de la Bible, dès qu'on leur parle de la Bible, ils arrêtent d'écouter. Notre ami a posé la question : Alors de quoi vais-je leur parler ? Réponse : Nous avons des "parcours" très bien faits à votre disposition ...* ».

Un séminariste et un prêtre âgé interrogés par nous sur l'importance du temps consacré dans l'ensemble de leur formation de prêtres à l'étude de la Bible, d'un côté, et à toutes les autres matières, d'autre part, ont répondu, le premier : entre 20 et 30 % pour la Bible, le second : entre 10 et 15 %

Dans les Eglises issues de la Réforme, notamment les Eglises Évangéliques, les proportions sont inverses entre la Bible et toutes ces autres matières. Ces Eglises, notamment dans les pays mentionnés plus haut, attirent en masse non seulement des non-chrétiens, mais aussi des catholiques en nombre croissant. Il faudrait sans doute se demander : pourquoi ?

En second lieu, il serait bon de lire la Bible tout entière, Premier Testament et Second Testament comme la Révélation d'une même et unique Alliance de Dieu avec les hommes. Ceci inciterait les Juifs à se souvenir qu'ils ont une vocation universelle pour la bénédiction des nations et lutterait contre la tendance rémanente des théologies chrétiennes à de multiples formes d'antisémitisme.

Les Sacrements

Il apparaît nécessaire de remanier tout l'enseignement donné sur ce que sont et ne sont pas les Sacrements. Nous avons amplement traité de ce problème dans notre Cahier N° 1 intitulé précisément : « *Méditation sur les Sacrements* ». Bien sûr, nous n'avons nullement contesté la place fondamentale qui leur revient. Mais nous avons signalé que, comme suite à un enseignement ambigu, et à l'effet de routine qui dans leur pratique risque de s'installer dans la conscience des fidèles, ces sacrements sont le plus souvent perçus et reçus comme ayant par eux-mêmes une sorte d'efficacité magique... En réalité, l'**efficacité** des sacrements est un don de Dieu, mais elle suppose pour sa **fécondité** une disposition intérieure du fidèle que le Cardinal Lustiger a magnifiquement rappelé concernant l'Eucharistie, dans son livre : la « Promesse » (p. 78 et p. 108) : « *... prendre part à la Passion du Christ, pour avoir part à sa résurrection* ». On est là à mille lieux d'une puissance magique agissant comme de l'extérieur sur des individus plus ou moins passifs.

Bref, on pourrait se demander pourquoi nous avons groupé en un même chapitre nos recommandations concernant l'**Écriture Sainte** et les **Sacrements**. Mais tout simplement parce que l'étude et la méditation individuelle et communautaire de l'Écriture Sainte devrait être reconnue comme un Sacrement, car elle est la « clé » de fécondité de tous les Sacrements. Qui peut nier que cette lecture-étude est au premier rang de la relation de connaissance et d'amour entre l'homme et son Créateur, entre le « racheté » et son Sauveur, entre l'être pécheur et le Paraclet ?

Ainsi, cette étude-méditation de l'Écriture Sainte devrait tenir la première place dans nos liturgies et plus généralement dans la manière de comprendre à la fois le ministère des clercs et le sacerdoce baptismal de tous les fidèles. Il nous faut donc ici à cet égard reprendre certains témoignages de théologiens éminents de notre époque, qui figurent dans notre Cahier N° 1 sur les Sacrements, car ce n'est pas dans les catéchèses usuelles, ni dans les homélies du dimanche que ces fidèles peuvent avoir

connaissance de l'immense dignité et responsabilité vis-à-vis de Dieu et du « Corps du Christ » dans lesquelles les établit leur baptême, selon les Paroles du Christ.

Citations diverses :

- **Evangile de Jean** (20.21 à 23)

Devant des apôtres et des disciples réunis le soir de Pâque Jésus dit :

« Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Après ces paroles il souffla sur eux et leur dit : Recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus ».

- **Le cardinal Ratzinger**, dans une leçon inaugurale du Synode de 1990, a fondé le sacerdoce ministériel sur ces versets de Jean. Or, en ce soir de Pâque, étaient présents devant Jésus ressuscité non seulement des apôtres, mais également de simples disciples, notamment les deux revenant d'Emmaüs. Tous ont donc été envoyés en mission, ont bénéficié du souffle et de l'onction de l'Esprit Saint et ont reçu de Jésus lui-même pouvoir de pardonner ou retenir les péchés.

En disant à **la Samaritaine** que ce n'est plus dans des temples que Dieu attend désormais d'être adoré, mais « *en esprit et en vérité* » Jésus avait annoncé la fin prochaine du Temple de Jérusalem, ainsi que des sacerdoce et culte lévitiques. Chaque homme va désormais voir s'ouvrir une relation directe avec son Créateur et Père. La reconstitution dans l'Eglise d'une caste sacerdotale est donc non pas l'œuvre de Jésus, mais celle des générations ultérieures. Or jamais, dans tout le Nouveau Testament, les apôtres et disciples ne sont qualifiés de « prêtres », mais de « **témoins** ».ou « **bergers** ». Seule la « communauté » des baptisés est qualifiée de sacerdotale. De même les fonctions ministérielles remplies par les responsables de l'Eglise-Institution sont reconnues comme sacerdotales, mais jamais les personnes de ces responsables ne sont considérées comme sacerdotales et sacralisées comme telles.

Dans l'Epître aux Hébreux, le Christ est déclaré Grand Prêtre, non pas selon l'ordre lévitique, mais **selon l'ordre de Melchisédech** et revêtu d'un **sacerdoce intransmissible**.

Or, le "**Catéchisme de l'Eglise Catholique**" (Mame Plon 1992) § 1541 page 328 fonde ainsi le Sacerdoce ministériel :

« La liturgie de l'Eglise voit cependant dans le sacerdoce d'Aaron et le service des lévites, tout comme dans l'institution des soixante-dix « Anciens », des préfigurations du ministère ordonné de la Nouvelle Alliance ... ».

La référence au sacerdoce d'Aaron est choquante, car elle contredit la parole de Jésus à la Samaritaine. La référence aux soixante-dix « Anciens » de Moïse est incompréhensible, puisque ces « Anciens » étaient de purs administrateurs civils sans aucune fonction cultuelle et non membres de la Tribu de Lévi !

La lecture privative de l'Ecriture Sainte par les fidèles a été durant des siècles prohibée par l'Eglise de Rome. Ces fidèles ont été ainsi maintenus sur des points capitaux dans l'ignorance des enseignements du Christ. Il a fallu l'invention de l'imprimerie pour répandre dans les masses l'accès libre à cette Ecriture. Ce qui a grandement encouragé les adhésions à la Réforme, mais aussi, hélas, la grande dispersion des interprétations personnelles.

- **Autres Citations :**

. **Le Père Pierre Dentin** dans son livre : "*Peuple de Prêtres*" (Cerf 1992) écrit :

page 32 : *« Il n'y a plus de caste sacerdotale privilégiée. Dans le Nouveau Testament la différence saute aux yeux ... Le sacerdoce de la Nouvelle Alliance se concentre désormais en Jésus Christ ... Mais si Jésus est le véritable prêtre de la Nouvelle Alliance, alors tous ses disciples se trouvent, par ce fait même, prêtres par Lui, avec Lui et en Lui. ».*

page 40 : « *Au Cénacle, le jour de la Pentecôte, ils étaient 120 disciples quand les langues de feu se posèrent sur la tête de chacun des disciples, les emplissant de l'Esprit Saint ...* »

Cependant, dans les catéchèses usuelles et les homélies, il est couramment dit que : « l'Esprit Saint est venu sur les **Apôtres** le jour de la Pentecôte » !

page 41 : « *C'est non seulement aux Douze mais aux 72 que Jésus a dit : « Qui vous écoute m'écoute et qui vous repousse me repousse. Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié au ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié au ciel ».*

page 191: « *Ce n'est pas à Pierre que Jésus a confié son Eglise, c'est à l'Esprit Saint. Il faut revenir du clérical à l'ecclésial. Qu'est-ce qui importe le plus ? Est-ce le maintien du statut clérical de la supériorité de la prêtrise sur le baptême ? Ou est-ce la reconnaissance des charismes des baptisés, l'imposition des mains à des hommes qui ont fait leurs preuves par la qualité de leur vie conjugale et familiale, par leur aptitude à présider et à animer la communauté ?*

. **Le Père Joseph Auneau**, enseignant au Séminaire d'Issy-les-Moulineaux, dans son livre ; "Le Sacerdoce dans la Bible" (Cahier EVANGILE N° 70 Janvier 1990) écrit :

« *Lorsque les textes du Nouveau Testament parlent de sacerdoce, ils visent Jésus ou la communauté, jamais les ministres. Lorsqu'ils énumèrent les ministères, ils ne font pas référence au sacerdoce* ».

. **Le Père H. de Lubac** dans son livre "Méditation sur l'Eglise" (Cerf 2003) écrit :

« *Le sacerdoce de l'évêque et des prêtres n'est pas dans l'ordre de la participation des chrétiens à la grâce du Christ, une dignité plus haute, ni un super-baptême ... Tous les baptisés ont revêtu le Christ. Bien plus, ils ont reçu l'onction jadis réservée au seul grand prêtre* ».

. **Le Père Christian Duquoc**, dans son livre "Des Eglises Provisoires" (Cerf 1985) écrit :

page 66 : « *Un élément est primordial dans la relation entre hiérarchie et peuple : le sacrement. Il est d'ordre symbolique. Il symbolise que l'Eglise n'est pas le Royaume. Il ne peut donc être question de penser l'institutionnalité dans l'ordre du plein, de la présence. L'institutionnalité désigne l'Eglise comme société évolutive, donc imparfaite ou politique. Le schéma opératoire de la théologie de la Contre-Réforme fut celui de la « société parfaite ».*

page 106 : « *La contestation de l'idée catholique de l'Eucharistie s'enracine dans la confiscation de sa présidence par les prêtres et les évêques, qui argumentent de cette présidence pour asseoir leur autorité sociale. L'Eucharistie, par le jeu de la présidence, passe du symbolique fraternel au symbolique hiérarchique. La liturgie, lieu du sacré, ne doit plus être le modèle de l'organisation ecclésiale* ».

page 110 : « *L'Eglise catholique lie en une synthèse trois éléments : le sacrement, l'autorité gouvernementale et la Parole. La fondation du gouvernement sur le sacrement sacralise la caste sacerdotale. Ne faut-il pas inverser le mouvement et reconnaître en une Parole dont nulle caste ne serait maîtresse, la déclaration signifiant le caractère provisoire, circonstanciel et partiel du sacrement ? La dilution du lien entre le sacrement, le gouvernement et la Parole ouvre un espace à la responsabilité de tous. Les Eglises de la Réforme n'abolissent pas l'ordre symbolique, elles le déplacent parce qu'elles inversent le rapport dans la synthèse et qu'elles fondent ainsi sur la Parole actualisée de l'Ecriture par l'Esprit, le travail créateur de la communauté dans le monde* ».

De tous les témoignages ci-dessus, le plus incisif est celui du Père Christian Duquoc, (Professeur à la Faculté de Théologie de l'Université Catholique de Lyon) décédé il y a peu. Il résulte, semble-t-il de sa pensée que la base de toute pédagogie de la foi chrétienne doit être l'étude de l'Ecriture Sainte, les Sacrements n'intervenant que comme « signes » d'une relation personnelle du baptisé avec son Dieu Transcendant. On ne construit pas une église en commençant par le tabernacle, ni le clocher, mais par les fondations, la crypte, le dallage, les murs ...

Il faut une maturation lente du baptisé au contact de l'Ecriture et de la Révélation qu'elle véhicule pour que la « symbolique » des Sacrements, selon l'expression du Père Duquoc, ne risque pas de se dissoudre en pure abstraction intellectuelle ou de se profaner en un rite d'ordre magique.

La fécondité de toute Nouvelle Evangélisation en apparaît tributaire. Car l'étude et la méditation de l'Écriture Sainte incline le baptisé à renoncer à soi-même et à prendre sa croix personnelle pour suivre le Christ. Alors, comme l'a écrit Saint Bonaventure au XIIIe. siècle :

« *le sacrement dispose l'âme à la grâce. C'est sa façon de causer...* ».

Mais, il y a encore un point à préciser concernant l'**Ordination Sacerdotale** :

L'Esprit Saint Sacramentel

Selon l'Évangile de Luc (1. 35) Jésus a été engendré en Marie de Nazareth par l'Esprit Saint en une onction « in utero », onction d'une importance capitale dans toute l'histoire de l'humanité de tous les temps. Cependant, lors du Baptême de Jésus dans le Jourdain, après la voix du Père proclamant : « *Celui-ci est mon Fils bien aimé à qui je remets les pleins pouvoirs* », l'Esprit Saint, sous la forme d'une colombe, manifeste son onction sur Jésus. Pourquoi cette deuxième onction ? L'onction « in utero » ne suffisait-elle donc pas ? L'explication est qu'il faut distinguer deux sortes d'invocation à l'Esprit Saint pour en recevoir l'onction :

La première, qui est **fondamentale** et qui opère une **métamorphose radicale** dans l'être humain qui la reçoit, c'est celle du **baptême** qui réintègre un fils-fille d'Adam transgresseur dans l'Alliance avec le Créateur et restaure ainsi sa vocation au Salut-Vie Eternelle. C'est la contrepartie d'un « acte de foi » (celui d'Abraham, selon Genèse 15.6) qui amorce cette métamorphose plénière de l'être intéressé.

La seconde onction est **circonstancielle**. Elle est le fruit d'une prière adressée à Dieu pour qu'il envoie cette onction de son Esprit sur un être, membre de l'Alliance, chargé d'une mission particulière dans le Plan de Dieu, afin qu'il soit en mesure de l'assumer comme il faut. Ce secours-onction de l'Esprit Saint est d'une importance évidente, mais elle est loin d'être du même ordre et de la même envergure ontologique que la première.

Les ordinations sacerdotale et épiscopale correspondent à cette seconde sorte d'invocation et onction. Elle est liée à l'accomplissement d'un « **ministère** » dans l'Église. Mais une semblable invocation à l'Esprit Saint accompagnée d'une « imposition des mains » peut très bien intervenir sur la personne d'un simple baptisé, et qui le demeure, lorsqu'il est chargé d'une mission personnelle dans le Corps du Christ. Si ladite mission a cessé et si l'intéressé en reçoit une autre, une nouvelle invocation-imposition des mains sera opportunément pratiquée. Au contraire, il n'est pas question de procéder à un deuxième baptême ... !

Lorsque Jésus a été engendré de l'Esprit Saint « **in utero** », dans le sein de Marie, l'effet en a été déterminant, non seulement pour lui, mais aussi pour toute la suite de l'histoire humaine. Lorsque la Colombe de l'Esprit Saint s'est manifestée sur lui lors de son baptême dans le Jourdain, l'effet en a été considérable, mais « **conditionnel** ». La preuve en est que, sitôt sorti de l'eau du Jourdain, Jésus a été emmené par ce même Esprit Saint au désert pour y être **tenté** (testé) **par le diable** ! (Matthieu 4).

Il nous faut préciser pourquoi sont intervenues ces deux onctions, liées entre elles mais distinctes, pour le Christ...

Onction « in utero » ...

Les conditions dans lesquelles est intervenue la conception de Jésus dans le sein de Marie sont relatées par Luc. Il en ressort que cette conception a été virginale, bien que Marie soit présentée comme « *fiancée à un homme du nom de Joseph de la maison de David* » (Luc 1. 27). Donc cette conception virginale peut s'expliquer par le fait que dans le Plan Divin de Salut, le Messie devait être engendré directement par l'Esprit Saint pour faire naître non pas un homme quelconque, mais « **l'Homme Nouveau** » initiateur d'une Alliance Nouvelle, un « **Dernier Adam** », pour reprendre la formule de Saint Paul (1 Corinthiens 15.45), apte à incarner une **re-Création** pour les temps de la fin de ce monde d'exil, c'est-à-dire en vue de la réintégration de l'humanité dans ce monde à la fois originel et eschatologique qu'est **Jardin de l'Eden**. Pour être l'agent de cette re-Création, il fallait un homme, certes, mais un homme exceptionnel engendré plus directement qu'aucun autre par le Créateur afin qu'en cet homme **Nouveau** « *le dernier ennemi puisse être vaincu : la mort* ». (1

Corinthiens 15.26). En quelque sorte, via cette fécondation virginale par l'Esprit Saint, le « **corps glorieux** » de Jésus est actualisé au sein de son corps « **tunique de peau** », qui va naître de Marie. Le processus suivi pour la naissance de Jésus est bien conforme à une telle finalité. Et l'on pourrait ajouter que le choix par l'Éternel pour cette maternité d'une fille d'Israël et non pas d'une chinoise ou d'une africaine, ou d'une grecque, montre bien la permanence de l'Unique Plan de Salut de Dieu qui passe par le Peuple Élu.

De plus, Dieu a voulu que cette créature fille d'Israël puisse accepter en toute liberté de participer à l'accomplissement de ce Plan divin. Et ce fut le « Oui » de Marie disant à l'ange Gabriel :

« Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole » (Luc 1.38)

L'appellation donnée à Jésus de « fils de David » s'explique par le fait qu'à l'époque une filiation par adoption (ce fut la mission de Joseph) avait autant d'authenticité et de poids qu'une filiation par le sang. De plus, la généalogie de Jésus par sa mère Marie passe elle aussi par le roi David (Luc 3.31).

On le voit, l'onction « **in utero** » en Marie revêt une importance fondamentale tant pour la personne de Jésus, que pour l'issue de l'Alliance Nouvelle en cette fin des temps appelée à déboucher sur la Vie Éternelle.

L'apôtre Paul en a magnifiquement esquissé les perspectives :

« Le premier homme Adam fut un être animal doué de vie, le dernier Adam est un être spirituel donnant la vie ... Le premier homme tiré de la terre est terrestre. Le second homme, lui, vient du ciel. Tel a été l'homme terrestre, tels sont aussi les terrestres, et tel est l'homme céleste, tels seront les célestes. Et de même que nous avons été à l'image de l'homme terrestre, nous serons aussi à l'image de l'homme céleste ... »

(1 Corinthiens 15. 47-49)

... et Onction baptismale.

L'**onction baptismale** reçue plus tard par Jésus dans le Jourdain apparaît comme un prolongement de cette qualification « **in utero** ». Elle réalise à la fois l'acceptation libre par Jésus de la mission exceptionnelle qu'elle implique et lui confère le secours de l'Esprit Saint pour l'assumer sans faillir dans l'exercice des « pleins pouvoirs » reçus lors de ce baptême. C'est pourquoi, nous venons de le voir, l'Esprit de Dieu conduit Jésus au désert pour que sa fidélité soit testée par le diable durant 40 jours. Là encore, le rapprochement fait par Paul entre le « Premier Adam » testé par le Serpent et Jésus « Dernier Adam » est d'une signification majeure pour qui veut bien comprendre qui est et n'est pas Jésus.

Ajoutons que si Jésus, « Dernier Adam » avait succombé à la tentation comme le « Premier Adam » l'a fait à la séduction du Serpent, que se serait-il passé ? Dieu aurait modifié son Plan de Salut, comme il l'a fait après la transgression originelle d'Adam !

Sans doute cela n'aurait pas annulé le fait que Jésus ait été engendré par l'Esprit Saint « in utero » (**première onction**), mais la **seconde onction** manifestée (lors de ce baptême) par la colombe (ou d'une autre manière) aurait été reportée sur un autre « envoyé ». Ce qui suggère sans doute qu'alors le Verbe se serait incarné dans un autre « envoyé », et qu'une autre « mère » aurait été choisie en Israël ... Car Dieu fidèle à son Plan de Salut malgré les infidélités humaines n'y renonce jamais.

Nous le savons dès maintenant par l'Écriture Sainte elle-même, ce Plan comportera une **troisième onction** de l'Esprit Saint, qui est d'ores et déjà programmée. Nous reviendrons plus loin sur ces perspectives eschatologiques ...

Les péripéties, qui secouent de nos jours l'Église catholique, font ressortir les drames qui proviennent du caractère sacralisant et réputé indélébile de l'ordination sacerdotale considérée et vécue, en fait, comme un **super-baptême**. Les prêtres pédophiles sont des malheureux, davantage victimes et esclaves d'une déviation génétique ou psychique, que seulement coupables d'un péché. Puisqu'ils se révèlent impropres à remplir le ministère pour lequel ils avaient reçu cette « onction » interprétée à tort comme sacralisante et indélébile, ils devraient en être démis et retourner à l'état laïc. Être laïc n'est pas infamant !

Cependant, l'opération de retour d'un prêtre à l'état laïc n'est pas inconnue du Droit Canon, mais elle y est qualifiée de « **Réduction à l'état laïc** », ce qui montre bien du haut de quel esprit de supériorité la cléricature considère le laïc.

On le voit, Il serait bon que les Autorités de l'Eglise Romaine se reportent à la citation rappelée plus haut du P. H. de Lubac, écrivant que le sacerdoce des évêques et des prêtres ne leur confère pas une dignité plus haute que celle des autres baptisés et ne correspond pas à un super-baptême. Ceci nous conduit au point suivant de notre « programme ».

Caractère synodal des structures de l'Eglise - Corps du Christ

Dans son livre « La Promesse » (p. 108) le **cardinal Lustiger**, parlant des disciples de Jésus, a écrit :
« ... ils recevront du Père la force de vie qui leur permet d'affronter la mort en partageant la Passion de Jésus. C'est donc tout l'inverse d'un triomphe humain. C'est dans l'épreuve du mal, au sommet de la Passion sur lequel achoppe Israël, c'est là qu'une force divine est donnée aux disciples du Christ, c'est là que se trouve déjà accomplie en espérance la promesse de la vie, la Résurrection ».

« La suite de la réponse de Jésus à Pierre :

“Je te donnerai les clés du Royaume de Dieu ; tout ce que lieras sur la terre sera lié dans les cieux, ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux”

est bien la porte d'entrée dans la vie de Dieu offerte à cette Assemblée qui partage le sort du Christ ».

Nous avons là une confirmation du rapprochement fait par le cardinal quant à la nécessité, pour les disciples, de prendre part à la Passion du Christ pour avoir part aussi à sa Résurrection. Mais, il y a plus. Par delà la **remise des clés** du Royaume de Dieu à **Pierre**, c'est la porte d'entrée dans la vie de Dieu qui est offerte à « l'**Assemblée qui partage le sort du Christ** ». Il s'agit donc bien là de l'ensemble de **tous les baptisés**, ce qui confirme la citation faite plus haut du Père Pierre Dentin :

« Ce n'est pas à Pierre que Jésus a confié son Eglise, c'est à l'Esprit Saint. Il faut revenir du clérical à l'ecclésial ».

Dans le grec biblique, y compris dans la Septante pour la Première Alliance, le mot “*ekklésia*” signifie l'Assemblée. Certes, Jésus a prévu pour son Eglise-Ekklésia une structure d'animation, d'amour fraternel et communautaire, mais pas une structure de « pouvoirs » personnels. Toutes ses paroles vont dans ce sens. Et lui-même a donné l'exemple, demandant à ses disciples d'être eux-mêmes des exemples après lui :

Pas de Pouvoirs personnels :

Au début de la Dernière Cène, selon Jean (chap. 13) :

« Il verse de l'eau dans un bassin et commence à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint ».

Lorsque cette besogne, normalement réservée aux esclaves, fut accomplie, Jésus leur dit :

« Si je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car c'est un exemple que je vous ai donné. Ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi ».

Le Sermon sur la Montagne, dit des « Béatitudes », est une nouvelle règle de vie en Dix points proposée par Jésus aux disciples et qui pourrait constituer une nouvelle version, ou plutôt un midrash, des Dix Paroles du Sinäï pour les temps messianiques de la fin. La conquête du Royaume-Vie Eternelle, dit Jésus, est réservée, non aux puissants de la terre, mais aux doux, aux humbles, aux miséricordieux, aux pacifiques, et même aux persécutés pour la justice, aux pauvres ...

Voilà tout l'inverse des structures qui règlent la vie des rois et des autorités de ce monde. Que penser alors de l'obligation faite à un empereur lors de la Renaissance de venir, en signe de soumission et repentance, baiser la « mule » du pape ?

Et Jésus réserve ce discours à ses disciples, non aux foules.

Plus tard, il précisera même à ces disciples :

« Vous le savez, les chefs des nations les tiennent sous leur pouvoir et les grands sous leur domination. Il ne doit pas en être ainsi parmi vous. Au contraire, si quelqu'un veut être

grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude » . (Matthieu 20. 25-28)

La Mission de Pierre :

Lors de la « confession de foi des apôtres à Césarée, Jésus dit à Pierre :

« Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ... Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aux cieux et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aux cieux » (Matthieu 16. 18-19)

C'est sur cette parole de Jésus que la tradition fonde la « **Primauté** » de Pierre et par voie de conséquence, la hiérarchie des pouvoirs cléricaux au sein de l'Eglise. En fait, qu'a dit Jésus en cette circonstance ? Nous n'avons pas ses paroles en araméen, mais seulement dans leur traduction en grec. Force nous est de nous en contenter. Si on respecte le texte grec de Matthieu, la signification est tout autre :

Jésus dit : « Tu es **Pierre** », dans le texte grec : **Petros**, ce qui signifie : **caillou** et sur cette **pierre** en grec : **petra**, ce qui signifie : **rocher**, je bâtirai ... ». Jésus précise ainsi que la personne de Pierre n'est qu'un **caillou** bien incapable par elle-même de servir de fondement à l'Eglise. C'est seulement la foi de Pierre, qui avec le secours de l'Esprit Saint, peut constituer le « **rocher** », la pierre d'angle apte à porter les fondations de cette Eglise. Il y a visiblement là un commandement donné à l'avance par le Christ à Pierre et à tous les futurs ministres responsables de l'Eglise de prendre garde à ne pas s'approprier leur fonction. Lorsqu'un « sacrement » d'Ordination Sacerdotale a été institué peu à peu, sacralisant la personne des « presbytres » (« anciens ») pour en faire des **super-baptisés**, la tentation d'appropriation et donc l'orgueil d'un « pouvoir » personnel sont devenus inévitables. Et ce d'autant plus que cette sacralisation étant conférée « à vie », elle ne peut que promouvoir le titulaire à une position d'appropriation sans limite d'intensité. La fonction-ministère ne peut être vraiment considérée et vécue comme un « **service** » que si elle est reçue pour un temps limité, évidemment renouvelable !

D'ailleurs, la parole de Jésus rappelée ci-dessus « *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aux cieux* », etc. dite à Pierre lors de la « confession » à Césarée, a été prononcée par Jésus à nouveau peu de temps après, à l'intention des **disciples** :

« En vérité, je vous le déclare : tout ce que vous lierez sur la terre sera lié au ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié au ciel ».
(Matthieu 18. 18)

Cette parole n'est jamais commentée dans les enseignements de l'Eglise et n'a apparemment jamais été mise en pratique au cours des âges. Ce verset figure dans ce chapitre 18 de Matthieu que la « TOB » intitule : « **Le plus grand dans le royaume des cieux** » ... qui est une longue mise en garde par Jésus adressée à tous ceux qui seraient tentés de **se croire** ...de façon inamovible comme « le plus grand » !

Et il faut ajouter qu'à l'égard de la limitation des fonctions dans le temps, Jésus lui-même a donné l'exemple. C'est du moins le témoignage de l'apôtre Paul qui permet de l'affirmer, lorsqu'il dit du Christ à la fin des temps de ce monde :

« ... Mais quand il (le Fils) dira : "Tout est soumis", c'est évidemment à l'exclusion de Celui (le Père) qui lui a tout soumis. Et quand toutes choses auront été soumises, alors le Fils lui-même sera soumis à Celui qui lui a tout soumis, pour que Dieu soit tout en tous ».
(1 Corinthiens 15.26)

Dans la Première Alliance une semblable sacralisation-appropriation des ministères par les « **personnes** » a conduit la caste sacerdotale lévitique aux déviations que l'on sait, vainement dénoncées par les Prophètes et aboutissant à de multiples destructions successives du Temple de Jérusalem et donc du Sacerdoce par l'action des Assyriens, Babyloniens puis par les Romains. C'est pourquoi sans doute Jésus a annoncé à la Samaritaine, dès le début de son ministère messianique, la

fin prochaine du deuxième Temple et du sacerdoce lévitique, le culte attendu par Dieu étant désormais « **en esprit et en vérité** ».

Et l'histoire de l'Eglise est pleine de ces appropriations-sacralisations et des abus et confiscations de pouvoirs personnels de la part de la papauté, de la Curie romaine et d'autres « princes » de l'Eglise. Notre Cahier N° 3 a consacré d'abondants développements à ce rappel du passé concernant les grands Conciles des 4^e au 6^e siècles, à leurs violences et « brigandages ». Mais il faudrait y ajouter les scandales navrants du temps de la Renaissance, conduisant dans le Corps du Christ à de nouveaux déchirements, qui perdurent.

Le Faux Testament de Constantin

Les déviations ont été nombreuses au cours de l'histoire. Abus de pouvoirs personnels, mais aussi collusions entre pouvoir civil et pouvoir religieux, alors que Jésus avait bien demandé : « *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu qui est à Dieu* », impliquant séparation et respect mutuel.

L'empereur Constantin grand libérateur de l'Eglise du risque de persécution en 313 est l'initiateur d'une tutelle radicale du pouvoir impérial sur la vie de l'Eglise. Il a tiré le pape des catacombes et l'a installé dans un palais au Latran. Il a fait des évêques de hauts fonctionnaires de son empire, leur a donné de somptueuses prébendes. Il a convoqué et présidé le Concile de Nicée destiné à éliminer le schisme de Donat et la crise théologique liée à Arius. Il est le point de départ d'un immense développement de l'appropriation des pouvoirs dans l'Eglise.

Il faut y ajouter l'affaire du Testament-Donation de Constantin au pape Sylvestre 1^{er}, lui attribuant diverses provinces italiennes. Ce document est sans doute un faux établi bien plus tard au VIII^e. Siècle par la Chancellerie Pontificale. Dans un document publié en 754 Pépin le Bref aurait confirmé la cession au pape de provinces conquises sur les Lombards, cession confirmée à nouveau par Charlemagne en 774. Tout cela est à l'origine des Etats Pontificaux, qui sont demeurés possession du Saint Siège jusqu'en 1870, date où Léon XIII les a dissouts officiellement. Mais dès 1860 une partie de ces territoires avaient été rattachée aux Provinces Unies de l'Italie Centrale, puis au royaume de Piémont. Tout ceci veut dire que durant des siècles le Pape de Rome a été à la fois roi terrestre, parfois chef de guerre, et Souverain Pontife...

La Dictature Hitlérienne

Certes, les mauvais exemples dans le maniement des « pouvoirs » abondent tout au long de l'histoire. Ils ont, entre autre, servi de prétextes et d'alibis aux pires crimes de la période moderne. Hitler, dans « **Mein Kampf** » (Nouvelles Editions Latines 1979) a défini ainsi la hiérarchie du « pouvoir » dans le Parti National Socialiste :

P. 344 « *Seul le chef de l'ensemble du parti est élu selon les règles de l'association, par l'assemblée générale des membres. Mais il est le chef exclusif. Toutes les commissions sont sous sa dépendance ; il ne dépend d'aucune. Il a la responsabilité, mais il la porte tout entière sur ses épaules ... Aucune commission n'a droit de vote ; il n'existe que des commissions d'études, entre lesquelles le chef responsable répartit le travail...* »

A diverses reprises Hitler a indiqué vers quelle institution humaine ayant franchi les siècles se portait son regard comme sur un modèle d'organisation interne :

P. 452 « *Le christianisme n'a pas pu se contenter d'élever ses propres autels, il lui fallait procéder à la destruction des autels païens. Seule cette intolérance fanatique devait créer la foi apodictique ; elle en était la condition première absolue...*

« *Chacun peut aujourd'hui constater à regret que dans le monde antique, beaucoup plus libre que le nôtre, le christianisme a introduit avec lui la première terreur spirituelle, mais il ne peut rien contre le fait que, depuis cette époque, le monde vit sous le signe et la domination de cette contrainte, la terreur par la terreur. C'est alors seulement que l'on peut instituer un nouveau régime. Les partis politiques sont*

enclins à des compromissions ; les doctrines philosophiques, jamais. Les partis politiques composent même avec leurs adversaires, les doctrines philosophiques se proclament infaillibles... »

P. 457 « *Ici encore, il nous faut prendre des leçons de l'Eglise catholique. Bien que son édifice doctrinal, sur plus d'un point - et d'ailleurs d'une manière surtout apparente - heurte la science et l'observation, elle se refuse pourtant à sacrifier la plus petite syllabe des termes de sa doctrine. Elle a reconnu très justement que sa force de résistance ne réside pas dans un accord plus ou moins parfait avec les résultats scientifiques du moment, résultats d'ailleurs jamais définitifs, mais dans son attachement inébranlable à des dogmes établis une fois pour toutes et qui seuls confèrent à l'ensemble le caractère d'une foi ».*

Parlant du Parti National Socialiste et de ses modes d'action futurs, Hitler a ajouté :

P. 448 « *Il n'y a pas de décisions à la majorité, mais seulement des chefs responsables et le mot "conseil" doit reprendre sa signification primitive. Chaque homme peut bien avoir des conseillers, mais la décision est le fait d'un seul ».*

La qualité des derniers papes rend caricatural l'ensemble de ces jugements d'Hitler, mais si on remonte de quelques siècles dans l'histoire, la caricature n'apparaît pas dénuée de quelque ressemblance !

Communautés Synodales Planétaires ?

Est-il permis de rêver qu'un jour l'ensemble des Eglises constituant le Corps du Christ, mais aujourd'hui encore divisées par leurs traditions dogmatiques, filles de leurs options culturelles et des péripéties de l'histoire, puissent se réunir en une « Communion » Christique, rejetant toutes préséances entre elles.

Ceci impliquerait qu'elles acceptent de se laver les pieds les unes aux autres, de se reconnaître « **toutes envoyées** » car ointes du même Esprit Saint et de restituer aux baptisés la dimension et l'exercice de leur dignité de « **prêtres, prophètes et rois** ».

Mais, que d'humilité serait alors nécessaire de la part des hiérarchies, selon le renoncement à soi-même qu'a recommandé le Christ à tous ceux qui se disent et veulent être réellement ses disciples. Ainsi, les indispensables cadres-bergers devraient revêtir la forme synodale planétaire, nationale, régionale, locale ...

Place des laïcs dans la pastorale de l'Eglise. Sacerdoce commun des Baptisés.

Citations Diverses

- Le Père Pierre Dentin, déjà cité plus haut, a écrit dans le même livre :

« la collégialité des apôtres est bien plus nette que la primauté de Pierre ... Le cardinal Daneels (archevêque émérite de Bruxelles-Malines) nous met en garde contre un schéma : C'est celui d'une Eglise en cascade, où l'Esprit Saint serait donné d'abord au pape, qui le transmettrait aux évêques, puis les évêques aux prêtres et les prêtres aux laïcs ».

- **Mgr. Albert Rouet**, durant de longues années archevêque de Poitiers, a initié une pastorale diocésaine offrant au sacerdoce commun des baptisés un champ d'action particulièrement large. Il a publié un livre : **« Un Nouveau Visage d'Eglise »** (Bayard 2005). On y trouve des témoignages donnés par lui-même et divers laïcs engagés dans cette expérience sur le développement de celle-ci. Dans l'ambiance générale d'une pénurie de prêtres, comment concevoir des **« communautés locales »** de laïcs capables d'assumer les grandes responsabilités de l'Eglise ? :

P. 27: *« Fallait-il concentrer en ville la vie chrétienne selon le nombre probable de prêtres à l'horizon des cinq ans à venir en délaissant les périphéries ? Cette logique continuait à tout réunir autour du prêtre, comme au temps où il était le seul à savoir lire et écrire et à se déplacer. C'était le contraire des orientations du synode. C'est bien un visage de l'Eglise qui est ici en question ».*

P.28 : *« On ne remplace pas un prêtre par des laïcs, surtout dans des structures qui ont été pensées par des prêtres, faites pour eux, dirigées par eux. La ligne d'une paroisse qui avait deux prêtres à son service, puis un seul, puis une religieuse, puis une équipe de laïcs devient une fiction juridique. On garde une structure dont l'animation a changé de nature en passant de ministères ordonnés à des services laïcs. Mais on maintient ainsi de nombreux relents du pouvoir du prêtre. En élargissant son territoire, il garde la maîtrise des activités ... Dans un fonctionnement inchangé, la structure ne cesse de secréter la tentation du pouvoir : elle cléricalse par ce qu'elle est naturellement. Un indice le montre : l'absence d'élections au profit de la cooptation. La centralisation rend plus dense le pouvoir ».*

P. 30 : *« Quelle différence y a-t-il pour un prêtre entre le fait d'avoir à s'occuper de dix-sept clochers et celui de gérer, dans le même espace, une seule nouvelle paroisse avec une dizaine de relais ? Serait-ce avouer implicitement que des groupes humains capables de faire vivre un conseil municipal et des associations, seraient disqualifiés pour faire vivre une communauté chrétienne ?*

P. 34-35 : *« Les grandes responsabilités de l'Eglise sont : le témoignage, la prière, le service... Il s'agit donc d'opérer une véritable révolution copernicienne : passer de l'état de laïcs qui tournent autour du prêtre " pour aider Monsieur le Curé" en adjoints dévoués et effacés, au statut de communautés réelles, responsables, avec un prêtre à leur service, allant de l'une à l'autre en prenant son temps. Il faut cesser de ne rencontrer le prêtre que derrière la portière de sa voiture ! »*

P. 54 : *« Loin de se passer de prêtre, une communauté locale en ressent la nécessité. Elle a besoin que le prêtre soit vraiment prêtre. Le rôle du ministère presbytéral évolue considérablement, tant dans son contenu théologique que dans ses manières pastorales »*

P. 55 : *« La création des communautés locales met en relief trois accents du ministère presbytéral : d'abord en suivant saint Paul (1 Co 4.15), la dimension de paternité dans la foi. Les joies d'un père, sa*

fierté, consistant à avoir des fils adultes. Le prêtre fait grandir les fidèles dans la foi, il les aide à se nourrir de la Parole de Dieu, il relit leur action dans une lumière de foi, il permet de partager une expérience spirituelle à partir de la mission exercée.

Ensuite, le prêtre sert la communion entre les diverses communautés dont il est le pasteur. A ce titre, il préside aux sacrements dont la décision de célébrer lui revient en dernier ressort ; cette communion se manifeste visiblement dans l'eucharistie du secteur, célébrée à intervalles réguliers (souvent une fois par trimestre).

Enfin, il est le **signe vivant de l'Autre**, montrant que tout ce travail est enraciné dans le Christ, tête de l'Eglise. Par là, il « ecclésialise » des activités diverses afin de construire le corps du Christ (Ep 4.12-16). Il en est le « ligament », la « jointure » active : plus les membres sont forts, plus les jointures doivent être solides »... Envoyé vers une communauté, le prêtre empêche celle-ci de se fermer sur elle-même ».

P. 56 : « Le contenu théologique va de pair avec de nouvelles manières pastorales, avec un nouveau type de présence. Autant le système paroissial place le prêtre au centre, des laïcs « tournant » autour de lui - ce qui certes donne une place traditionnelle au prêtre, mais risque de conforter son ego - autant avec les communautés locales c'est le prêtre qui « tourne », allant de l'une à l'autre.

Il n'est plus l'homme d'une organisation, entrant dans tous les détails, sachant et dirigeant tout. Il doit aller à l'essentiel, à ce qui lui revient en propre : servir la croissance dans la foi et la dynamique missionnaire ».

Dans un secteur organisé en communautés locales, le prêtre retrouve du temps. Beaucoup le reconnaissent. S'il est surchargé, c'est souvent parce qu'il cède à l'idéalisation de l'agenda noirci. Il peut ainsi trouver du temps pour prier, lire, se former, accompagner des mouvements et rencontrer des non-chrétiens. Ces faits montrent qu'on ne remplace pas un prêtre par des laïcs dans une structure pensée par les prêtres, organisée par eux et faites pour eux. Confier des charges aux laïcs exige d'inventer une autre structure ».

P. 105 : « Un prêtre du diocèse de Poitiers, le Père Joseph, responsable d'un secteur entièrement organisé en communautés locales, témoigne lui aussi :

« Je suis un peu comme un père de famille qui souhaite que ses enfants s'établissent et qu'ils prennent leurs engagements. Ils reviendront toujours demander conseil. Je suis là pour cela, pour rappeler aux communautés d'où elles viennent, où elles vont. Je renouvelle ce que Jésus Christ avait fait avec ses apôtres : « Donnez-leur vous-mêmes à manger ». Il les a lancés dans l'aventure et Il s'est effacé. Il les a aussi accompagnés. Les communautés locales redonnent à ma place sa force et sa vraie dimension ».

La Fécondité reçue du Baptême

Dans un autre livre intitulé « J'aimerais vous dire » (Bayard 2009) **Mgr Albert Rouet** s'exprime à nouveau sur la fécondité du Baptême, par rapport à la spécificité du Sacrement de l'Ordre. Et là, il se rapproche de ce qu'en dit le P. Christian Duquoc cité plus haut. Mgr Rouet écrit :

P. 255 « Le sacrement n'est pas simplement un principe d'identité - ce qui constituait la limite des régimes de chrétienté qui identifiaient baptême et appartenance à un groupe social. Le sacrement reste un sacrement, on n'est pas encore dans le Royaume. Quand quelqu'un passe dans l'Eglise, il devient personnellement le symbole de tous ceux qui sont invités, s'ils le veulent, à faire ce passage. Donc, un sacrement confère toujours une identité « poreuse ». Je veux dire par là que cette identité renvoie à autre chose, à plus grand que simplement ce qui est célébré dans cette liturgie. C'est pourquoi d'ailleurs il s'agit d'un symbole, au sens premier, très ancien du mot sacrement... Appartenir à l'Eglise nous envoie dans cette histoire comme signe du royaume, ne serait-ce que pour dire « le Royaume de Dieu s'approche de vous, il est tout près de vous ».

P. 256 « De la même façon, être ordonné prêtre, ne constitue pas un en-soi. Ce sacrement de l'ordination est lui aussi « poreux », il est ouvert, il renvoie à un autre pôle qui est précisément la construction de ce corps. Donc, le prêtre n'est pas là pour être placé en concurrence ou en prétention par rapport aux laïcs,

au sacrement du baptême, il est là pour renvoyer au baptême. Le sacerdoce presbytéral renvoie au sacerdoce des fidèles, ce qui n'est pas le sacerdoce commun au sens vulgaire du mot commun, mais la dignité commune de tout chrétien, c'est-à-dire l'invitation de parvenir à « la taille même du Christ » et il place des prêtres en position de serviteurs ».

Et Mgr. Rouet poursuit :

« Je me suis trouvé un jour à Mossoul, bien avant la guerre, et j'ai assisté au Jeudi saint dans l'église syriaque. L'évêque qui célébrait a lavé les pieds de douze hommes, puis il est revenu s'asseoir sur son trône et les douze hommes se sont approchés de lui pour lui laver les pieds. Après la célébration l'évêque m'a dit : « Mais enfin, vous les Latins, pourquoi ne suivez-vous pas l'Évangile ? Vous avez vu ? J'ai lavé les pieds à ces hommes et puis ils m'ont lavé les pieds. Dans l'Évangile il est écrit : « Lavez-vous les pieds les uns aux autres ». Pourquoi avez-vous laissé tomber la réciprocité ?

Une fois que vous êtes ordonné prêtre, vous n'échappez pas au statut ecclésial et l'Eglise ne se fait pas uniquement avec vous. L'Eglise n'est pas au service des prêtres ... Sinon, si vous faites des sacrements un en-soi, vous brisez, vous obscurcissez leur dimension poreuse qui est au fond leur dimension symbolique et qui renvoie toujours à quelque chose d'autre. Comme l'eucharistie renvoie au Royaume ».

Admission des Femmes dans les ministères d'Eglise

Le premier « apôtre » du Christ a été une femme, et qui plus est, une étrangère, une hérétique selon les traditions de l'époque, et même une femme aux mœurs dissolues, mais visiblement cela n'a pas fait problème pour Jésus. Elle a cru en lui et s'est convertie sur le champ, là était l'essentiel. Et elle, la Samaritaine, est aussitôt partie en témoigner dans sa ville, et tous les siens sont venus inviter Jésus à demeurer parmi eux. Et lui, le Juif, est resté deux jours parmi ces Samaritains. Et ils l'ont reconnu Sauveur du monde. Par rapport à cette femme Samaritaine, les disciples qui accompagnaient Jésus depuis peu, notamment André et Simon-Pierre, n'étaient que des témoins-figurants...

Il est désolant que le Nouveau Testament, qui nous a fait connaître les noms des Douze, ne nous ait même pas transmis le nom de cette pionnière. Dès le premier entretien avec Jésus elle a rejeté sa vie passée de péché, elle a été « ointe » de l'Eau Vive et, selon la promesse du Rabbi, la « source » jaillie d'elle dans son « Effusion » a aspergé la ville de Sychar. Comment ne pas la reconnaître comme authentique « Apôtre » ?

Les plus fidèles disciples à suivre le Christ au long de ses prédications ont été les femmes, jusqu'au pied de la Croix, alors qu'à l'heure du danger tous les hommes, sauf un, avaient fui. C'est une femme, Marie de Magdala qui, seule d'abord puis avec des compagnes, vient après le Shabbat au tombeau pour rendre hommage au corps de Jésus en l'embaumant et qui reçoit mission du Seigneur ressuscité d'aller annoncer aux disciples masculins toujours en fuite qu'il est relevé d'entre les morts... Marie de Magdala, elle aussi, dont la vie avait été tumultueuse avant sa conversion, a donc été choisie par le Christ pour être « **témoin de sa résurrection** ». auprès des Apôtres et Disciples masculins (les « onze » et tous les autres, dit Luc 24. 9-11). Elle était accompagnée d'autres femmes dont Luc donne les noms de certaines : Jeanne, Marie mère de Jacques, etc. Mais, ajoute Luc, leurs témoignages parurent à ces Apôtres et Disciples masculins « *une ineptie et ils ne crurent pas ces femmes* »...

Mais « **Témoins de la résurrection** » c'est la « **définition de l'Apôtre** » que donne Pierre lui-même lorsque après l'Ascension il demande à tous les frères (120 personnes) de nommer un remplaçant à Judas comme Apôtre, en le choisissant « *parmi ceux qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jésus allait et venait avec nous ...* » Et, Pierre ajoute : « *Il faut qu'il y en ait un qui soit avec nous témoin de sa résurrection* ». Comment n'ont-ils pas choisi Marie de Magdala ? Le Christ lui-même le leur avait suggéré !

Un héritage immémorial provenant de toutes les cultures répandues sur la terre, a rendu les hommes misogynes, réduisant les femmes à la condition de leurs servantes, dépourvues de citoyenneté, d'existence juridique et politique, c'est-à-dire de toute liberté. Dans un pays où le christianisme a vingt siècles, il a fallu attendre 1945 en France pour qu'elles reçoivent le droit d'ouvrir un compte bancaire, sans dépendre de l'autorisation du mari. De même pour le droit de vote : accordé aux femmes en 1944

en France, mais dès 1717 en Suède par intermittence, puis définitivement après 1919, en 1913 en Norvège, en 1918 en Azerbaïdjan, en 1924 en Mongolie, en 1928 en Grande Bretagne, etc.

Que dire aussi des conditions du mariage des filles tout au long de l'histoire, objets de négoce, d'alliances entre familles, entre clans, entre royaumes et empires, livrées soumises comme des bestiaux ? Est-ce qu'en pays chrétien le baptême des filles n'était qu'un « **sous-baptême** », antipode du « **superbaptême** » conféré aux êtres masculins ordonnés aux ministères d'Eglise ?

Comme l'écrit Mgr Rouet, les grandes responsabilités de l'Eglise sont : le **témoignage**, la **prière**, le **service**. Les femmes sont-elles disqualifiées par nature ou sexe pour assumer chacune desdites responsabilités ? Lorsque dans certaines Eglises elles sont en charge de fonctions importantes, elles ne démeritent nullement, bien au contraire, sauf exception !

La misogynie de la plupart des Eglises dans le choix de leurs ministres ne peut s'expliquer que par le poids des habitudes acquises et des mœurs païennes antiques. L'apôtre Paul, hélas, a suivi la coutume de son temps en la matière. Cependant, pris d'un bon mouvement, il avait écrit :

« Vous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous vous n'êtes qu'un en Jésus Christ ».

(Galates 3. 27-28)

Oui, l'origine de ce mépris des femmes par les hommes remonte très loin dans le passé et a cru pouvoir se donner bonne conscience en considérant la femme comme un être « impur » dont il faut se garder. Dans toutes les religions la femme a été regardée rituellement impure en raison de ses époques mensuelles lesquelles ne pouvaient, disait-on, que souiller les temples, les manifestations et objets du culte.

Remarque

Le Judaïsme rattache cette impureté périodique de la femme à l'impureté liée à la mort. L'impureté vient donc en la femme lorsque n'ayant pas été fécondée, son ou ses ovules est ou sont morte(s).

Telle était la tradition juive. Des tabous similaires existaient dans les civilisations grecque et romaine, puis dans les usages de la primitive Eglise chrétienne. Tous les aspects de la sexualité et de la procréation étaient tenus comme marqués par le péché. Il faut bien comprendre ce que cela signifie : En fait, il semble bien que ce tabou d'impureté des femmes n'était qu'une précaution voilée, car n'osant pas donner les vrais motifs, prise par l'autorité pour préserver les femmes de tout rapport sexuel, par mesure d'hygiène élémentaire, tant que leur utérus devait cicatriser une plaie intérieure. La preuve en serait qu'après un accouchement la femme juive mère d'un fils était également réputée « impure » pendant 30 jours puis devait aller se faire « purifier » au Temple par le ministère d'un prêtre. Si elle avait été mère d'une fille, le temps d'« impureté » était double !

Sur un plan général, est-ce qu'une femme médecin, magistrat, enseignante, ingénieur, entrepreneur, écrivain, ministre de gouvernement, officier-aviateur, etc. est moins fiable qu'un homologue masculin ? Les Eglises qui ouvrent les ministères aux femmes font-elles preuve d'un dynamisme moindre ? Est-ce une simple coïncidence ?

Mais, diront les tenants de la tradition ecclésiale misogyne, il ne s'agit pas alors, dans les « églises et dénominations » issues de la Réforme, de « **ministères** » comparables à ceux des Eglises traditionnelles ! C'est vrai, **malheureusement**. Mais lesdits « ministères » sont-ils vraiment à exercer de par un « **super-baptême** » oui ou non ? Tout est là à la racine ...

Reformulation des vérités à croire

Pour ce qui est de la relation de l'homme avec l'Éternel et, par suite, de son accessibilité au Royaume des cieux, quel est le plus important ? A qui Jésus a-t-il dit : « *Venez les bénis de mon Père, recevez en partage le Royaume qui a été préparé pour vous depuis la fondation du monde...* » ? (Matthieu 25). Non pas aux « punaises de sacristie » (excusez la vulgarité de cette expression) non pas aux scribes et aux pharisiens scrupuleux du culte dans le Temple et de la prière à domicile, voire sur les places publiques, aux docteurs qui connaissent et récitent leur Bible et la Loi par cœur ?

Non, comme le dit le cardinal Lustiger dans son livre « **La Promesse** », Jésus a dit cela à l'adresse des hommes et femmes des « **nations** » païennes qui pratiquent dans leur vie quotidienne la compassion, le service et la charité à l'égard des plus petits. Et Jésus précise : « *ces plus petits qui sont mes frères* ». C'est vrai, Jésus dit bien qu'il a des frères, précieux à ses yeux, parmi les païens !

Oui, diront les punaises, les scrupuleux, les docteurs ... cela s'adresse bien aux « **nations** », donc les critères de sélection pour le Royaume sont autres pour les « fils » de la Révélation héritée d'Abraham. A eux est demandée tout autre chose.

Certes, à ceux qui ont reçu plus que les « païens », il sera demandé plus. Mais ce qui est demandé aux païens est un minimum élémentaire pour les « fils » de la Révélation. Car, pour eux, les devoirs de compassion, de service et de charité active sont encore plus exigeants, et même essentiels. Rien ne peut atténuer cette exigence. Les « fils » de la Révélation qui manquent de compassion, service et charité en seront punis avec une particulière rigueur. Jésus les a bien prévenus, lorsqu'il a dit à la fin de ce même discours adressé aux nations :

« ... à chaque fois que vous ne l'avez pas fait (compassion, service, charité) à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait ... Allez vous en loin de moi ... »

Comment ne pas élargir la portée de ce propos du Christ en disant : « *Chaque fois que vous ne l'avez pas fait **entre vous, les « fils » de la Révélation**, vous m'avez doublement offensé ... Allez vous en loin de moi ... !* ». Ce n'est pas niable, Jésus a, d'ailleurs, affirmé lui-même qu'il manifestera alors une particulière sévérité :

« Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé, en ton nom que nous avons chassé les démons, en ton nom que nous avons fait de nombreux miracles ? Alors je leur dirai : Je ne vous ai jamais connus ; écartez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité ». (Matthieu 7. 22-23)

Quel rapport entre ces développements et le thème de ce chapitre concernant les « **Vérités à croire** » ? Ce rapport est bien évident. Ces « Vérités » qui sont enseignées depuis des siècles ont été formulées par des Conciles dont les principaux, intervenus du 4^e au 6^e siècles, ont été rapportés et commentés dans notre Cahier N° 3.

Nous avons relaté dans quelle ambiance de division, voire souvent de haines religieuses et parfois de violences physiques, les débats se sont déroulés entre Pères de l'Église appartenant à des cultures différentes et la plupart coupés par leur culture grecque des racines juives du Nouveau Testament. Les formulations de la Foi chrétienne, qui sont sorties de ces Conciles, n'ont cessé au long des âges de susciter déviations, hérésies, schismes (dont l'un encore à une date récente, et qui perdure). Jésus a posé la question : « *un bon arbre peut-il produire de mauvais fruits ?* » (Matthieu 7. 18) Et il a tranché ladite question de façon péremptoire :

« ...Tout arbre qui ne produit pas un bon fruit, on le coupe et on le jette au feu. Ainsi donc, c'est à leur fruits que vous les reconnaîtrez »

Le Paraclet promis était-il donc absent lors des pugilats-brigandage du Concile d'Ephèse où le sang a coulé, comme lors des exactions de l'Inquisition, laquelle mettait à mort pour l'honneur de la "vraie Foi", ou lors des massacres des populations amérindiennes par les royaumes chrétiens d'Espagne et du Portugal dans le silence de la papauté ?

Le pape Jean Paul II a durant tout son pontificat multiplié les témoignages de repentance de l'Eglise pour ces comportements indignes de l'Evangile, dont la cause majeure était le fruit des divergences concernant les « **Vérités à croire** », devenues alibi de querelles de pouvoirs d'hommes entre hiérarchies...

Pour l'immense majorité des baptisés, toutes ces formulations théologiques des grands Conciles des 4^e au 6^e siècles, sont des querelles « byzantines » d'experts. Une infime minorité de ces baptisés est capable de s'en expliquer autrement que par des affirmations apprises par cœur ou des banalités. Le chrétien de base a rangé tout cela, notamment le Mystère de la Trinité, dans un tiroir et fonde sa vie sur une catéchèse simple et simpliste. Celle-ci est sans doute plus accessible au plus grand nombre, mais dramatiquement orpheline de la richesse des racines juives du Nouveau Testament. Et elle est codifiée selon les modes de pensée de la philosophie grecque des Pères. Et, pour revenir au problème précédent, reconnaissons que, vue la pauvreté de la formation spirituelle des laïcs, il était, en effet, difficile de les qualifier pour participer aux ministères d'Eglise.

Autre conséquence négative : Telles qu'elles sont, les formulations officielles des dogmes continuent depuis des siècles à approfondir le fossé qui sépare les Juifs de leur frère Jésus de Nazareth. Le Judaïsme est cependant l'arbre sur lequel est greffé le Christianisme.

Reformuler hardiment les « Vérités à croire » dans le langage et la culture d'aujourd'hui est une urgence. Dans son discours d'ouverture du Concile Vatican II le pape Jean XXIII a dit, parlant de la doctrine de l'Eglise :

« ... Il faut que cette doctrine soit plus largement et hautement connue, que les âmes soient plus profondément imprégnées d'elle et transformées par elle. Il faut que cette doctrine certaine et immuable, qui doit être respectée fidèlement, soit approfondie et présentée de la façon qui répond aux exigences de notre époque. En effet, autre est le dépôt lui-même de la foi, c'est-à-dire les vérités contenues dans notre vénérable doctrine, et autre est la forme sous laquelle ces vérités sont énoncées, en leur conservant toutefois le même sens et la même portée... ».

Cette « forme », que le pape Jean XXIII appelle de ses vœux pour répondre aux exigences de notre époque, passe par un retour au message de l'Ecriture Sainte, Première Alliance et Alliance Nouvelle en Jésus Christ, débarrassé de sa gangue d'inculturation syncrétiste dans la philosophie grecque et enfin médité dans sa lumière juive.

La Science moderne, en actualisation « consciencieuse »...

Cette nécessité de ré-actualisation s'applique à bien des domaines de la conscience et du savoir. En particulier, elle a mis en mouvement la Science contemporaine. Car la Science elle-même a fait de nos jours l'objet d'une mutation radicale. Elle avait établi sur la base de grands principes hérités de l'Antiquité grecque sa compréhension du Cosmos et de la spécificité de l'homme, la relation entre le matériel et le spirituel, entre la matière et l'énergie. Tout cela, qui avait permis l'essor prodigieux de la technologie occidentale contemporaine, a été relativisé. L'apport complémentaire de penseurs de génie tels que Newton et Descartes vient d'être balayé. Ces mêmes grands principes et tous les repères, qui en résultaient, ont été, en effet, bouleversés par la physique quantique, la relativité et la psychologie moderne.

Un savant réputé, **Bernard d'Espagnat**, écrit dans la Revue « Evangile et Liberté » de Juin-Juillet 2010 (p. 15) :

« Le monde est-il intelligible ? A cette question, du moins, je pense que nous pouvons répondre de façon nuancée mais nette. Si par "monde" nous entendons le monde de l'action humaine, la réalité empirique, la réponse est oui : ce monde-là est intelligible et, grâce à la science, nous progressons tous les jours dans sa

connaissance. Si, en revanche, par « monde » nous entendons une Nature à la Spinoza - ce qui est en soi, ou par soi, tout à fait indépendant de nos facultés de connaître - alors la réponse est non. Ce monde-là peut, au mieux (et encore !) être deviné ».

Si déjà la Science reconnaît qu'elle ne peut saisir du « réel » que la surface des réalités empiriques, combien plus encore la pensée humaine héritée des siècles lointains doit-elle être humble lorsqu'elle prétend mettre Dieu en « formules », c'est à dire en vérités dogmatiques réputées « Paroles de Dieu » éternelles. Jésus a bien appelé ses contemporains à ce genre d'humilité lorsqu'il a dit à la Samaritaine :

« Les vrais adorateurs adoreront Dieu en esprit et en vérité, car Dieu est Esprit » (Jean 4.23)

Comment mettre en formules rationnelles un Dieu-Esprit ? Le même Bernard d'Espagnat écrit encore :

« Je pense qu'il y a une cause générale. Autrement dit, un Réel qui, suprêmement, « est ». Il reste que ce Réel n'est pas atomisable par la pensée et n'est, apparemment, même pas conceptualisable. Les limites posées sont donc vraisemblablement strictes. De nature à (par exemple) discréditer les formes substantielles d'Aristote et les philosophies qui s'y rattachent. En effet, ce que j'ai exposé ne se traduit pas par l'assertion : « il y a les objets localisés, ayant des formes etc..., plus autre chose. » La globalité, ce n'est pas cela. En vérité, si étrange que cela paraisse, ce qui, dans la pensée antique, me semble être le moins incompatible avec les conditions que la physique pose aujourd'hui à la métaphysique c'est encore l'approche de Plotin (philosophe néoplatonicien du III^e siècle), avec son Un inconnaissable qui est à la fois la source et l'étoffe de tout ».

Si les créatures que nous sommes doivent repenser le « vrai réel » dont elles sont l'émanation et le sommet au sein du Cosmos, à plus forte raison devrions-nous réexaminer avec une lucide humilité les termes dans lesquels durant les Conciles de Nicée (325), Constantinople (381), Ephèse (431), Chalcédoine (451), etc. nous avons cédé à la tentation de « définir » qui est Dieu le Créateur, cependant réputé l'Un, l'Inconnaissable, l'Innommable, le Transcendant, le Tout Autre

Si les témoins-responsables hiérarchiques de la Foi en Christ ont réellement le souci d'être pédagogues, ils doivent venir à la recherche des hommes de notre temps retournés au paganisme. Même la plupart des baptisés sont embourbés dans le matérialisme des modes de vie et la sécularisation de la pensée en notre époque. La pédagogie de la Foi doit opérer des révisions radicales, ne serait-ce que pour faire face aux répercussions et pressions spirituelles de la pédagogie de la Science qui, elle, s'actualise !

Non seulement « Actualisation » ...

Une **actualisation** urgente de cette pédagogie de la Foi est donc à entreprendre, ne serait-ce qu'en accueillant les réflexions et remontrances du cardinal Lustiger contenues dans son livre « **La Promesse** » abondamment cité dans notre Cahier N° 2 (p. 155 et ss.). Il est nécessaire d'en rappeler ici quelques extraits :

« ... prendre part à la Passion du Christ qui porte la souffrance de son peuple et travaille à la rédemption du monde... Cette prière est une prière pour les païens, pour que le pardon du Christ leur soit donné, pour les païens qui peuvent porter le nom de chrétiens, mais qui, s'étant emparé du christianisme pour en faire leur religion, l'ont défiguré. Un père jésuite, missionnaire en Amérique latine exprimait ainsi cette défiguration : "Ils ont pris notre Christ, ils en ont fait leur dieu". La puissance assimilatrice des civilisations et des peuples réduit la foi prêchée au contenu des religions archaïques.

« ...L'Eglise, là où elle s'est pratiquement identifiée à un pagano-christianisme, voit celui-ci s'effondrer sous ses propres critiques et perd de vue sa propre identité chrétienne. La raison qui l'explique en partie est qu'elle s'est coupée de sa racine juive en faisant du Christ la forme de son propre paganisme, un dieu des païens ... Le péché des pagano-chrétiens, que ce soient les hommes d'Eglise ou les princes ou les peuples, fut de s'emparer du Christ en le défigurant, puis de faire leur dieu de cette défiguration... Leur méconnaissance d'Israël est le test de leur méconnaissance du Christ qu'ils prétendent servir ».

A ces propos sévères du cardinal, datant de 2002, le Magistère n'a pas jusqu'à présent réagi, Il a honoré la personne du prélat lors de ses obsèques en Août 2009, mais sur ces remontrances contenues dans ce livre de « **La Promesse** », le silence officiel est assourdissant. Si les jugements du cardinal sont à considérer comme justifiés, il aurait été opportun d'y donner suite en remédiant à ces **défigurations** du Christ. Sinon à quoi correspondent de la part du Magistère les permanentes entreprises de « **Nouvelle Evangélisation** » ? Si ces mêmes remontrances de la part du cardinal sont injustifiées, elles auraient du être publiquement sanctionnées. Demeurer dans un silence équivoque est difficilement défendable... surtout en parallèle avec les efforts déployés pour le ralliement des Traditionnalistes ...

... mais « **Inculturation** ».

Cette actualisation devra s'accompagner de son « **Inculturation** » dans les nombreuses cultures qui couvrent la planète. Des « Communautés » spirituelles que l'Occident a ignorées ou dédaignées durant des siècles prennent conscience d'elles-mêmes sur tous les continents. Comme le monde économique, celui des spiritualités a lui aussi ses « **Emergents** » qui veulent valoriser leurs propres racines héréditaires multiséculaires et souvent multimillénaires, pour vivre un Evangile dégagé de sa gangue hellénistico-occidentale.

Durant de nombreux siècles, les missionnaires européens, dont l'abnégation et la sainteté personnelles ne sont pas en cause, ont répandu sur tous ces continents un christianisme basé sur une interprétation de la Bible, Première Alliance et Alliance Nouvelle, qui n'est pas, quoi qu'en dise le Magistère, la version originelle issue du Christ et de ses disciples directs, mais une première **inculturation** dans la philosophie, la culture et la langue grecques. Et au nom de cette version **seconde** affirmée, à tort, comme originale et seule authentique, ce Magistère s'oppose pour l'essentiel à toutes inculturations subséquentes dans les cultures locales, africaines, asiatiques, amérindiennes, etc.

Le Père Claude Geffré dans son livre "Théologie chrétienne et choc des cultures"(Cerf 1984) écrivait :

« ...Il est indéniable que jusqu'à une date très récente la théologie européenne fut la théologie dominante de toute l'Eglise. Mais depuis la fin du Concile Vatican II la situation est en train d'évoluer rapidement. Nous passons du monocentrisme culturel de l'Occident à un polycentrisme à l'intérieur de l'Eglise... Cela coïncide enfin avec la fin de l'ère coloniale, et, et dans la ligne de l'ecclésiologie de Vatican II. Les Eglises locales prennent une conscience beaucoup plus vives de leur propre identité culturelle au moment où l'Occident est beaucoup moins assuré d'être la civilisation dominante. ».

Jean Marie Ela, sociologue et théologien Camerounais, dans son livre : "Repenser la Théologie Africaine" (Ed. Kartala 2003), précise :

« ... le mal par excellence, dont l'homme africain veut être délivré, résulte de l'emprise des forces de l'invisible à l'œuvre dans l'univers. Au-delà du drame biblique de la rupture originelle entre Dieu et l'homme - drame qui a sa version dans les mythes africains - toute la théologie de la rédemption doit être repensée en fonction d'une anthropologie du mal et du malheur qui renvoie à cette relation à l'invisible qui apparaît comme le centre de gravité de l'univers religieux africain. C'est autour de cette relation que se situent en profondeur les problèmes de maladie et de guérison où l'on retrouve le monde des esprits. Dès lors, les rapports entre le visible et l'invisible constituent le lieu où il convient d'approfondir le sens du salut en Jésus-Christ. Dans cette perspective, aucun discours sur le Dieu des chrétiens ne peut ignorer le langage primordial élaboré par les cultures et religions africaines qui, elles aussi, ont leur théologie. Il serait facile de plaquer le concept de Dieu venu de l'univers judéo-chrétien sans soupçonner le choc que ce concept peut provoquer chez les Africains à partir du drame de la vie et de la mort, dont ils font l'expérience au moment même où ils parlent de Dieu ».

Nous reviendrons plus loin sur tous ces points essentiels, qui évoquent ce que nous avons dit plus haut concernant notamment la dérobaie de la plupart des Eglises chrétiennes traditionnelles devant tout ce qui regarde le « combat spirituel ».

Au prix d'une véritable entreprise d'archéologie théologique, il faut, dans l'humilité, rechercher et restaurer les racines hébraïques enfouies et en marier la richesse avec celles des cultures locales. Là encore, il faut redire que Jésus est venu annoncer une **Bonne Nouvelle** et non pas répandre une nouvelle religion destinée à éradiquer toutes les **religions** et **cultures** existantes. Cette **Bonne Nouvelle** est une **Lumière** appelée à les illuminer toutes et à les faire peu à peu converger vers ce sommet-accomplissement plénier du Plan divin que le P. Teilhard de Chardin appelait le « **Point Oméga** ».

Pour l'instant les principaux Magistères chrétiens, romain notamment, font la sourde oreille à cet égard aux demandes d'inculturation des Eglises locales, africaines, indiennes et autres. La conséquence en est que la plupart des chrétiens de ces Eglises sont en fait partagés et écartelés entre deux religions qu'ils vivent en parallèle : D'une part, une relation intime entre le monde invisible des esprits et les vivants, qui est le socle fondamental de leur spiritualité et qui leur vient du fond des âges, et d'autre part une religion occidentale importée et plaquée sur la première, difficilement compatible avec elle et qui donc risque d'être une couche superficielle.

Remarque

Là encore, que l'on me permette la mention d'une expérience personnelle datant des années 80/90. Au cours d'un séjour d'évangélisation en Afrique équatoriale, j'ai été confronté à cet écartèlement d'Africains chrétiens appartenant aux principales Eglises et Dénominations chrétiennes locales, qui avaient en fait deux religions en parallèle : une religion et pratique chrétiennes cohabitant chez les mêmes individus avec des cultes ancestraux rendus aux « esprits ». L'animisme le plus étrange y était présent, accompagné d'un recours aux amulettes, gris-gris, et autres instruments de magie de nature assez effrayante. Voilà où conduit l'absence d'une relation à Jésus-Christ vraiment inculturée dans la culture africaine. On touche là aussi la négligence du christianisme occidental à former ses ministres, et même ses baptisés de base, au « Combat Spirituel » dont nous allons parler plus loin (chap. 15). Le « bagage théologique intellectuel » ne peut tout faire. Jésus n'avait pas formé ses disciples sans les faire passer par la Pentecôte, comme nous allons également le rappeler plus loin.

Il semble bien que l'on doive rapprocher ce point d'un tout autre problème. Cet attachement des Africains, mais aussi de nombreux peuples d'Amérique Latine, à des formes d'animisme primitif est aussi un réflexe d'auto-défense contre les impérialismes occidentaux qu'ils ont subis dans les siècles passés. La « Théologie de la Libération » en est sans doute une autre manifestation. Le Christianisme importé chez ces peuples à été le fait de conquérants, souvent esclavagistes et colonisateurs. Tout cela que l'Occident oublie, reste une présence et une plaie qui tourmentent les consciences locales.

D'ailleurs, la « Théologie de la Libération » a au moins 20 siècles. Et nous en avons mesuré l'impact dramatique. Le Peuple Juif attendait un Messie « libérateur ».

Afin de préciser la comparaison, imaginons, pour comprendre les Africains d'aujourd'hui, qu'au temps de la première génération apostolique un romain soit venu prêcher en Israël les perspectives eschatologiques de la Bonne Nouvelle de Jésus Christ, en parlant en latin, avec les modes d'expression du Droit Romain, la caution de l'armée romaine et la philosophie de Sénèque et d'Aristote !

Point n'est besoin d'insister sur tous ces aspects et ces errances de la Foi chrétienne. Nos précédents Cahiers apportent déjà d'amples éclairages sur les défis à relever. Mais, tout de même, il n'est pas inutile de rappeler brièvement la « Source » à laquelle il serait opportun de se référer avant de se remettre en marche pour cette entreprise de réactualisation-inculturation ...

La Didaché

Un document précieux, la **Didaché**, a guidé l'enseignement de la primitive Eglise, pour sa foi, sa spiritualité, sa liturgie, ses sacrements. Il a du être rédigé largement avant la fin du premier siècle en milieu judéo-chrétien, c'est-à-dire non encore coupé des racines juives du message du Christ. Il n'a jamais été adjoint aux « Livres canoniques » du christianisme, mais il a été présent dans la formation des baptisés et traduit en latin et en arabe. Apparemment pas en grec !? De nombreux Pères de l'Eglise le citent, notamment Clément d'Alexandrie (150-215), Origène (183-254) et même Athanase (295-373).

Ce document a été ensuite perdu durant de longs siècles et n'a été retrouvé qu'en 1873 dans les archives de la Bibliothèque du Saint Sépulchre dans le Palais du Phanar à Istanbul. Il comporte des enseignements sur la morale, la prière, les actes liturgiques tels que le baptême (chap. 7), l'eucharistie

(chap. 9), la confession mutuelle des péchés avant de « rompre le pain » (chap. 14), l'élection des évêques et des diacres (chap. 15).

La liturgie de l'Eucharistie de l'époque est particulièrement simple, emplie de prières et louanges à Dieu « pour son Fils Jésus » :

« L'action de grâce est rendue d'abord pour la coupe :

" Nous Te rendons grâce, notre Père, pour la sainte vigne de David Ton serviteur que Tu nous as fait connaître par Jésus Ton Enfant.

A Toi la gloire pour les siècles. "

« Puis pour la fraction du pain :

" Nous Te rendons grâces, notre Père, pour la vie et la connaissance que Tu nous a révélés par Jésus Ton Enfant.

A Toi la gloire pour les siècles.

" De même que ce pain rompu était dispersé sur les collines et que, rassemblé, il est devenu un (seul tout), qu'ainsi soit rassemblée ton Eglise des extrémités de la terre dans Ton Royaume.

Car à Toi sont la gloire et la puissance par Jésus-Christ pour les siècles. "

" Que personne ne mange ni ne boive de votre eucharistie sinon ceux qui ont été baptisés au nom du Seigneur; car c'est à ce sujet que le Seigneur a dit : Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens.

« Après vous être rassasiés, rendez grâces ainsi :

" Nous te rendons grâces, Père saint, pour ton saint Nom que tu as fait habiter dans nos cœurs et pour la connaissance et la foi et l'immortalité que tu nous as révélées par Jésus Ton Enfant.

A Toi la gloire pour les siècles.

" C'est Toi, Maître tout puissant, qui a créé toutes choses à cause de Ton Nom, qui as donné la nourriture et le breuvage aux hommes pour qu'ils en jouissent, afin qu'ils te rendent grâces.

Mais à nous tu as daigné accorder une nourriture et un breuvage spirituels et la vie éternelle par Ton Enfant.

Avant toutes choses nous Te rendons grâces parce que Tu es puissant; à Toi la gloire pour les siècles.

" Souviens-Toi, Seigneur, de Ton Eglise, pour la délivrer de tout mal et la rendre parfaite dans Ton amour et rassemble-la des quatre vents, elle que tu as sanctifiée, dans Ton royaume que Tu lui as préparé, car à Toi sont la puissance et la gloire pour les siècles.

" Que la grâce arrive et que ce monde passe ! Hosanna au Fils de David !

Si quelqu'un est saint, qu'il vienne; s'il ne l'est pas, qu'il se repente. Maranatha. Amen. "

On le voit, dans cette **Didaché** (le mot signifie précisément : « Enseignement »), il n'y a aucun développement théologique, aucune parole dite « consécratoire de l'Eucharistie. Le souci de définir **Qui est Dieu, Qui est Jésus, Qui est l'Esprit Saint** ? ou de magnifier le **sacramentel** ne viendra qu'après, bien après, lorsque les pagano-chrétiens seront devenus grandement majoritaires dans l'Eglise et contrôleront en fonction de leur culture grecque l'établissement des dogmes durant les grands Conciles des 4^e au 6^e siècles.

L'Esprit Saint et les Charismes

Le Christ a confié l'Eglise à l'Esprit Saint

Dans l'ensemble de ce présent Cahier ce chapitre est l'un des plus essentiels, si on veut vraiment réfléchir à la nature et à la mission de l'Eglise. Depuis l'origine, elle fait mention de l'Esprit Saint, qui est d'ailleurs présent très fréquemment dans les Ecritures juives. Jésus en a abondamment parlé surtout à l'approche de la Passion et c'est même à cet Esprit Saint qu'il a confié ses disciples et leur vocation axés sur l'annonce de la Bonne Nouvelle.

Les dogmes trinitaires le citent, bien sûr, comme la Troisième Personne. Mais, au long des générations cet Esprit Saint a été loin de faire l'objet d'une théologie de même ampleur que celle concernant le Père et le Fils. Certains auteurs chrétiens ont même parlé de cet Esprit Saint comme du « Divin Méconnu ».

Le **Père Charles Massabki**, moine bénédictin, dans son livre « *Qui est l'Esprit Saint ?* » (Office Général du Livre 1977) le rapporte et ajoute que cet Esprit Saint est :

P. 8 « ... le Grand Méconnu, non seulement des chrétiens qui ne le sont que de nom, mais même de nombre de ceux qui prétendent vivre leur christianisme. Il y a, bien sûr, le sacrement de Confirmation qui a retenu un moment leur attention et fait porter leur réflexion avec plus d'attention sur la troisième Personne de la Sainte Trinité, mais il n'y ont pas attaché l'importance qu'il aurait fallu. La Confirmation, en effet, laisse d'ordinaire moins de souvenir que la première communion. Quand à ce qu'on appelle les sept dons du St. Esprit, jamais ils n'en ont eu une notion précise, encore moins de ce qu'on appelle les charismes. « Cette méconnaissance du St. Esprit et de son rôle dans l'Eglise et dans les chrétiens entraîne des conséquences très néfastes pour la pratique de la religion chrétienne. Celle-ci devient, de ce fait, une religion moraliste, légaliste, conformiste, formaliste... »

P. 9 « ... la messe elle-même risque de cesser d'être le culte "en esprit et en vérité" qu'attendent des chrétiens leur Père des cieux. Elle devient une pratique extérieure, un rite sans âme, comme ceux reprochés par Dieu à maintes reprises aux juifs dans l'Ancien Testament ... notamment (selon Isaïe 29. 13) : "Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi" ... ou (selon Isaïe 1.11) : "Que m'importe vos innombrables sacrifices ? dit Dieu. Je suis écoeuré de vos holocaustes, Cessez de m'apporter des offrandes inutiles ... Cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien..." »

P. 10 « Il n'est pas étonnant de constater que les chrétiens, qui ignorent le rôle de l'Esprit Saint dans leur vie spirituelle, ne trouvent pas goût à la parole de Dieu. Ils n'éprouvent pas le désir de connaître l'Ecriture Sainte, ni, par conséquent, le besoin de s'en nourrir. La Bible est pour eux un livre scellé, lettre morte. De fait, sans l'Esprit Saint, on ne peut pas comprendre ce que Dieu nous a dit. Le Christ nous en a prévenus (selon, Jean 14. 25) : "Je vous ai dit ces choses tandis que je demeure avec vous. Mais, le Paraclet, l'Esprit Saint vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit ... Quand il viendra, lui, l'Esprit de Vérité, il vous conduira vers la vérité toute entière" ».

Jésus en avait bien prévenu ses disciples :

« Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous. Vous serez, alors, mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre ». (Actes 1.8)

Comment vient l'Esprit Saint ? Un rappel de l'histoire est nécessaire.

Nous l'avons dit plus haut, le pape Jean XXIII annonçant la réunion du Concile Vatican II, l'a justifié, disant : « *L'Eglise a besoin d'une nouvelle Pentecôte* ». Parole terrible si on la prend pour autre chose qu'un slogan du genre publicitaire. Pour bien le comprendre, il est bon de rappeler dans quel contexte est intervenue la première Pentecôte, celle décrite dans les Actes des Apôtres.

Durant les deux ou trois ans qu'a duré la présence des apôtres et disciples autour de Jésus, le malentendu n'a jamais été éclairci entre eux. Depuis des siècles Israël attendait un Messie-roi terrestre, « fils de David » libérant le Peuple élu de ses occupants, Grecs d'abord, puis Romains. Et dès le début de leur rencontre ils ont attendu avec quelque impatience que leur Rabbi prenne le pouvoir et rétablisse la royauté en Israël.

L'apôtre Philippe amène à Jésus Nathanaël, lui ayant dit : « *Le prophète dont a parlé Moïse, nous l'avons trouvé, c'est Jésus, fils de Joseph de Nazareth* ». En présence de Jésus, Nathanaël lui dit : « *Rabbi, tu es le fils de Dieu, tu es le roi d'Israël* » (Jean 1.49). A diverses reprises, les disciples manifestent leur étonnement de voir leur Maître séjourner en Galilée, au lieu d'aller à Jérusalem, car c'est là qu'est le « pouvoir » à prendre pour restaurer le royaume de David. Lorsque Jésus à Césarée demande à ses disciples : « *Pour vous, qui suis-je ?* » Pierre fait sa « Confession de Foi » et dit à Jésus : « *Tu es le Messie, Fils du Dieu Vivant* » (Matthieu 16.16). « *Fils du Dieu Vivant* » est dans la tradition de l'époque une appellation royale ... Jésus ne le détrompe pas. On va voir pourquoi.

Lors de sa dernière venue à Jérusalem, juste avant la Passion, Jésus monté sur son âne est acclamé par la foule aux cris de : « *Hosanna, au Fils de David ...* » (selon Matthieu 21.9) ou : « *Béni soit celui qui vient, le roi, au nom du Seigneur* » (selon Luc 19.38). La mention de fils de David est significative ... Car la tradition dit encore que le Messie libérateur arrivera monté sur un âne ! Alors, Juda comprend que c'est le moment tant attendu de la prise de pouvoir par Jésus, bénéficiant de l'enthousiasme de la foule. Il va donc trouver les Grands Prêtres, car pour lui, une fois Jésus saisi par les Autorités, il sera contraint de réagir, c'est-à-dire de renverser tous les obstacles avec la puissance de Dieu qui est en lui. La fuite des disciples à Gethsémani, puis les trois reniements de Pierre, voyant leur Maître se laisser arrêter et juger comme un malfaiteur, traduit l'effondrement de leur foi en ce Jésus Messie-roi dont ils attendaient de devenir les ministres ... La mort du Christ sur la croix les jette dans un abîme de désespoir. Sa résurrection ressuscite leur espérance... Et 30 jours après, quelques instants avant l'Ascension, ils reposent à Jésus la question qui les lancine depuis le premier jour :

« *Seigneur, est-ce le temps où tu vas rétablir le Royaume pour Israël ?* » (Actes 1. 6)

Ils n'ont donc, à la différence de la Samaritaine, toujours rien compris de la personne de Jésus, de sa mission et par conséquent de leurs propres vocation et mission à venir, à eux les disciples ! Jésus ne répond pas à la question, mais enchaîne seulement :

« *Vous allez recevoir une puissance, celle du Saint Esprit qui viendra sur vous, vous serez alors mes témoins ...* »

Puis Jésus disparaît dans son Ascension et les disciples comprennent, **enfin**, que leur Maître n'était pas et ne sera pas le roi terrestre d'Israël et qu'eux-mêmes ne seront jamais ses ministres, officiers, chambellans, etc. Ils abandonnent toutes leurs espérances et ambitions d'être la cour du Roi Jésus. Ils accomplissent **enfin** la recommandation que leur Maître leur avait faite maintes fois : « *Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix ...* » (Matthieu 16.24). Ils ont alors accepté de ne plus rien comprendre, ni espérer, ni prévoir, ni ambitionner, ni vouloir. Ils ont réalisé qu'il leur fallait seulement attendre sans savoir quoi (et cela s'appelle la Foi, celle d'Abraham qui a tout « quitté » et s'est mis en marche sans savoir vers quoi) ... qu'il leur fallait seulement prier sans savoir précisément en vue de quoi (et cela s'appelle l'espérance) ... et se préparer à une mission sans savoir exactement laquelle, ni comment (et cela s'appelle l'Amour gratuit).

Il a encore fallu 10 jours après l'Ascension pour qu'ils renoncent à tout cela, non pas comme on abandonne à regret un trésor, mais comme on quitte une défroque trouée ... c'est alors seulement que l'Esprit Saint a pu descendre sur eux. Et leur **métamorphose** intérieure a été d'une ampleur

déconcertante. Les fuyards désespérés du temps de la Passion, sont devenus les témoins fidèles jusqu'au martyre (pour la plupart) ...

L'Eglise, Royaume terrestre ?

Pourquoi tous ces rappels des péripéties entourant ce premier envoi en mission des disciples ? Mais, parce que les illusions de ceux-ci avant l'Ascension et la Pentecôte ont été reproduites par l'Eglise « en filigrane » à partir du deuxième siècle et immensément à partir de son allégeance à l'empereur Constantin. Là, l'Eglise pagano-chrétienne s'est prise pour le **Royaume de Dieu** descendu sur terre et incarné en elle. Son « **Institution** » s'est fondée sur trois piliers propres à un royaume terrestre : le **droit romain, le pouvoir impérial, la philosophie grecque**. De là son juridisme institutionnel, son absolutisme, ses intransigeances. Et nous devons rappeler les observations mentionnées plus haut du Père Christian Duquoc dans son livre « Des **Eglises Provisoires** » :

page 66 : « *Un élément est primordial dans la relation entre hiérarchie et peuple : le sacrement. Il est d'ordre symbolique. Il symbolise que l'Eglise n'est pas le Royaume. Il ne peut donc être question de penser l'institutionnalité dans l'ordre du plein, de la présence. L'institutionnalité désigne l'Eglise comme société évolutive, donc imparfaite ou politique. Le schéma opératoire de la théologie de la Contre-Réforme fut celui de la « société parfaite ».*

page 106 : « *La contestation de l'idée catholique de l'Eucharistie s'enracine dans la confiscation de sa présidence par les prêtres et les évêques, qui argumentent de cette présidence pour asseoir leur autorité sociale. L'Eucharistie, par le jeu de la présidence, passe du symbolique fraternel au symbolique hiérarchique. La liturgie, lieu du sacré, ne doit plus être le modèle de l'organisation ecclésiale ».*

On comprend alors les initiatives des papes contemporains pour remédier à ces déviations imputables en notable part aux excès de la Curie romaine. Celle-ci a tendance à gouverner l'Eglise universelle avec l'impérialisme d'un empire terrestre :

Le pape Pie XII, lui, n'a pas fait carrière dans la Curie, mais toujours à l'extérieur du Vatican comme Nonce Apostolique. Il percevait les péripéties de la chrétienté sur le terrain, qui a été pour lui principalement celui de l'Allemagne hitlérienne. Il se méfiait d'un certain impérialisme de la Curie. Lorsqu'il a été élu pape en Mars 1939, 70 % du Sacré Collège était italien, lorsqu'il est mort en Octobre 1958, 70 % de ce Sacré Collège était composé de cardinaux d'autres pays et continents. Ce qui a permis sans doute que soit élu son successeur Jean XXIII, lui aussi Nonce Apostolique durant presque toute sa vie. Voilà sans doute aussi pourquoi il a prononcé cette phrase éminemment prophétique : « *L'Eglise a besoin d'une Nouvelle Pentecôte* » en lançant son projet de Concile rassemblant tous les responsables de l'Eglise enfin reconnue comme planétaire. Et voilà pourquoi, de même, l'ère contemporaine a pu voir élu un pape polonais, puis un pape allemand !

Une Nouvelle Evangélisation au rabais ?

Peut-on penser que l'Eglise va pouvoir re-spiritualiser une humanité largement retournée au paganisme au prix de quelques réformes dans ses structures et ses modes de catéchèse ? Avant de s'attaquer à la crise du monde profane, il lui faut méditer sur sa propre crise interne, fruit tardif de déviations multiséculaires, et se préparer à des renoncements déchirants. Alors seulement la « Nouvelle Pentecôte » viendra, et avec elle la « Nouvelle Evangélisation »...

Jésus avait bien prévenu ses disciples, avant de les envoyer jusqu'aux extrémités du monde :

« Pour vous, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez d'en-haut revêtus de puissance ... »

(Luc 24. 49)

« Au cours d'un repas avec eux, il leur recommanda de ne pas quitter Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père ... Jean a bien donné le baptême d'eau, mais vous, c'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés »

(Actes 1.4)

Pourquoi leur a-t-il dit d'attendre avant de partir en mission ? Parce que celle-ci ne constitue pas une oeuvre seulement humaine, non pas la diffusion d'une nouvelle morale, celle d'Israël n'avait aucune raison d'être supplantée, non pas une nouvelle religion meilleure que la foi d'Israël ...

... Mais cette mission impliquait un **combat spirituel** contre les forces du Mal pour lequel le secours permanent de la Puissance d'en haut est indispensable. Il s'agit de vaincre les Puissances du Mal qui asservissent le monde depuis la Transgression originelle. Ce que signifie ce terme de « **combat spirituel** » est inconnu de 99 % des baptisés. Il n'est apparu dans le vocabulaire contemporain que dans le sillage du Renouveau Charismatique et a été ignoré par la plupart des Eglises dans leurs catéchèses et dans la formation des futurs prêtres dans les Séminaires.

« *Ne partez pas avant d'avoir reçu la Puissance d'en-haut* » avait donc dit Jésus à ses disciples, juste avant son Ascension (Actes 1)

Pourquoi ? C'est ce qu'il faut préciser plus nettement ...

Le Combat Spirituel

L'allégeance de l'Eglise du 4^e siècle à l'empereur Constantin a engendré des effets pervers. A cette époque, rappelons-le, les structures visibles de cette Eglise ont été mises en place comme des instruments du gouvernement de César. Nous en avons cité les piliers : droit romain, pouvoir impérial, philosophie grecque. L'Institution-Eglise a été configurée selon ces trois principes-logiciels.

Certes, des pratiques païennes de la société ont été abolies, telles que, par exemple, les jeux sanglants du cirque, et le divorce. Mais en une génération le tonus spirituel du christianisme s'est dégradé. L'élite sociale, les hauts fonctionnaires de l'Etat, les officiers de l'armée ont été incités à se faire baptiser, pour complaire à « César » et accéder aux charges et aux honneurs. Les évêques ont été faits hauts fonctionnaires de l'empire, logés dans des palais princiers. De là une vague massive de départ de chrétiens authentiques pour des monastères éloignés des villes, voire pour des lieux isolés où vivre, en ermites, un christianisme vraiment fidèle à l'Evangile. Mais, pour la masse de la population la foi chrétienne s'est mise en forme peu à peu de façon moralisante, formelle, intellectuelle, juridique, répressive, perdant de vue l'appel du Christ au renoncement à soi-même comme clé spirituelle...

C'est dans cette ambiance qu'ont été formulés les dogmes et les structures qui régissent l'Eglise depuis lors. La place réservée à l'Esprit Saint comme Paraclet dans le kérygme et la vie quotidienne s'est réduite de façon dramatique. Ce qui n'empêche que de grands saints ont permis de sauver l'essentiel pour l'avenir, manifestant par leurs charismes que la vie chrétienne est d'abord un combat spirituel à mener avec le secours permanent de l'Esprit Saint. Des textes du Nouveau Testament sont, à cet égard, sans ambiguïté. Mais leur place dans les catéchèses est devenue minuscule.

Il nous faut donc refaire le point à cet égard :

Lorsque Jésus a envoyé ses Douze Apôtres en avant de lui dans les villes et les villages pour annoncer que le règne de Dieu est proche, il ne leur a pas demandé de prêcher une nouvelle morale, ni de nouvelles observances. Il les a armés pour le combat spirituel :

« ... Jésus appela ses douze disciples et leur donna pouvoir de chasser les esprits impurs et de guérir toute maladie et toute infirmité ... en chemin prêchez que le royaume des cieux est proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons ... Voici, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme les serpents et simples comme les colombes » (Matthieu 10. 1 à 16)

« ... après cela, le Seigneur en désigna encore soixante dix et les envoya devant lui deux à deux dans toute ville et tout endroit où lui-même devait aller ... Allez, voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups ... guérissez les malades qui s'y trouveront ... Celui qui vous écoute m'écoute et celui qui vous rejette me rejette ... et rejette celui qui m'a envoyé ... Les soixante dix revinrent avec joie et dirent : les démons mêmes nous sont soumis en ton nom. Il leur dit : " Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair. Voici, je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions et sur toute la puissance de l'ennemi et rien ne pourra vous nuire » (Luc 10. 1 à 19)

Ces longs extraits sont nécessaires précisément pour montrer que la **Bonne Nouvelle** que Jésus charge ses **disciples** (pas seulement ses **apôtres**) d'annoncer n'est pas principalement affaire de morale, ni de croyances, ni de pratique cultuelle, mais de conversion des hommes pour qu'ils échappent enfin aux maladies et infirmités qui les affligent, et pas seulement les maladies et infirmités du corps, mais aussi celles de l'esprit et de l'âme. Jésus n'arme pas ses **disciples, aujourd'hui encore**, pour faire concurrence à la médecine, et notamment à la psychiatrie, ni en faire des praticiens de forces occultes.

Ces recommandations et pouvoirs donnés par Jésus confirment d'autres paroles qu'il a énoncées en d'autres occasions pour stimuler la foi de ses disciples, notamment :

« Si vraiment vous aviez de la foi grosse comme une graine de moutarde, vous diriez à ce sycomore : "déracine-toi et va te planter dans la mer, et il vous obéirait»

(Luc 17. 6)

« Voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru. En mon nom ils chasseront les démons, ils parleront de nouvelles langues, ils saisiront des serpents ; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera pas de mal. Ils imposeront les mains aux malades et ceux-ci seront guéris » (Marc 16. 17)

Ce n'est pas une incitation à une magie quelconque, mais un rappel que la Puissance d'en haut est indispensable aux disciples pleins de foi pour être véritablement « **témoins** ».

L'apôtre Paul s'exprime nettement sur le combat spirituel (en Ephésiens 6. 11 à 17) :

« Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir tenir ferme contre les œuvres du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les pouvoirs, contre les dominateurs des ténèbres d'ici-bas, contre les esprits du mal dans les lieux célestes. C'est pourquoi, prenez toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir résister dans le mauvais jour et tenir ferme après avoir tout surmonté ...

Et Paul énumère les armes du combattant spirituel :

« La ceinture de la vérité, la cuirasse de la justice, les bonnes dispositions que donne l'Évangile de paix, le bouclier de la foi, le casque du salut et l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu ».

A noter que toutes ces armes sont des armes **défensives**, car dans ce combat le Paraclet est notre défenseur. La seule arme qui pourrait paraître offensive, l'épée, est en fait cet Esprit Saint qui est vainqueur, selon la promesse que nous en a faite la Parole du Christ.

Quant aux « **charismes** » proprement dits, ils ne tiennent aucune place dans les catéchèses usuelles. Nous aimerions savoir s'ils en ont une dans la formation des futurs prêtres dans les Séminaires. Or Jésus n'a pas manqué, on vient de le rappeler, d'en doter ses apôtres et disciples lorsqu'il les a envoyés en avant de lui dans les villes et les villages pour annoncer le Royaume de Dieu. Et ces « envoyés » charismatiques sont revenus émerveillés des fruits qu'ils en avaient recueillis.

Et l'apôtre Paul déclare ces charismes indispensables à la mission de l'Église :

« Il y a diversité de dons, mais le même Esprit, diversité de ministères, mais le même Seigneur, mais diversité d'opérations, mais le même Dieu qui opère tout en tous. Or, à chacun la manifestation de l'Esprit est donnée pour l'utilité commune. En effet, à l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse ; à un autre, une parole de connaissance, selon le même Esprit ; à un autre, la foi, par le même Esprit ; à un autre, des dons de guérisons, par le même Esprit ; à un autre, le don d'opérer des miracles ; à un autre, la prophétie ; à un autre, le discernement des esprits ; à un autre, diverses sortes de langues ; à un autre, l'interprétation des langues. Un seul et même Esprit opère toutes ces choses, les distribuant à chacun en particulier comme il veut ». (1 Corinthiens 12.4-11)

Il est symptomatique que les précisions données par Jésus et Paul de la consistance et de la nécessité de ces charismes sont interprétées par le magistère de l'Église comme « **symboliques** », au sens le plus faible du terme, à savoir « **théoriques** », alors que ce magistère reçoit « **au pied de la lettre** » d'autres paroles de Jésus, comme par exemple les paroles consécatoires du pain et du vin dans l'Eucharistie (*transsubstantiation*).

Cependant, nombre de théologiens contemporains regardent au contraire ces paroles consécatoires comme « **symboliques** » au sens le plus **élevé** du terme, c'est-à-dire relevant d'une réalité indiscutable. Nous avons traité ce point dans le Cahier N° 1 « Méditation sur les Sacrements » (p. 120 et ss). L'explication de cette différence d'appréciation dans les deux cas vient, semble-t-il, de ce qu'en matière de « charismes » la relation est directe entre l'Esprit Saint et le « charismatique » intéressé et ne transite pas par le pouvoir spirituel-sacramentel de la caste sacerdotale ...

Confirmation et Effusion de l'Esprit Saint

Ce que nous venons de décrire trouve, d'ailleurs, sa justification dans la distance qui existe entre le « **sacramentel** » et le « **charismatique** ». Lorsque le soir de Pâque Jésus, ressuscité du matin, apparaît au milieu des disciples (pas seulement des apôtres) rassemblés, il leur dit :

« Comme le Père m'a envoyé, à mon tour je vous envoie. Ayant ainsi parlé, il souffla sur eux et leur dit : "Recevez l'Esprit Saint". Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ... »
(Jean 20.21-22)

Voilà qui préfigure de la part du Christ ce sacrement de la « **Confirmation** » que nous connaissons toujours aujourd'hui. Tout y est : le « **souffle** » de Jésus « Nouveau Grand Prêtre », la parole-action sacramentelle : « **Recevez l'Esprit Saint** » et **l'envoi en mission**. C'est notre sacrement de Confirmation par le ministère du Christ ressuscité. Résultat sur les disciples : apparemment rien !

Comme nous l'avons déjà rappelé, il faudra attendre 50 jours pour que ces disciples reçoivent enfin l'**Effusion** de cet Esprit Saint. Ce sera leur Pentecôte. Pourquoi ce délai, la Parole de Jésus le jour de Pâque a-t-elle manqué de puissance pour être efficace sur le champ ? Bien sûr que non, mais il ne faut pas demander à un sacrement une efficacité mécanique, c'est-à-dire magique.

Comme le disait très bien Saint Bonaventure, éminent théologien du 13^e siècle :

« Le sacrement dispose l'âme à la grâce, c'est ainsi qu'il cause... »

Le sacrement entre les mains du magistère de l'Eglise est un appel, une prière, une pédagogie spirituelle, la promesse d'un don. Célébré selon les règles, il est d'une indiscutable **efficacité** canonique. Mais sa **fécondité** spirituelle constitue un défi d'un tout autre ordre. Il faut que l'être bénéficiaire intéressé soit ouvert à l'action de l'Esprit Saint. C'est seulement quand cette « ouverture » est réalisée que l'Esprit Saint communique la fécondité. L'efficacité canonique réunit le prêtre qui célèbre et le baptisé qui reçoit le sacrement. La fécondité spirituelle dépend, elle, de la **relation directe**, ouverte ou non, entre l'Esprit Saint et le baptisé intéressé. Lorsque cette relation directe est ouverte, alors vient le fruit enfin mûr du sacrement de Confirmation en question et la clé de cette maturité s'appelle : « **l'Effusion de l'Esprit Saint** ».

Remarque

Je me permets encore à cet égard un témoignage personnel : Je suis né dans une famille catholique croyante et pratiquante. Toutes mes études secondaires se sont déroulées durant 8 ans dans un grand collège catholique. J'y ai reçu le **Sacrement** de Confirmation à l'âge de **11 ans**. Mais l'Effusion de l'Esprit Saint m'est venue dans une Communauté Charismatique interconfessionnelle chrétienne en Amérique, lorsque j'avais **52 ans**. J'étais seulement venu voir ce dont il s'agissait dans ce Renouveau dit « charismatique ». Cette Effusion fut un don gratuit de Dieu, qui, d'ailleurs, m'a pris au dépourvu ! Jusque là, j'ignorais qu'une telle **Effusion** existait, disponible pour tout baptisé et qu'après la réception du Sacrement un « **essentiel** » était encore à recevoir. Le Sacrement avait été une semence plantée. Celle-ci a pris pour moi plus de 40 ans, pour germer et porter tous ses fruits dans l'Effusion de l'Esprit.

Rien de ce qu'a été ma vie après, n'aurait été possible et imaginable avant ... !

Le Catéchisme de l'Eglise Catholique (Mame Plon 1992 (p. 281 § 1302) s'exprime ainsi quant à la **Confirmation** :

« Il ressort de la célébration que l'effet du sacrement de Confirmation est l'effusion plénière de l'Esprit Saint, comme elle fut accordée jadis aux apôtres au jour de la Pentecôte ».

Il y a dans ce commentaire du Catéchisme Catholique deux **contre-vérités** :

1/ D'abord, il eut fallu préciser, comme nous venons de le dire, que l'Effusion plénière de l'Esprit Saint n'est pas l'effet automatique du sacrement de Confirmation. La distance entre les deux vient de la nécessité d'ouverture du cœur du « confirmé » et cette ouverture-disponibilité dépend elle-même, nous l'avons vu, du renoncement à soi-même dont l'intéressé est capable ou non. Pour les disciples du Christ il leur fallait abandonner l'espoir de voir Jésus devenir Roi terrestre d'Israël et eux sa cour ...

espérance-ambition qui les a lancinés depuis leur première rencontre avec Jésus et jusqu'après sa résurrection. Il leur a fallu encore 10 jours après l'**Ascension** pour se voir contraints de renoncer à tout cela. Et c'est alors seulement que l'Effusion de l'Esprit Saint est venue sur eux à la **Pentecôte**.

2/ La deuxième contre-vérité est que le texte ci-dessus du Catéchisme, comme les enseignements qu'en donne en règle générale la hiérarchie de l'Eglise, limite aux **Apôtres** cette réception de l'Effusion de l'Esprit Saint le jour de la **Pentecôte**. Or le texte des Actes des Apôtres relatant les débuts de la primitive Eglise parle des **Disciples**. Par exemple :

Actes 1.15 : « *En ces jours-là, Pierre se leva au milieu des frères - il y avait là un groupe réuni d'environ **cent vingt personnes** - et il déclara ...* » (désignation de Matthias comme l'un des Douze à la place de Judas)

Actes 2.1 : « *Quand le jour de la Pentecôte arriva, ils se trouvaient réunis **tous ensemble**. Tout à coup il y eut un bruit qui venait du ciel ...* » (venue de l'Effusion de l'Esprit).

Une tradition rapporte même que des femmes étaient présentes au milieu des Disciples, et notamment Marie, lors de cette Effusion de Pentecôte.

La récupération de l'Effusion de l'Esprit Saint comme **privilège** de la Hiérarchie de l'Eglise, considérant qu'elle succède aux **Apôtres**, est à l'origine de la conception du sacerdoce ministériel comme un super-baptême.

Une Nouvelle Pentecôte ?

En notre génération affectée par la sécularisation et le matérialisme, les derniers papes ont appelés de leurs vœux et prières une « **Nouvelle Pentecôte** » :

- **Pie XII** en Mars 1958 annonça l'éveil d'un printemps chrétien dans le monde : « *Un appel à un renouveau passe sur le monde* », a-t-il affirmé devant la jeunesse italienne, « *Voulez-vous le transmettre à d'autres pour qu'il devienne le cri de la jeunesse du monde* » ?
- **Jean XXIII**, dans sa prière pour le Concile Vatican II, prononça ces mots : « *Saint Esprit, renouvelez de nos jours vos merveilles, comme une nouvelle Pentecôte ...* » Il s'agissait d'obtenir du Seigneur une effusion de l'Esprit Saint qui fût à la mesure des nécessités de notre temps.
- **Paul VI** reprit souvent cette prière dans ses allocutions.
- **Jean Paul II** rappela souvent que ce Concile avait été l'événement providentiel d'une nouvelle Pentecôte. Devant tous les jeunes rassemblés pour la première fois avec ceux des pays de l'Est à Czestochova en Août 1991, il proclama : « *Voici une nouvelle Pentecôte ! L'Eglise, encore une fois réunie avec Marie. Une Eglise jeune et missionnaire, consciente de sa mission. Recevez l'Esprit Saint, et soyez forts* ».

Indépendamment de ces papes, l'Esprit Saint a mobilisé de nombreux baptisés contemporains pour être les prophètes, annonceurs et ministres de cette nouvelle Pentecôte enfin manifestée. Citons notamment :

- **Sœur Elena Guerra** en 1895 écrivit au pape Léon XIII pour le presser de renouveler activement l'enseignement et la dévotion au Saint Esprit. Le pape répondit pleinement à cet appel dans son Encyclique "*Divinum illud munus*" de 1897.
- A Topeka (Kansas) en 1901, **Agnès Oznam** reçoit le « parler en langues ». Ce fut le début du Mouvement Pentecôtiste.
- A Chateauneuf de Galaure (Drome) en 1930, le Seigneur révèle à **Marthe Robin**, stigmatisée, la venue d'une nouvelle Pentecôte d'amour. En 1936 avec le père Finet elle fonde les « Foyers de Charité ».

- En Afrique du Sud en 1936, **David du Plessis** évangéliste pentecôtiste développe l'esprit de Pentecôte dans les Eglises historiques. David Duplessis est surnommé « Monsieur Pentecôte ».
- En Californie en 1956, **Demos Shakarian** fonde la « Communauté Internationale des Hommes d'affaires du Plein Evangile » dont les groupes locaux composés de protestants de toutes Eglises et de catholiques se répandent dans plus de 100 pays.
- A New York en 1958, **David Wilkerson** répand l'appel à l'Esprit Saint chez les jeunes drogués et délinquants. Son livre « La Croix et le Poignard » est un "best seller".
- En 1971, est réunie la première « **Convention charismatique interconfessionnelle** » à la « Porte Ouverte » près de Châlon sur Saône.
- A Rome à Pentecôte 1975 le pape **Paul VI** accueille dans la Basilique Saint Pierre 10.000 participants d'un grand Rassemblement Charismatique.
- A Paray le Monial en 1975 se tient la première Session Charismatique de la **Communauté de l'Emmanuel**.
- A Strasbourg en 1982 réunion de la Convention **Pentecôte sur l'Europe** rassemblant environ 25000 participants de toutes Eglises et Dénominations Chrétiennes.
- En 1984 première «**Montée de Pentecôte à Jérusalem**» réunissant des chrétiens de différentes Eglises venant faire repentance des divisions dans le Corps du Christ.
- En 1991 dans le prolongement de ces « Montées de Pentecôte à Jérusalem » est créée **l'Association C.OE.U.R.** (Comité **Œ**cuménique d'Unité Chrétienne pour la **R**epentance envers le Peuple Juif).

On pourrait prolonger grandement cette liste de témoins contemporains annonçant la venue d'une grâce de « **renouveau** » spirituel envoyée par l'Esprit Saint à l'ensemble de la Chrétienté. Elle a concerné l'Europe, l'Afrique, l'Amérique et de multiples Eglises et Dénominations, toutes cellules vivantes du Corps du Christ. Comment ne pas voir dans ce vent de Pentecôte universel un appel pressant de Dieu adressé à tous les baptisés en vue de re-spiritualiser la pratique de la foi, de réconcilier les Eglises divisées en les engageant dans les voies d'une repentance pour leurs déchirements et souvent leurs guerres de religions, au mépris du commandement formel du Christ à ses disciples de « renoncement à soi-même, clé de l'amour du prochain.

Oui, il s'agit bien là d'un appel prophétique de l'Esprit Saint aux Eglises de faire taire leurs querelles dogmatiques issues pour une part de clivages culturels, mais le plus souvent de luttes de pouvoirs personnels des hiérarchies intéressées. Face aux périls du matérialisme ambiant, du communautarisme religieux intolérant et violent, des intégrismes de toute sorte, les Eglises sont appelées à une remise en question fondamentale dépassant immensément les petites réformes catéchétiques et pastorales. C'est le fondement même de la relation personnelle de l'homme avec Dieu, en Christ, relation qu'il s'agit de convertir, de libérer, d'épanouir, d'intérioriser.

Jésus l'a demandé aux Juifs de son temps. A tous les « Nicodemes » religieux et pharisiens de bonne volonté il a dit : « *Vous scrutez les Ecritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle ...* » (Jean 5,39). Ce qui veut dire : « Votre foi livresque ne suffit pas, les pratiques rituelles du culte ne sont qu'un utile accompagnement. **Il vous faut naître de nouveau** ». C'est toujours le message qu'il adresse aux hommes d'aujourd'hui. Il avait promis à ses disciples de leur envoyer d'auprès de Dieu le Paraclet qui vient du Père pour les faire se souvenir de tout ce qu'il leur a enseigné. Lui seul peut *conduire les hommes à la vérité tout entière.* (Jean 8. 32).

Car, c'est bien de nos jours ce qu'il manifeste sous la forme de cet appel au Renouveau dit « charismatique » en vue de la « **nouvelle naissance** », tellement oubliée dans les catéchismes traditionnels et prédications usuelles. **Renoncement à soi-même** conduisant à la **primauté de**

l'amour du prochain, voilà bien la « clé de voute » de toute vie de foi et l'âme de tous les sacrements, comme nous l'avons rappelé dans notre Cahier N° 1 (Méditation sur les Sacrements).

Il n'est pas trop tard dans notre civilisation occidentale qui a mal vieilli. Il reste dans les principes de base de sa culture des vérités éternelles totalement issus des Evangiles, même si la grande majorité des citoyens en a oublié la provenance.

Dans son livre *“Le Christ philosophe”* (Plon 2007) pp. 223, Frédéric Lenoir suscite à cet égard une opportune mémoire. Nous en recueillons quelques extraits :

« Dans son ouvrage de vulgarisation consacré à l'histoire de la philosophie, Luc Ferry consacre un long chapitre au christianisme et rappelle sans détour qu'en s'appuyant sur une définition de la personne humaine et sur la pensée inédite de l'amour, le christianisme va laisser des traces incomparables dans l'histoire des idées. Ne pas les comprendre, c'est aussi s'interdire toute compréhension du monde intellectuel et moral dans lequel nous vivons encore aujourd'hui... Sans cette valorisation typiquement chrétienne de la personne humaine, de l'individu comme tel, jamais la philosophie des droits de l'homme à laquelle nous sommes si attachés aujourd'hui n'aurait vu le jour.

« Sur les décombres de l'empire romain, l'identité européenne s'est forgée au long des siècles à travers l'édification d'une société chrétienne. A la fin du Moyen Age, les universités et les monastères chrétiens formaient une immense toile, allant de l'Espagne aux pays scandinaves et de l'Angleterre à l'Ukraine, qui transmettaient un savoir commun, dans une même langue latine. Les symboles et les canons artistiques étaient les mêmes partout. Le christianisme a accouché de l'Europe, comme il a accouché de l'Amérique, ce qu'aucun Américain ne songerait à contester !

« La quête généalogique des racines se perd dans la nuit des temps. Le christianisme est devenu la matrice de l'Europe parce qu'il a lui-même absorbé l'héritage du monde antique. Il a absorbé dans une synthèse nouvelle - tout en apportant des éléments nouveaux déterminants - la foi juive, la raison grecque, le droit romain et certains mythes et cultes des anciennes religions des peuples celtes, baltes, germaniques ...

« Ce qui fonde le lien social et la citoyenneté européenne aujourd'hui, ce n'est plus la foi chrétienne, mais la raison et le droit laïc. C'est un fait et une évidence. Mais qui ne doivent pas non plus dissimuler un autre fait et une autre évidence : nous tous Européens, quelles que soient nos convictions religieuses - juifs, chrétiens, musulmans, bouddhistes, athées, agnostiques -, nous sommes tous les héritiers de l'Europe chrétienne. Pourquoi certains ont-ils tant de mal à admettre cette vérité historique ?

« Loin d'être apparue comme le visage radieux de « l'épouse du Christ », l'Eglise romaine a été pour des générations entières un écran de fumée qui a dissimulé la vraie nature du christianisme et qui continue dans nos têtes modernes, à faire obstacle à cette simple acceptation du réel : la modernité ne s'oppose pas au christianisme, elle en découle même largement.

La Révolution-Conversion à accomplir

Plus loin, Frédéric Lenoir poursuit (p. 285) parlant de la critique majeur qu'il est possible d'adresser à l'institution ecclésiale :

« ... avoir survalorisé le moyen - l'institution, les sacrements, le magistère - au détriment de la fin, en arrivant parfois jusqu'à totalement la subvertir, comme l'a montré l'Inquisition. Elle a retourné le message révolutionnaire du Christ pour permettre à l'humanité de « retomber sur ses quatre pattes », comme dit Kierkegaard. Elle a déployé tout l'arsenal religieux traditionnel qui apporte à l'homme la sécurité d'une vérité unique, d'une morale intangible, d'un ordre cosmique et social, d'une pratique rituelle qui le protège des mauvais esprits ou lui assure son salut éternel. Il ne sert à rien d'accabler l'Eglise ... Elle est historiquement le fruit de la volonté de millions de chrétiens qui, à travers les siècles, ont formé sa doctrine et accepté son joug.

« Rien en effet ne semble aussi difficile à vivre que la liberté. Non pas, évidemment la liberté illusoire de pouvoir faire ce qu'on veut et qui peut très facilement nous asservir à nos pulsions ou nous faire dominer les autres. Mais la liberté intérieure qui nous rend réellement autonomes et responsables envers autrui. Or Jésus, à travers son enseignement tel qu'il nous est retransmis par les Evangiles, entend nous montrer que cette liberté vraie se réalise pleinement dans le lien à Dieu.

Résumons maintenant d'autres développements de Frédéric Lenoir, soulignant le caractère révolutionnaire du message christique en quatre domaines (p. 290) :

- Jésus a remis en cause la notion d'espace sacré et de tradition religieuse se définissant comme un centre. Or, en chrétienté, la formule : "hors de l'Eglise point de salut" s'est substituée à l'idée du Nouveau Testament selon laquelle il n'y a pas de salut en dehors du Christ comme Verbe de Dieu fait homme.
- Jésus a également remis en cause le "temps religieux", dépassant l'attitude traditionnelle fondée sur l'idée que le passé est toujours supérieur au présent et au futur, que la perfection est liée aux origines. Il renverse la perspective : le mieux est encore à venir ... et il affirme à la Samaritaine : *"L'heure vient et c'est maintenant où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité"*.
- Jésus renouvelle aussi les notions admises de son temps sur le "pur" et l'"impur". Il affirme que : « *Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort de sa bouche ...* » (Matthieu 15.10)... car cela révèle ce qui souille son cœur ...
- Enfin Jésus renverse la conception en vigueur de son temps d'un Dieu divinité guerrière et toute-puissante qui dirige et protège son peuple. Il présente, lui, un Dieu réunissant la sollicitude paternelle et l'amour maternel pour tous les hommes. Le Royaume des cieux est ouvert, dit-il, sans distinction de croyance, religion, culture à tout homme ayant fait preuve de compassion active et de secours envers le prochain (Matthieu 25.31 à 46). Jésus ne fait pas la promotion de la force manifestée en puissance, mais de l'humilité, de la douceur, de la miséricorde et de l'amour (Matthieu 5).

Ajoutons que Jésus rappelle néanmoins à la Samaritaine : **"Le Salut vient des juifs"** (Jean 4), car le Plan de Salut de Dieu pour guérir l'humanité des ravages de la Transgression originelle suit un itinéraire qui a commencé par un homme et son clan (Noé, puis Abraham) et depuis se développe en un peuple (Israël) élu pour transmettre les voies de ce salut à l'ensemble des nations de la terre. Pour ce faire, ce « peuple » a été choisi, élu, pour recevoir une révélation plus ultime du mystère de Dieu et la transmettre à l'humanité entière. Dieu attend que ce peuple la transmette et que les nations l'accueillent. Toutes les religions de la terre sont les stades plus ou moins avancés où en sont les nations dans cet accueil et dans leur progression sur cet itinéraire.

Les plus avancées sont celles qui conduisent à une relation personnelle de chaque homme avec Dieu dans l'intériorité de sa conscience. L'essentiel n'est plus, dit Jésus à la Samaritaine, d'adorer le Père à Jérusalem ou sur la montagne de Samarie ou dans des temples grâce à des cultes et des doctrines compliquées, mais « **en esprit et en vérité** ». Et ce stade-là, ajoute Jésus, c'est dès maintenant qu'il commence. Il serait bon que les catéchèses innombrables qui parsèment la terre, que les multiples hiérarchies religieuses de la planète fassent essentiellement œuvre de pédagogues formant peu à peu les hommes à la libération intérieure en une relation personnelle avec Dieu.

Remarque

Il nous est bon ici de rappeler une expérience personnelle. La réception des « charismes » manifestés dans le Renouveau Charismatique, de la part des hiérarchies de nombreuses Eglises historiques et traditionnelles, a été souvent conflictuelle. Ces « charismes » dont les clercs pensent détenir le monopole, mais dont ils ne font guère usage, ont soulevé de leur part maintes critiques, voire moqueries. Bien sûr il y a eu des excès dans l'exercice des charismes de la part de membres de ce Renouveau exerçant une « puissance » sans le nécessaire "renoncement à soi-même". De plus, l'efficacité de ces « charismes » dans la rectitude n'est pas automatique, car même s'ils mobilisent des forces invisibles, ce ne sont pas des manipulations de magie. Une telle efficacité dépend de l'humilité et de la foi des « charismatiques » en question et de la foi des hommes et femmes à l'intention desquels ils exercent leurs dons. D'ailleurs, Jésus dans sa ville de Nazareth *ne fit pas beaucoup de miracles, parce qu'ils ne croyaient pas !* (Matthieu 13. 58). Le miracle n'est jamais au rendez-vous automatique, même pour Jésus ! Mais, nous l'avons vu, l'efficacité des sacrements, elle non plus, n'est pas « mécanique ». Or, souvent la hiérarchie de l'Eglise a contesté les **charismes** en y opposant les **sacrements**. Des évêques nous ont dit : « *Vous, les charismatiques, si vous croyez pouvoir bénéficier d'une relation directe avec Dieu et le Saint Esprit sans passer par l'Eglise et les sacrements, vous êtes en dehors de l'Eglise... !* »

Fraternité entre toutes les grandes religions : La “Bonne Nouvelle” est adressée à toutes.

Il nous faut synthétiser ici ce que représentent et supposent les neuf points commentés ci-dessus concernant une « **Nouvelle Evangélisation** ». Comment, non pas tirer une conclusion mais dégager des lignes de conduite propres à ouvrir de nouvelles pistes, lesquelles pourraient apparaître comme notre Dixième Point de Nouvelle Evangélisation ?

Le monde occidental a connu il y a 16 ou 17 siècles l'effondrement de l'empire romain. L'Eglise était là, riche de ses sources judéo-évangéliques pour accueillir et civiliser les peuples barbares envahisseurs et ainsi, sauver l'essentiel. Aujourd'hui un nouvel effondrement de civilisation se produit, qui a débuté lors de la Renaissance. Il est d'une tout autre nature, mais d'une portée planétaire et bien plus dramatique. Car les structures de l'édifice chrétien sont, cette fois, emportés eux-aussi dans la tourmente, car trop compromis avec l'ordre profane ancien. Qui peut de nos jours accueillir et humaniser les « barbares » nouveaux qui font peser sur l'Occident leur poids imparable ? Du moins ceux que jusqu'ici nous regardions comme les « barbares modernes », les nations dites « sous-développées ». Elles détiennent une ample démographie (40 % de la population de la terre), des moyens financiers considérables contrepartie des orgueils et aveuglements déficitaires Occidentaux. Et plusieurs d'entre elles ont une culture et une spiritualité multimillénaire que nous avons ignorée, mésestimée et même que nous avons tenté d'éteindre en imposant notre version impérialiste du Christianisme.

Frédéric Lenoir, là encore, nous aide à orienter notre réflexion. Dans un Editorial de la Revue : *Le Monde des Religions* de Septembre/Octobre 2010, il reprend certains de ses commentaires déjà rappelés plus haut, mais il précise :

« ... Ce que les historiens appellent “la chrétienté”, cette période de mille ans qui court de la fin de l'Antiquité à la Renaissance et qui marque la conjonction de la religion chrétienne et des sociétés européennes, a-t-elle jamais été chrétienne en son sens profond, c'est-à-dire fidèle au message du Christ ?

« ... La naissance de cette religion chrétienne et son incroyable dévoiement du 4^e siècle dans la confusion avec le pouvoir politique, est bien souvent aux antipodes du message dont elle s'inspire. L'Eglise est nécessaire comme communauté de disciples qui a pour mission de transmettre la mémoire de Jésus et sa présence à travers le seul sacrement qu'il a institué (l'Eucharistie), de diffuser sa parole et surtout d'en témoigner. Mais comment reconnaître le message évangélique dans le droit canon, le décorum pompeux, un moralisme étroit, la hiérarchie ecclésiastique pyramidale, la multiplication des sacrements, la lutte sanglante contre les hérésies, l'emprise des clercs sur la société avec toutes les dérives que cela comporte ? ... Paul Ricoeur a dit :

“ la chrétienté est morte, vive l'Evangile, puisqu'il n'y a jamais eu de société authentiquement chrétienne” ».

Au fond, le déclin de la religion chrétienne ne constitue-t-il pas une chance pour le message du Christ d'être à nouveau audible ? “On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres”, disait Jésus. La crise profonde des Eglises chrétiennes est peut-être le prélude à une nouvelle renaissance de la foi vive des Evangiles... Une foi qui, parce qu'elle renvoie à l'amour du prochain comme signe de l'amour de Dieu, n'est pas sans une proximité forte avec l'humanisme laïque des droits de l'homme ... Et une foi qui sera aussi une force de résistance farouche aux pulsions matérialistes et mercantiles d'un monde de plus en plus déshumanisé ».

Il semble bien que, sinon l'échec, du moins le « contre-témoignage présent de la mission était prévu du Christ. Peu de temps avant la Passion, il avait tracé devant ses disciples le futur bilan, apparemment navrant, de son ministère évangélique et messianique :

« Prenez garde que personne ne vous séduise. Car plusieurs viendront sous mon nom et diront : “C’est moi qui suis le Christ”. Et ils séduiront beaucoup de gens. Vous allez entendre parler de guerres et de bruits de guerre ... Une nation s’élèvera contre une nation ... et il y aura par endroits des famines et des tremblements de terre. Tout cela ne sera que le commencement des douleurs de l’enfantement. Alors, on vous livrera aux tourments ... Et ce sera pour beaucoup une occasion de chute, ils se trahiront les uns les autres ... Plusieurs faux prophètes s’élèveront ... En raison des progrès de l’iniquité, l’amour du plus grand nombre se refroidira. Mais celui qui persévéra jusqu’à la fin sera sauvé. Cet Evangile du Royaume sera prêché dans le monde entier pour servir de témoignage à toutes les nations. Alors viendra la fin ... ». (Mattieu 24)

« Quand le Fils de l’homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? (Luc 18. 8)

Quelle étonnante prescience des événements dans ces propos du Christ peu avant sa Passion ! Mais, semblable évolution décevante n’est pas chose nouvelle dans le Plan de Salut de Dieu. Moïse proche de sa mort n’avait guère d’illusion, lui non plus, sur la future fidélité à l’Alliance dont ferait preuve son Peuple une fois établi dans l’opulence de la Terre Promise.

Il l’exprime nettement :

« ...Je sais qu’après ma mort vous vous corromprez et que vous vous détournerez de la voie que je vous ai prescrite. Et le malheur finira par vous atteindre, quand vous ferez ce qui est mal aux yeux de l’Eternel, au point de l’irriter par l’œuvre de vos mains ».

(Deutéronome 31. 29)

L’échec de l’Eglise à transformer durablement le monde et l’homme depuis tant de siècles, à y préparer la venue du Royaume de Dieu, et le retour en Gloire du Messie, vient de cet oubli de la recommandation du Christ à ses disciples envoyés en mission :

« Comme il se trouvait avec eux, il leur recommanda de ne pas s’écarter de Jérusalem, mais d’attendre ce que le Père avait promis ... car Jean a baptisé d’eau, mais vous, dans peu de jours vous **serez** baptisés d’Esprit Saint » (Actes 1. 4-5)

Ce **futur** employé ici par le Christ quelques instants avant son Ascension : « vous **serez** baptisés d’Esprit Saint » est d’une importance majeure et constitue un apparent paradoxe. Car, 30 jours **auparavant**, le soir de Pâque, Jésus avait prononcé sur ses disciples à l’impératif **présent** cette parole « **Recevez l’Esprit Saint** ». C’était leur « Sacrement de Confirmation », sans grand effet observable dans l’immédiat, comme nous l’avons rappelé plus haut (p. 66). Dans ce **futur**, grammaticalement anachronique, le Christ exprime que l’essentiel n’est pas le « **sacrement** » seul, mais l’« **Effusion de l’Esprit Saint-Pentecôte** ». Le sacrement est “semences” de la grâce, l’Effusion est après germination au fond des cœurs l’apparition de la récolte et de la moisson dans le concret de la vie et du témoignage. Et Jésus leur recommande de ne pas partir en cette mission de témoignage avant d’avoir reçu cette Effusion. Il précise alors, toujours avec un verbe au **futur** : « Vous **serez** mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu’aux extrémités de la terre ». Dans la liste des destinataires du témoignage, Jésus n’omet pas de faire mention de la Samarie, se souvenant de cette Samaritaine qui deux ans environ auparavant a reçu la première cette **Effusion de l’Esprit Saint-Eau Vive** et par son témoignage lui a amené son village de Sychar, lequel l’a reconnu comme « Sauveur du monde » !

Voilà des siècles que l’Eglise envoie ses fils en mission de témoignage partout dans le monde, lestés du seul « **sacrement** », **sans attendre qu’il ait germé dans l’Effusion de la Pentecôte...** ! Prisonnière de ses traditions sacramentelles elle a, d’ailleurs, dédaigné dans la période récente ce Renouveau de Pentecôte cependant annoncé par les derniers papes et vécu par des millions de ses fils.

Comme l’a écrit le Père Dentin déjà cité dans notre Cahier N°1 (p. 131) :

« Ce n’est pas à Pierre que Jésus a confié son Eglise, c’est à l’Esprit Saint. Il faut revenir du clérical à l’ecclésial. Qu’est-ce qui importe le plus ? Est-ce le maintien du statut clérical de la supériorité de la prêtrise sur le baptême ? Ou est-ce la naissance des charismes, l’imposition des mains à des hommes

qui ont fait leurs preuves par la qualité de leur vie conjugale et familiale, par leur aptitude à présider et à animer la communauté ?

Dans tout cela nous est suggéré de revenir à une foi véritable, non pas à une religion nouvelle, non pas à un nouveau catalogue de rites, de croyances, et même de préceptes moraux. Une foi nouvelle, c'est-à-dire une **conversion** des cœurs **en esprit et en vérité**, une **métamorphose** des comportements quotidiens, une remobilisation pour le combat spirituel contre « *les dominateurs des ténèbres d'ici-bas et les esprits du mal dans les sphères célestes* » comme l'écrit l'apôtre Paul aux Ephésiens (6.12). Tel est l'incontournable chemin que doit suivre toute « **Nouvelle Evangélisation** ».

Tel a été aussi l'« esprit d'Assise », cette initiative de Jean Paul II d'Octobre 1986, reprise par Benoît XVI en Octobre 2011, invitant des ministres et représentants de toutes les principales religions et spiritualités du monde à se réunir en un même lieu pour donner à l'humanité entière un témoignage nouveau. Celui que **Andréa Riccardi**, fondateur de la **Communauté Sant'Egidio** a résumé en peu de mots, dans son livre « *La paix préventive* » (Editions Salvator) : proclamant qu'il n'y a qu'un Dieu, une Source de l'Univers et de la Vie, une destinée de tous les hommes au-delà de Tout « imaginable ».

"Le dialogue est l'art patient de l'écoute, de la compréhension, de la reconnaissance de la dimension humaine et spirituelle de l'autre. L'art de la cohabitation, celui de la maturité des cultures, des personnalités, des groupes, si nécessaire dans une société plurielle comme la nôtre, jaillit des traditions religieuses aptes au dialogue. Art qui trouve dans l'esprit d'Assise son expression symbolique la plus haute et qui se révèle fondamental pour construire une civilisation de la cohabitation".

Il n'y a qu'un Dieu, une Source de l'Univers et de la Vie, une destinée de tous les hommes au-delà de Tout « imaginable ». Chaque religion et spiritualité, ayant répondu aux invitations d'Assise, témoigne ainsi à la face du monde qu'elle ne prétend pas, ou plus, au monopole d'accès à ce Tout, c'est-à-dire ne rejette plus tous les hommes de bonne volonté qui adhèrent à toutes les autres et même à aucune d'entre elles. Elle rejoint alors, peut-être inconsciemment, cette parole du Christ rappelée plus haut (p.6) et rapportée par Matthieu 24, affirmant que, lui Jésus, a des frères bien aimés parmi toutes et qu'il leur ouvre à tous les portes du Royaume !

En guise de conclusion

Vers le point oméga ?

Nous y avons fait constamment allusion tout au long de ce Cahier, la **Bonne Nouvelle** de Jésus Christ n'est pas une « religion » de plus s'ajoutant à une trop longue liste. Elle est le lieu et l'occasion des retrouvailles de toutes, mais aussi de leur examen de conscience et de leur chemin de repentance pour avoir, pour la plupart tant et tant, au long des millénaires, divisé les hommes et les avoir incités à se massacrer.

Mais, dans toutes les religions apparues au cours de l'histoire, des mystiques se sont manifestés, charismatiques inspirés du même Esprit. Ils se sont rencontrés dans une semblable assumption spirituelle, **multiple** par le langage, l'expression, la culture sous-jacente, mais **une** par la vocation offerte à tous et la métamorphose de l'être dont elle est la voie d'accomplissement. Dans toutes ces religions tous les mystiques, dont l'histoire garde la trace, sont visés. Ce sont les pionniers de ce parcours spirituel que nous avons esquissé familièrement dans notre Parabole de l'Autoroute proposée dans notre Cahier N° 1 (chap. 4 et 5).

Des convergences fortuites ?

Est-il possible de proposer un « arbre généalogique » de ces diverses spiritualités développées sur la terre depuis l'aube des temps ? A la racine de toutes se trouvent des mythes dont la plupart présentent entre eux sinon des analogies, du moins des **convergences** évidentes. Ces mythes sont des récits codés des origines de l'univers tels que les hommes se les sont représentés. A partir de leur tronc commun ont été développés des cultes, rites, croyances, éthiques d'une grande diversité et qui ont modelé les cultures particulières.

Et ces cultures ont contribué à diviser les hommes. Comment expliquer cela ? Ces mythes ont-ils été le produit d'une imagination purement humaine ? Ou bien y a-t-il eu à l'origine, pour expliquer les convergences, une « révélation » divine authentique, dont l'héritage commun s'est ensuite morcelé dans ces mêmes cultures diverses. Nous avons déjà abordé ce problème plus haut et dans nos précédents Cahiers... Et nous avons déjà commencé à y répondre ...

Est-il admissible pour nous occidentaux, croyants au "Dieu Un", de penser que ce Dieu considéré comme « Père », ne s'est jamais manifesté à l'ensemble de l'humanité, sommet de sa Création, que par le seul truchement du monothéisme judéo-christiano-islamique ? C'est un peu ce qui git au fond de bien des consciences occidentales, voire méditerranéennes. Mais, nombre de penseurs de ce monothéisme ont exprimé l'idée que les fils de Noé, au sortir de l'arche, se sont dispersés sur toute la planète, chacun emportant sa part de l'Alliance solennellement proclamée par le Très Haut comme éternelle et manifestée par le signe-sceau visible de l'arc-en-ciel.

Ainsi s'expliqueraient les convergences. Ensuite le développement des cultures multiples manifesterait un oubli de ces convergences et de l'Alliance avec le Dieu Un, conduisant à un retour global au paganisme. Force est de constater qu'en s'adressant ensuite au païen babylonien Abram, en vue de renouer l'Alliance avec lui, l'Eternel lui a demandé en tout premier lieu de « **quitter** » sa « **culture** », représentée par les concepts de *nation, parenté et maison du père*. Ce texte de Genèse

12.1 comporte une précision étonnante. Le verbe traduit par « **quitter** » n'y figure pas. A la place est une expression en hébreu, difficilement traduisible qui est : **lehr-lehra** » signifiant : « **va vers toi** ». Il y a là une allusion à cet autre texte de la Genèse (2.7) disant que Dieu souffla dans les narines d'Adam une **haleine de vie**, qui en a fait un être vivant, privilège d'Adam parmi toutes les créatures vivantes ! Dieu a ainsi insufflé en l'homme un « souffle-esprit » divin qui est à la fois le centre de gravité de sa personne humaine vivant dans le Jardin de l'Eden et le gage de sa vocation à une vie éternelle, puisque émanant de Dieu lui-même. Ce souffle-esprit (hébreu : **neshamah**) n'a pas été retiré à Adam expulsé du Jardin de l'Eden après la Transgression. C'est avec cette dimension divine désormais cachée mais subsistante en l'homme Abram et en tout homme, que Dieu peut faire Alliance. Nous avons déjà mentionné (p. 44) cette relation entre le « **neshamah** » de Genèse 2.7 et le « **lehr-lehra** » de Genèse 12.1.

Ce sont leurs enveloppes institutionnelles et culturelles qui le plus souvent rendent les religions dispersantes, voire conflictuelles. Cependant, la part de **spiritualité**, au sens élevé du terme, que comporte chacune, a une même source de **neshamah**, qui implique une même **Alliance-Présence** de l'Eternel en tout homme. C'est la tendance humaine à l'appropriation des dons de Dieu qui est responsable des dispersions.

Dans le Christianisme cette Alliance-Présence permanente en l'homme est appelée « l'**Esprit Saint** » dont le Christ a oint ses disciples, avec une force et sous une forme nouvelle, non plus « **neshamah** » mais « **ruah** » propre aux temps messianiques, dans l'Effusion de la Pentecôte.

Il s'agit bien des temps messianiques visant tous les hommes répondant à l'appel d'amour du Créateur, appel qui ne s'arrête pas aux clivages religieux. Jésus l'a transmis lorsqu'il a prononcé son fameux discours sur la grande rétribution des nations à la fin des temps : « *Venez les bénis de mon Père ...* » (Matthieu 25) a-t-il dit, affirmant qu'il a des frères dans toute l'humanité et même parmi les païens. Il a ouvert à tous les voies du Salut-Royaume.

Ce n'est que longtemps après, par appropriation du don divin, que la Chrétienté occidentale a posé des exclusives, notamment l'Eglise Catholique avec sa proclamation : « *Hors de l'Eglise pas de salut* », venant après la théologie de la substitution de l'Eglise au Peuple Juif comme Peuple Elu.

Karl Rahner, jésuite allemand contemporain (1904-1984) bien connu, a écrit à cet égard :

« Nous avons à tenir ensemble sans hésiter la proposition que Dieu veut fermement le salut universel, que tous soient sauvés par le Christ, que nous devons espérer le salut pour tous ».

Et il a complété ce rappel par des commentaires à la fois très lucides et pleins d'humilité :

« Ces années que nous vivons sont plus que d'autres époques de la longue histoire de l'humanité, des temps de décision. Bien des choses se sont déjà décidées. Le spectre du pouvoir sur le monde a déjà été enlevé à l'Occident. L'Occident qui était l'objet des promesses de Dieu parce qu'il devait porter le nom du Christ aux nations et aux peuples du monde, cet Occident, en déchirant l'unité de la Chrétienté, en adorant le veau d'or, en se livrant à l'orgueil de la raison athée, à la passion de la tyrannie avec laquelle il a voulu accaparer le monde et finalement en transformant la croix du Christ en croix gammée, a trahi la mission que Dieu lui avait confiée d'être témoin de sa gloire dans le monde, pour être confiée à d'autres peuples qui sauront mieux transmettre les richesses du Royaume de Dieu, même si à nos yeux ils ne paraissent pas plus dignes que nous du Royaume de Dieu ».

(K. Rahner : "Prière du temps présent" Ed. de l'Epi 1966 p. 140)

Par un juste retour des choses, c'est aujourd'hui l'Occident, principalement européen, qui est terre de mission importante de Pologne et d'Afrique de nombreux missionnaires, et qui doit donc, pour cette raison supplémentaire, cesser d'imposer aux autres continents sa version, sinon du contenu de la foi en Dieu, du moins de l'inculturation dans la philosophie grecque dont il a adopté l'expression syncrétiste.

Les « convergences » dont nous parlons ne sont pas l'effet du hasard. Le même pape Jean XXIII qui, inspiré par l'Esprit Saint a pris l'initiative de convoquer l'Eglise en Concile Vatican II, a publié en Avril

1963 l'Encyclique **Pacem in Terris** dans laquelle il a prophétiquement rappelé des « Signes des Temps » qui marquent notre époque contemporaine et pourraient être cachés à notre vue par la grande crise de civilisation que traverse la planète. Mais comme bien souvent dans les affaires humaines le bien et le mal sont mêlés. Au Jardin de l'Eden les fruits de l'un et de l'autre sont accrochés sur le même arbre !

Et ces « Signes des Temps » selon Jean XXIII annoncent des avancées considérables dans la voie de Convergences, comme il n'y en avait pas eu depuis des millénaires.

Citons les principales :

Dans les rapports humains :

- Promotion économique et sociale des classes laborieuses,
- Promotion de la personne en matière d'ordre juridique, d'éducation,
- Entrée de la femme dans la vie publique,
- Refus de toutes discriminations raciales, égale dignité de tous les hommes,
- Participation des citoyens à la vie publique,

Dans les rapports entre communautés politiques :

- Prise de conscience de l'unité et de la solidarité entre les peuples,
- Origine divine de l'autorité nécessaire,
- Respect des droits de l'homme et du citoyen,
- Respect des minorités ethniques,
- Fin de toute domination de peuples dominateurs sur des peuples dominés,
- Recommandation du désarmement,
- Etc.

Et nous voudrions ajouter à cette liste de « convergences » celle que nous avons déjà évoquées plus haut de façon succincte et qu'il faut maintenant expliciter, celle des « **Religions** ».

Nous nous proposons dans un prochain numéro des Cahiers de méditer sur ce qui relie dans leurs origines et donc prédispose à des relations souhaitables les différents courants religieux que nous avons cités dans le présent Cahier, à savoir les grands Monothéismes, les spiritualités nées au Moyen-Orient dont le courant de Zoroastre, et les religions nées un peu plus à l'Est dans le sous-continent indien tel que l'Hindouisme.

L'exploration de ces nouveaux chemins ne pourra que nous émerveiller en découvrant comment, comme nous l'avons pressenti dans ce Cahier, l'Eternel qui aime tous les hommes, avait depuis des millénaires prédisposé les consciences à recevoir sa « Bonne Nouvelle ».

Où voit-on, donc, que Jésus envoie ses disciples répandre une nouvelle religion destinée à se substituer à toutes les autres existant dans le monde ? Comme nous venons de l'esquisser, il est évident qu'il s'agit de tout autre chose. Les quatre citations du Nouveau Testament données dans notre Prologue précisent ce que les disciples ont à transmettre à tous les hommes de tous les temps concernant la personne du Christ, envoyé du Père, revêtu des pleins pouvoirs conférés par Lui au ciel et sur la terre, mais soumis à Lui et ne connaissant pas le mystère de la « fin des temps ». Le message dont ils vont être porteurs est une « *Bonne Nouvelle* », qui n'est donc pas en soi une nouvelle religion, ne se situe pas au niveau des religions existantes et n'est pas destiné à se substituer à elles, mais à les ré-orienter vers des perspectives eschatologiques convergentes, que suggère le Livre de la Genèse.

Car, Jésus confirme bien qu'il y aura sur la terre et dans la vie de l'humanité tout entière une « fin des temps ». Celle-ci, marquée par la venue du Fils de l'homme dans la gloire, ne va pas se traduire par la disparition-destruction de la Création œuvre du Père, mais au contraire par la restauration de cette même Création dans la pleine lumière originelle des Six Jours de la Genèse.

Ainsi seront éliminées les séquences de mort de la Transgression survenue ensuite et

« le dernier « ennemi » qui sera vaincu, est la mort, car il (Jésus) a tout mis sous ses pieds »,

selon l'expression de St Paul (1 Cor. 15.26). Et l'apôtre poursuit son verset ... :

« ... Mais quand il (le Fils) dira : "Tout est soumis" (par exercice des pleins pouvoirs qu'il a reçus), c'est évidemment à l'exclusion de Celui (le Père) qui lui a tout soumis. Et quand toutes

choses auront été soumises, alors le Fils lui-même sera soumis à Celui qui lui a tout soumis, pour que Dieu soit tout en tous ».

Et nous voici arrivés au sommet de notre réflexion-synthèse spirituelle. La « **mort vaincue** » et « **Dieu tout en tous** », voilà les deux promesses inséparables qui ensemble forment la substance de la « *Bonne Nouvelle* » de Jésus Christ, et que ce Cahier souhaite expliciter. Oui, la mort est même d'ores et déjà vaincue. Jésus, il y a 20 siècles, l'a proclamé sur la croix lorsqu'il a dit : « *Tout est accompli* » (Jean 19.30). Mais elle est accomplie « *en espérance* », dit encore l'apôtre Paul (Rom. 8.24). C'est ainsi que l'humanité entière a retrouvé dans la miséricorde du Père sa vocation à une Vie Eternelle compromise jadis par la Transgression originelle.

Oui, *la mort vaincue* ... et, au-delà de cette mort vaincue, *Dieu tout en tous* ... voilà la quintessence de cette *Bonne Nouvelle* de Jésus Christ, qui n'est donc pas une nouvelle religion, mais le point de ralliement proposé à toutes les spiritualités de la terre, et que l'apôtre Paul a annoncé en quelques mots, avec le génie de la concision qui est le sien. Il n'est pas d'annonce plus prophétiquement transcendante dans aucune autre de ces spiritualités que ces quelques mots de Paul, quant à la destinée humaine restaurée selon le Plan Divin, lequel englobe toute l'humanité.

Cette perspective enthousiasmante est bien de nature à enrichir toutes les religions de la Terre et à les amener à converger vers ladite perspective encore ignorée ou sous-estimée de la plupart des croyants, mais qui rejoint cette autre promesse faite il y a 20 siècles par le Christ à toutes les nations et que rapporte l'Évangile de Matthieu :

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, accompagné de tous les anges, alors il siégera sur son trône de gloire. Devant lui seront rassemblées toutes les nations et il séparera les hommes les uns des autres comme le berger sépare les brebis des chèvres. Il placera les brebis à sa droite et les chèvres à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez les bénis de mon Père, recevez en partage le Royaume qui a été préparé pour vous depuis la fondation du monde, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif ... »
(Matthieu 24. 31ss)

La richesse de ce texte est exceptionnelle. Il s'agit bien de toutes les nations, avec leurs mœurs, leurs cultures, leurs races, leurs religions diverses. En toutes ces nations le Roi compte, en effet, des brebis et des chèvres, image pour désigner les « justes » et les « réprouvés ». Ses critères du choix des brebis, qu'il appelle les « *bénis de mon Père* » et auxquels il rouvre l'accès du Royaume éternel, ne comportent ni croyances religieuses, ni dogmes, ni cultes, ni observances, ni bondieuseries d'aucune sorte. Simplement, ces « bénis » ont été eux-mêmes des bénédictions vivantes pour leurs frères les affamés, les souffrants, les exclus de la terre...

Et pour ceux d'entre ces « bénis », qui s'étonnent de recevoir une telle promotion pour le Royaume, n'ayant jamais connu l'existence de ce Roi, celui-ci mentionne la compassion dont ils ont fait preuve et il ajoute :

« Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait... »

Jésus, frère des plus petits de tous les hommes, n'attend-il pas que chaque croyant, rejoigne ses critères de choix visant tous ceux qui doivent être reconnus comme des frères, c'est à dire des frères de Jésus quels que soient leur race, leur nation, leur culture, leur religion, etc. Oui, Jésus dit avoir des frères parmi les païens ! Ce texte de Matthieu devrait figurer dans tous les "credo" de toutes les religions, dans la liturgie de tous les cultes, dans la conscience de tous les hommes ... et dans leur repentance personnelle pour tous leurs manquements quotidiens depuis l'aube des siècles.

Voilà, dira-t-on, un universalisme bien ambitieux visant un amour fraternel à la dimension de la Terre entière. Mais, c'est ce que suggère ce discours du Christ dans la personne duquel la « *Fin des Temps* » est déjà commencée depuis 20 siècles. Et l'accès à ce Royaume n'a pas attendu la *Fin des Temps*. Jésus l'a affirmé : « *le Royaume est parmi vous ...* » (Luc 17. 21) avait-t-il dit., en précisant : *Ce Royaume ne vient pas comme un fait observable. On ne dira pas : " le voici", ou " le voilà".* Les sceptiques ou les athées, qui attendent de le voir avec les yeux de l'intellect, errent en vain. Il en est de même des croyants retranchés à l'abri de leurs Lignes Maginot dogmatiques. On ne peut le recevoir et le « vivre » qu'avec les yeux du cœur... et le renoncement à soi-même.

Déjà dans son sermon sur la montagne, explicitation des Dix Paroles du Sinaï pour les Temps de la Fin, Jésus avait précisé :

« Je ne suis pas venu abolir la Loi et les Prophètes, je ne suis pas venu abolir mais accomplir »

(Matthieu 5. 17)

Oui, l'objectif premier n'est pas d'abolir des lois que se donnent les hommes de toute provenance et leurs prophètes, mais « d'accomplir » la part de vocation divine (*neshamah*) qui a été « soufflée » par l'Eternel dans les *narines* de leur père commun, l'Adam de la Genèse (2.7)

Et lorsque Jésus annonce à ses disciples les tribulations de la Fin des Temps, il ajoute :

« ...mais celui qui tiendra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. Cette Bonne Nouvelle sera proclamée dans le monde entier. Tous les païens auront là un témoignage. Et alors viendra la fin ».

(Matthieu 24. 13-14)

Il est grand temps pour tous croyants de toutes les croyances, et même pour les incroyants, de le comprendre et de s'y préparer. C'est la seule voie pour hâter la venue de ces « Temps Nouveaux » que l'apôtre Jean a perçus dans une vision prophétique :

« Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu et la mer n'est plus. Et la cité sainte, la Jérusalem nouvelle je la vis qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, prête comme une épouse parée pour son époux...»

(Apocalypse 21. 1 ss.)

Oui, ce ciel nouveau et cette terre nouvelle sont à proximité de nous, encore cachés à nos « yeux de peau » derrière le voile tendu par la Transgression originelle, mais qui depuis vingt siècles attend la disponibilité du cœur des hommes pour descendre d'auprès de Dieu et déployer à nouveau le cours du **Jour Un** de la Genèse ...

C'est cela la **Bonne Nouvelle** de Jésus Christ.

+ + +